



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

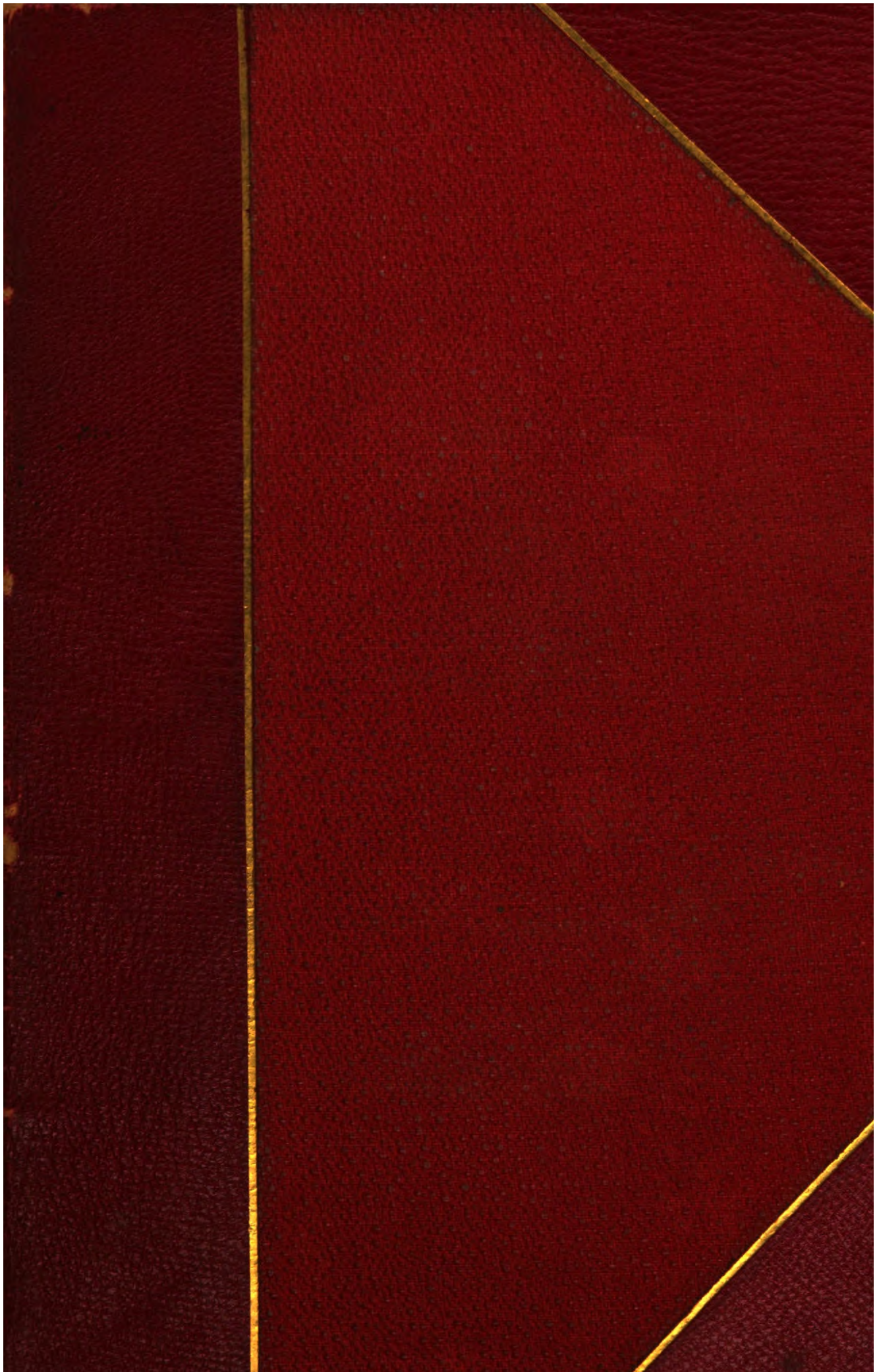
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

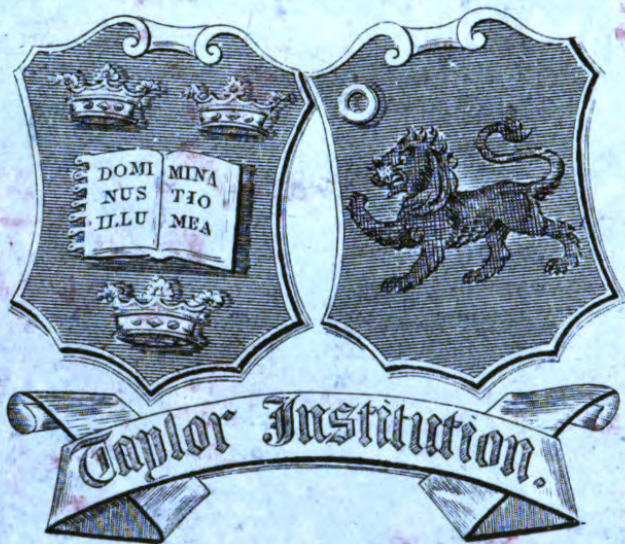


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

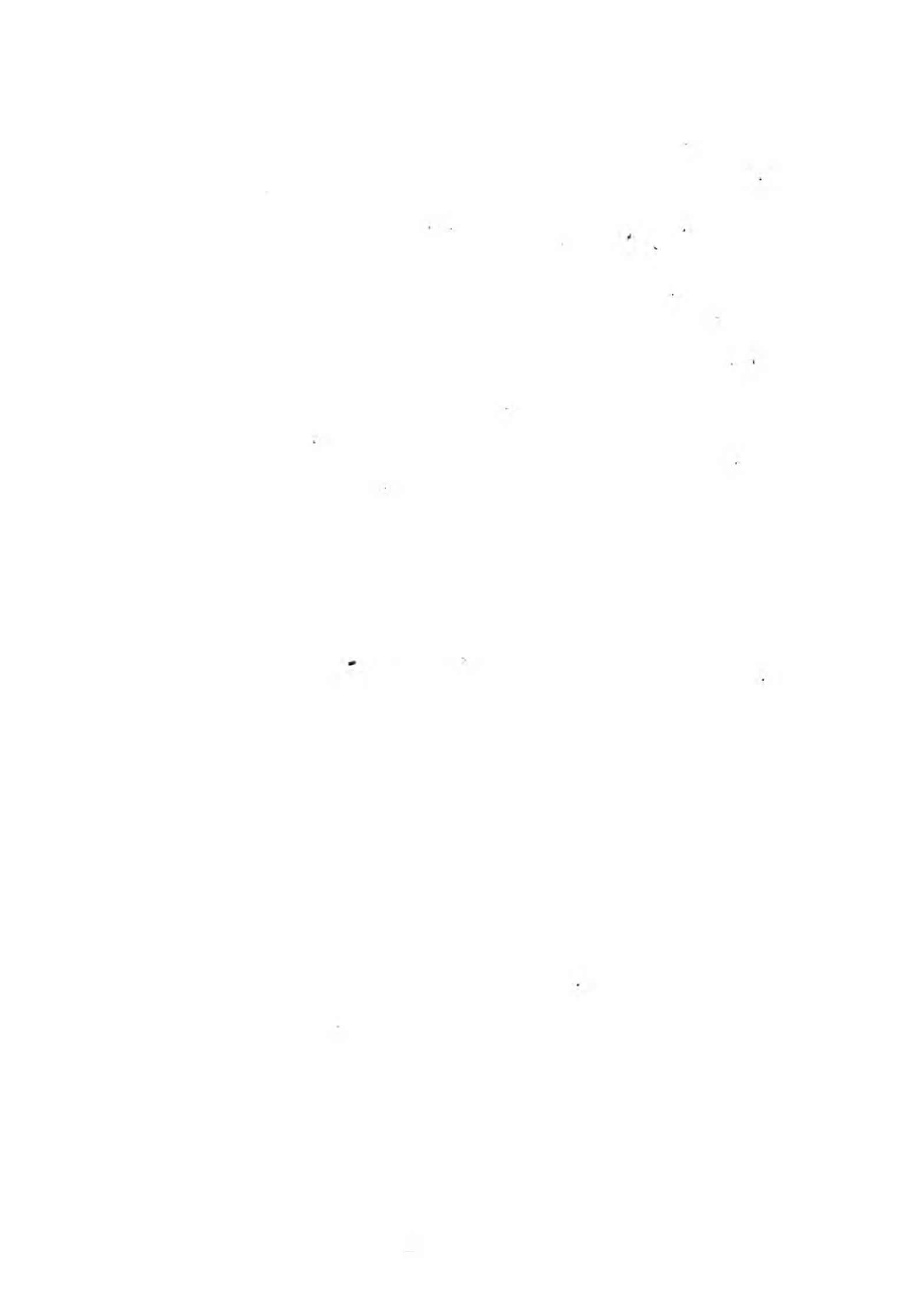


✓

193 c 20









Comme
dans la Vie

DU MÊME AUTEUR

ROMAN

LE FILS DE CORALIE, 24 ^e édition, 1 vol. in-18 . .	3 50
LE MARIAGE D'ODETTE, 12 ^e édition, 1 vol. in-18. .	3 50
LE PÈRE DE MARTIAL, 20 ^e édition, 1 vol. in-18. .	3 50
LA MARQUISE, 47 ^e édition, 1 vol. in-18.	3 50
LES AMOURS CRUELLES, 9 ^e édition, 1 vol. in-18. .	3 50
SOLANGE DE CROIX-SAINT-LUC, 34 ^e édition, 1 vol. in-18.	3 50
MADemoiselle DE BRESSIER, 22 ^e édition, 1 vol. in-18	3 50
ThÉRÉSINE, 30 ^e édition, 1 vol. in-18.	3 50
DISPARU, 32 ^e édition, 1 vol. in-18.	3 50

UN MONDE QUI S'EN VA

PASSIONNÉMENT, 41 ^e édition, 1 vol. in-18.	3 50
COMME DANS LA VIE, 1 vol. in-18.	3 50

LE FILS DE CORALIE, 1 vol. in-8 ^o de grand luxe avec six eaux-fortes de Los Rios.	20 »
---	------

Il a été tiré à part

N ^{os} 1 à 25 : 25 exemplaires sur papier du Japon avec double suite des planches, l'une en noir et l'autre en bistre, toutes deux avec remarque avant la lettre. Prix.	60 »
N ^{os} 26 à 50 : 25 exemplaires sur papier de Hollande, plan- ches avec remarque avant la lettre. Prix.	50 »

POÉSIE

LES CHANTS DE L'INVASION. — LES DIEUX QU'ON BRISE (<i>Ouvrages couronnés par l'Académie fran- çaise</i>). Réunis en 1 vol. in-18.	3 50
--	------

THÉÂTRE

ROBERT PRADEL, pièce en 4 actes, en prose (<i>Odéon</i>). 1 vol. in-18	2 »
LES CHEVALIERS DE LA PATRIE, drame en 5 actes et 8 tabl., en prose (<i>Th. Historique</i>). 1 vol. in-18.	2 »
JEAN-NU-PIEDS, drame en 4 actes, en vers (<i>Vaude- ville</i>), 1 vol. in-18	2 »
LE MESSAGE DE SCAPIN, 1 acte en vers (<i>Comédie- Française</i>), 1 vol. in-18	1 50
LE FILS DE CORALIE, comédie en 4 actes, en prose (<i>Gymnase</i>), 1 vol. in-18	2 »
LE PÈRE DE MARTIAL, pièce en 4 actes, en prose (<i>Gymnase</i>), 1 vol. in-18.	2 »
LES MAUCROIX, comédie en 3 actes, en prose (<i>Comédie-Française</i>), 1 vol. in-18	2 »
MADemoiselle DE BRESSIER, drame en 5 actes, en prose (<i>Ambigu</i>). 1 vol. in-18.	2 »

UN MONDE QUI S'EN VA

Comme
dans la Vie

PAR

ALBERT DELPIT

DIX-HUITIÈME ÉDITION



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 bis, RUE DE RICHELIEU, 28 bis

1890

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède et la Norwège.



*Il a été tiré de cet ouvrage trente exemplaires
numérotés à la presse :*

20 exemplaires sur papier du Japon . . (1 à 20)
10 — sur papier de Hollande. (21 à 30)

A

MADAME HAROLD FITCH

Janvier 1890.

COMME DANS LA VIE

PREMIÈRE PARTIE

...Dans le champ vide de la conscience, un état est suscité ; et comme tout état de conscience tend à passer à l'acte, — ...l'acte s'ensuit.

TH. RIBOT
(*Les Maladies de la volonté*).

LA LUTTE

I

M. Saëton pressa du doigt le bouton de la sonnette électrique : un huissier, à la mine grave, entra presque aussitôt avec une raideur de diplomate.

— Est-ce que la récréation est sonnée, Philippe ?

— Oui, monsieur le directeur.

M. Saëton s'admira complaisamment dans la haute glace placée en face de son bureau.

— Alors, veuillez descendre dans la seconde cour. Vous direz au maître répétiteur, M. Roland Salbert, de venir me parler.

Philippe s'inclina respectueusement et sortit.

Mai commençait. Les fenêtres du cabinet s'ouvraient sur un large jardin ; derrière, entre trois murs blancs, les cours bien aérées du collège. Une simple haie tapissée de lierre se dressait entre le logis du directeur et le domaine des écoliers. Le soleil se jouait en rayons lumineux sur les arbres et les gazons. Quelle magnifique journée de printemps ! Une de ces journées où la créature humaine est heureuse de vivre et de se sentir vivre. C'était bien l'avis de M. Saëton, un homme encore jeune, fort satisfait de sa petite personne. Quarante ans, ni blond ni brun, ni gras ni maigre, ni beau ni laid, le directeur du collège Saint-Maurice (*Auteuil, Seine. Fondé en 1827 par les RR. PP. Eudistes*) sortait de l'École normale supérieure. N'ayant pu arriver à l'agrégation, il échouait à vingt-trois ans dans un lycée de second ordre. Pas pour longtemps. Ses anciens camarades ne se trompaient guère en le traitant de malin. Grâce à des protections soigneusement entretenues, il obtenait bien vite la direction du collège Saint-Maurice, devenu depuis trente ans un établissement laïque.

— Vous m'avez fait demander, monsieur? dit un jeune homme à la voix triste et grave qui venait de pénétrer dans le cabinet.

— Ah! c'est vous, monsieur Salbert? Que diable! on n'entre pas ainsi sans prévenir les gens!

— J'ai frappé à la porte, monsieur; n'entendant pas de réponse, j'ai cru pouvoir...

— Vous avez eu tort. Enfin passons. Si vous n'aviez jamais commis de fautes plus graves que celles-là...

Le nouveau venu pâlit. C'était un beau garçon de vingt-cinq ans, élégant et svelte, d'une taille moyenne et bien prise. On eût dit un Lucius Verus brun. Ses cheveux noirs, qui frisaient naturellement, couvraient un peu le front large et bien modelé. Les yeux bleus, sombres et énergiques, regardaient en face. Le teint orangé accusait une origine créole. De vrai, sa grand'mère était une blanche de la Martinique. Il plaisait tout de suite par la netteté de ses allures, par la franchise qui se dégageait de toute sa personne. Et maintenant, il restait debout devant le directeur, avec un air craintif, comme s'il avait l'intuition d'une catastrophe.

— Asseyez-vous, monsieur, reprit M. Saëton. Je suis forcé de vous faire part d'une mauvaise nouvelle.

Roland pâlit.

— Ah ! murmura-t-il.

— Vous n'ignorez pas que le nombre de nos élèves a beaucoup diminué. Le conseil d'administration s'est ému, et ces messieurs ont résolu d'opérer de fortes économies sur le budget du collège. J'en suis réduit à congédier plusieurs maîtres répétiteurs... Vous entre autres.

Le jeune homme ferma les yeux ; un léger frisson le secoua de la tête aux pieds.

— Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que cette mesure me peine infiniment... Je dis bien : infiniment. D'ailleurs vous trouverez vite une place. Un licencié ès lettres tel que vous, qui se prépare à l'agrégation, un homme bien élevé et de bonne famille, un *gentleman* ne restera pas longtemps sur le pavé.

Après ces quelques mots, M. Saëton s'examina de nouveau dans la glace (sa manie favorite !) et attendit la réponse de son subordonné.

— Vous êtes brutal, monsieur, répliqua Roland Salbert d'une voix tremblante. Depuis mon entrée au collège Saint-Maurice, je croyais avoir rempli loyalement mon devoir. Vous-même avez bien voulu me répéter à plusieurs reprises qu'on était satisfait de moi. J'ai su mériter l'affection de mes collègues, et, ce qui est plus difficile, de mes élèves...

Il s'arrêta une minute, comme s'il voulait prendre le temps de respirer; les paroles s'étranglaient dans sa gorge.

—... Il y a six mois que je suis devenu votre maître d'étude. Quand je vous ai offert mes services, je ne possédais pas d'autres recommandations que mes diplômes. Sans les voir, vous m'avez accueilli, et je vous en serai toujours reconnaissant. Ayez la bonté de me dire si j'ai démerité...

— Nullement, nullement, mon cher monsieur Salbert. Je vous le répète, question d'économie!

— Alors je vous supplie de me laisser plaider ma cause.

M. Saëton réprima un geste d'impatience. Malgré ses ridicules, cet homme n'était pas méchant.

— Je n'ai rien, pas un sou de fortune. Je gagne ici soixante francs par mois; ma sœur en gagne trente dans un pensionnat de la banlieue. Car j'ai une sœur, monsieur! Vous ne le saviez pas; si vous l'aviez su, vous m'auriez défendu peut-être auprès de mes juges. Je la fais vivre, et elle a vingt ans, et elle est belle, et elle n'a pas d'autre avenir que moi! Un bel avenir!

Il éclata de rire, d'un rire amer qui faisait mal. Le directeur s'agitait nerveusement, n'osant plus regarder Roland : il balbutia d'une voix chevro-

tante quelques excuses embarrassées. Certainement, il éprouvait beaucoup de sympathie pour une position si intéressante; mais que pouvait-il, en vérité? Rien, malheureusement. Le conseil d'administration demeurait souverain. Et quand le Conseil d'administration émettait un vote!... On croyait le directeur tout-puissant? Quelle erreur! Il n'était qu'un instrument, un instrument docile. Pouvait-il en être autrement? Pendant cinq minutes, cet être banal et mou se défendit à la façon des égoïstes. Il daigna cependant exprimer un vif regret d'avoir ignoré que Roland faisait vivre sa sœur. Noble exemple! Le jeune homme crut avoir touché ce cœur sec; espérant encore obtenir un sursis, il reprit avec chaleur:

— Je désire être sincère jusqu'au bout, monsieur. Peut-être seriez-vous mon défenseur, si vous appreniez à la suite de quelles fatalités je suis descendu aussi bas. Je ne m'appelle pas Roland Salbert.

— Hein!

M. Saëton eut un brusque mouvement et regarda le maître répétiteur d'un air curieux.

— J'ai dû changer de nom après la catastrophe qui a ruiné ma famille. Je suis le fils de M. Montfranchet, le banquier de Bordeaux.

Le directeur du collège Saint-Maurice se dressa devant son bureau d'un air effaré. Puis il réfléchit que l'impassibilité seyait mieux à un homme de son âge et de sa condition. Il jeta un rapide coup d'œil sur la glace, et, satisfait, il ajouta d'une voix complaisante :

— Continuez, jeune homme, continuez.

— Je vois, monsieur, que vous connaissez mon père. Qui ne le connaissait pas ? Il s'était fait autant d'envieux par sa fortune que d'amis par sa bonté. Si les uns parlaient avec raison des millions de M. Montfranchet, les autres vantaient, non moins justement, son inépuisable générosité. J'avoue que je suis fier de la réputation que cet homme de bien a laissée. Vous savez comment les faillites de deux maisons anglaises, suivies d'une crise intense sur les métaux, abattirent en peu de mois cette puissante maison de banque. Mon père se vit ruiné ; dans un coup de désespoir, il se brûla la cervelle, croyant déjà que la banqueroute allait le déshonorer. Pauvre homme ! Il oubliait que le monde sourit toujours à la honte chamarrée d'or, mais qu'il ne pardonne pas à la vertu drapée de misère. Ma sœur et moi étions les seuls héritiers. Nous eûmes le bonheur, en sacrifiant jusqu'au dernier sou, de désintéresser tous les créanciers. En arri-

vant à Paris, nous possédions à peine quelques centaines de francs. Vous savez le reste. Elle et moi vivons, aujourd'hui, avec quatre-vingt-dix francs par mois, péniblement conquis par le travail. Hélas! que deviendrons-nous si vous me retirez la place que j'occupe chez vous? Seul en cause, je ne me plaindrais pas. Je suis jeune, je me porte bien : que m'importe la misère? Mais je pense à ma pauvre Alice...

Roland s'arrêta; les larmes l'empêchaient de parler. Ah! il se souciait bien de sa dignité d'homme, même en présence d'un être ridicule et stupide! Le frère seul souffrait et sentait la blessure cuisante! M. Saëton éprouvait une certaine pitié; les imbéciles ont de ces faiblesses. Il aurait voulu pouvoir laisser à ce malheureux garçon une espérance même fugitive; mais il savait trop bien à quoi s'en tenir. Quand on a l'honneur d'être le directeur du collège Saint-Maurice, on ne risque pas une aussi haute position pour assurer le pain d'un vulgaire maître d'étude. M. Saëton se contentait d'obéir à ceux qu'il appelait pompeusement « les membres du Conseil d'administration ». Or, « le dit Conseil » exigeait le renvoi de Roland. Par méchanceté? Non pas.

Il n'y a que les sots qui commettent des mau-

vaises actions inutiles. On voulait simplement créer une place vacante pour la donner à un autre. Le nouveau *pion* possédait de nombreuses protections et Roland pas une. La logique devait condamner le second au profit du premier. Ainsi va le monde!

II

Deux mansardes assez grandes, au cinquième étage d'une cité ouvrière, tout à l'extrémité de la rue Cardinet : c'est là qu'après le suicide de leur père se réfugiaient Roland et Alice Montfranchet. Non pas la mansarde du pauvre diable né dans le ruisseau : on sentait que les êtres qui gîtaient si haut, loin des hommes et près du ciel, avaient connu la vie douce, facile et riche. Un papier simple, aux dessins gais, couvrait les murs ; un tapis de Smyrne, débris du luxe d'autrefois, tiédissait la froideur du carreau brun. Et encore, çà et là, des épaves somptueuses de l'ancienne existence. Pourquoi les gardaient-ils obstinément ? Peut-être parce qu'ils ne pouvaient s'en défaire qu'avec peine : peut-être aussi pour conserver un souvenir de leur enfance. Bien loin hélas ! ce temps où le banquier

Montfranchet éblouissait de sa fortune le cours du Chapeau-Rouge et le Pavé des Chartrons! Ce qui frappait surtout le visiteur, c'était l'exquise propreté, le soin extrême apporté aux plus petits détails.

Cet après-midi-là, Alice cousait au coin de la fenêtre ouverte sur un jardin planté d'arbres, dont l'épaisse ramure étalait un dôme tout vert sous les yeux de la jeune fille. En rentrant de son pensionnat, elle travaillait pour une lingère du quartier : assise devant sa machine, elle jouait sur la pédale de son pied alerte, en fredonnant une chansonnette. Toujours gaie, cette Alice! Dans son inextinguible bonne humeur elle puisait le courage nécessaire à sa dure existence. Que de fois elle dissipait la tristesse de son frère avec une réplique spirituelle ou une joyeuse parole! De temps en temps, elle se reposait de son labeur, et jetait sur les feuilles luisantes son regard clair et lumineux. Elle se rappelait le beau parc de son père, à Bègles, aux environs de Bordeaux. Comme elle aimait à courir à travers les allées bien ratissées, le long des pelouses, ou dans le petit bois planté de chênes! Tout à coup elle tressaillit en entendant frapper à la porte.

— Entrez, monsieur Aristide, cria-t-elle gaiement.

La porte s'ouvrit et M. Aristide parut. Un grand, très grand garçon, mince, au visage maigre, ombré d'une barbe blonde et soyeuse. Il s'avança vers la jeune fille et lui tendit la main d'un air gauche.

— Vous m'aviez donc deviné, mademoiselle Alice?

Elle éclata de rire.

— La belle malice! Puisqu'il est six heures du soir, vous deviez arriver. Oh! votre existence est réglée comme celle d'une jeune demoiselle. A cinq heures vous quittez votre bureau de l'Hôtel de Ville; vous venez me voir, vous rentrez dîner chez vous; puisque nous habitons la même maison; nous passons la soirée tous les trois ensemble, et il n'y a pas un changement du premier janvier à la Saint-Sylvestre!

Elle riait de nouveau, et M. Aristide restait debout, embarrassé de sa grande personne, avec l'allure gênée d'un amoureux.

— Ne m'empêchez pas de travailler. Sinon je vous ferai gronder par Roland quand il rentrera. Asseyez-vous à côté de moi, et causons.

Un charmant couple, ce jeune homme et cette jeune fille. Lui, plutôt bien que mal, en dépit de sa minceur et de sa taille trop haute. Ses yeux noirs, honnêtes et francs, éclairaient bien le visage. En

cet homme de vingt-cinq ans on devinait une de ces natures droites que le malheur assouplit sans les corrompre. Aristide Duseigneur, fils du greffier du tribunal de Meaux, se trouvait orphelin à dix-huit ans avec une petite fortune de dix mille francs. La protection d'un camarade de collège de son père, procureur général à Toulouse, le faisait entrer dans les bureaux de l'Hôtel de Ville, à Paris. En dehors de l'année du volontariat, rien de marquant dans cette existence paisible et uniforme. Très assidu, toujours prêt à accomplir les besognes pressées, Aristide méritait bien vite l'estime de son chef direct. Au bout de six ans, il touchait des appointements fabuleux : dix-huit cents francs et cent cinquante francs de gratification aux étrennes. La fortune !

Un jour, Roland Montfranchet et sa sœur s'installaient au même étage que lui, rue Cardinet. Et seulement alors l'employé paisible connaissait les joies et les douceurs de l'amour !

Qui n'eût pas adoré cette superbe créature ? Une de ces beautés qui font retourner les hommes dans la rue et donnent au vieillard un soubresaut de jeunesse. Des cheveux très noirs, avec des reflets de satin, ces cheveux qui gênent, tant ils sont épais et lourds ; fière couronne posée sur une

tête fine qui rappelait étrangement le profil de la Vierge, dans le prodigieux tableau de Velasquez, le *Couronnement*, qui est au musée de Madrid. Le teint pâle avait des tons délicats de nacre. Les yeux gris, semés de petites taches brunes, étincelaient de vie et de jeunesse. Pas une ride sur ce front pur et blanc, pas un défaut dans ce corps harmonieux et souple. La vraie héroïne de roman, à la taille flexible, aux mains élégantes et un peu allongées; une héroïne, mais aussi une femme très moderne, quoique sans nerfs et d'une bonne santé inusable. Muet, Aristide la mangeait des yeux pendant que le joli pied d'Alice jouait agilement sur la pédale de la machine à coudre.

— Voilà tout ce que vous me racontez? dit-elle soudain, un peu blagueuse.

— Je vous admire, répliqua-t-il en souriant.

— Je le sais bien. C'est ce qui me fâche.

— Pourquoi?

— Parce que vous allez encore me parler de votre amour!

Le jeune homme rougit comme une pensionnaire prise en fraude.

— Si je ne vous parle pas de mon amour, quelle joie me restera-t-il dans la vie?

A son tour, Alice tourna vers lui ses yeux où lui-

sait une expression tendre. Puis, quittant sa machine à coudre, elle ajouta doucement :

— Il faut que nous ayons une explication... décisive. Raisonnons froidement. Je n'ignore pas que vous m'aimez, et vous savez fort bien que vous ne m'êtes pas indifférent.

— Ah ! que je suis heureux !

— Pour parler de votre bonheur, attendez au moins que j'aie fini ! Malheureusement, mon ami, nous sommes pauvres tous les deux : plus que pauvres, misérables. Vous gagnez cent cinquante francs par mois, j'en gagne trente. Admettons que dans un an, mes leçons de piano et mes travaux de couture me donnent quatre ou cinq louis tous les trente jours : voilà tout ce que je peux espérer. Donc, si nous nous marions, nous serons de simples gueux !

Et dans son rire sonore elle montrait des dents blanches, égales et bien rangées, qui étincelaient dans ce radieux visage.

— Parfaitement juste ! Daignez remarquer que vous serez toujours plus riche avec moi qu'avec Roland.

— Les épreuves qu'on accepte quand on vit avec son frère (et qu'on ne peut pas faire autrement, du reste !), on ne les accepte pas quand on vit avec son

mari. Et si nous avons des enfants ? Oh ! que je les plains ! Ils n'auront pas demandé à naître, et seront condamnés par notre égoïsme à mourir de faim ? Non, non, pas de mariage !

Le visage du brave Aristide exprimait un tel chagrin qu'Alice fut touchée. Elle lui prit la main.

— Est-ce que vous allez vous désoler, maintenant ? En voilà un homme qui se décourage tout de suite !

— Vous m'aviez cependant permis de... de vous adorer!...

— Je vous le permets encore. Au besoin même, je vous l'ordonne !

— Alors je ne comprends plus du tout.

— C'est pourtant bien simple. Je veux bien que vous m'aimiez, je veux bien que vous ayez l'espérance de m'épouser un jour : mais pas plus. Que deviendrait-on sans l'illusion, sans le rêve doré ? C'est notre rayon de soleil, à nous autres. Ceux-là qui se débattent dans la misère n'ont pas d'autre consolation que cette lointaine étoile qui brille à l'horizon et leur sourit comme une amie familière...

Duseigneur goûtait peu la poésie d'Alice. Il hocha tristement la tête pendant que la jeune fille se levait pour préparer le dîner. Roland n'allait pas tarder à venir ; après la fatigue de sa journée de

labeur, il ne devait pas attendre le repas du soir. De coutume, le maître d'étude rentrait à six heures et demie. Le collège Saint-Maurice ne recevait que des externes; M. Saëton en profitait pour envoyer les professeurs et les *pions* se nourrir au dehors à leurs frais. Il n'y a pas de petites économies: autant de gagné pour MM. les administrateurs, ces fameux administrateurs dont on parlait toujours et qu'on ne voyait jamais!

— Enfin, te voilà, Roland! s'écria la jeune fille quand son frère parut. Je te préviens que tu es en retard d'un quart d'heure.

Comme il ne répondait rien, elle l'examina avec plus d'attention.

— Grand Dieu! Qu'as-tu?

Roland était fort pâle; il se laissa tomber sur une chaise, accablé.

— Il faut nous résigner, ma pauvre Alice: nous sommes perdus.

— Perdus?

— On m'a chassé du collège Saint-Maurice! Jusqu'à ce que j'aie trouvé une autre place, si j'en trouve une, c'est toi qui devras me nourrir.

Il cachait sa tête entre ses mains tremblantes; d'abord très abattue, elle aussi, la jeune fille réagissait vite.

— Eh bien, je te nourrirai, mon bon Roland, répliqua-t-elle avec un doux sourire. Chacun son tour ! Trente francs par mois, cela fait un franc par jour. Nous aurons du pain. Rien que du pain, par exemple ! Donc, tu exagères.

Roland eut honte de sa faiblesse devant l'énergie et la confiance de sa sœur. Il se leva, et, la serrant avec tendresse entre ses bras :

— Comme tu es forte et courageuse ! murmura-t-il.

Elle releva fièrement la tête.

— Quel pacte avons-nous fait ? répliqua-t-elle. Après la catastrophe qui nous a brisés, nous avons juré que tout serait commun entre nous deux. Tu m'as promis d'être un travailleur énergique ; je t'ai promis d'être une amie fidèle. Avons-nous le droit de nous plaindre ? L'honneur est intact. Pour quelques billets de mille francs, nous avons sauvé la mémoire sacrée du père. Pas une tache sur ton nom ni sur le mien ! Nous sommes misérables : eh bien, après ?

Aristide Duseigneur les écoutait sans prononcer un mot. Soudain il vint droit à Roland, et lui prenant la main :

— Mon ami, lui dit-il d'une voix émue, je vous supplie de m'accorder une grâce. Donnez-moi la

main d'Alice. Je l'aime et je la respecte comme la plus noble des créatures.

Ces paroles semblaient si peu en situation, que le frère et la sœur se regardèrent, stupéfaits. La jeune fille contempla son amoureux avec une vague pitié.

— Ah! ça, est-ce que vous êtes atteint d'aliénation mentale? demanda-t-elle.

D'habitude, à la moindre gronderie de M^{lle} Montfranchet, le sentimental Aristide devenait tout rouge ou tout pâle; mais il obéissait docilement et gentiment comme un caniche. Il répliqua d'un ton très ferme :

— Je ne suis ni aliéné ni absurde, mademoiselle. Je n'ai pas réfuté votre raisonnement de tout à l'heure, parce que je me réservais de vous convaincre un jour ou l'autre. Maintenant la situation n'est plus la même. Tant que vous aviez à peu près de quoi vivre, votre frère et vous, je ne me serais pas permis d'intervenir dans des affaires qui vous sont personnelles.

— Et vous vous y croyez autorisé à présent?

Mais la timidité ne gênait plus Duseigneur. Une fois lancé en avant, il ne reculait pas.

— Mon cher Roland, continua l'employé, avant votre arrivée j'ai demandé à votre sœur de vouloir

bien me faire l'honneur de m'épouser. Elle a objecté qu'elle et moi étions trop pauvres.

— C'est vrai, balbutia le jeune homme.

— C'est faux ! Comprenez donc qu'il faut que j'aie le droit de m'occuper de vous deux, de veiller sur vous deux, de vous venir en aide ! Est-ce que vous êtes façonnés à la souffrance, mes pauvres amis ? Vous ressemblez à des oiseaux tombés de la branche sur un tas de neige. Au contraire, je la connais, moi, la souffrance ! Je n'ai jamais été riche, comme vous ; je n'ai jamais vécu dans le luxe, comme vous. Il vous faut un soutien dans l'épreuve que vous traversez. Ce sera moi. Mais pour que je sois fort, il faut que je parle en votre nom, avec une autorité qu'on ne récuse pas. Où je ne peux rien comme simple ami, je peux tout comme mari et comme frère...

Il s'exprimait avec tant d'émotion que des larmes mouillaient les yeux de Roland. Quant à la jeune fille, elle se détournait pudiquement, pour ne pas laisser voir son trouble.

— Nous reprendrons la conversation plus tard, s'écria-t-elle tout à coup. Pour le moment, il serait plus sage de dîner : d'abord, moi, je meurs de faim !

Aristide tressaillit de joie ; elle ne disait pas « non » tout de suite !

— Qu'est-ce que vous avez à manger ce soir, Aristide? reprit Alice.

Voilà que maintenant elle ne l'appelait plus « monsieur! » Il balbutia d'une voix étranglée :

— J'ai du veau et des cornichons! mademoiselle.

Le veau et les cornichons formaient un contraste si drôle avec une solennelle demande en mariage, qu'Alice et Aristide rirent comme rient seuls les écoliers et les poètes. La tristesse même de Roland se dissipait devant l'hilarité de son ami et de sa sœur.

— Apportez vos provisions, répliqua-t-elle joyeusement. Je vous autorise même à y joindre deux bouteilles de cidre. Nous autres, nous possédons du bœuf et du fromage. Que de richesses!

— Alors, vous m'invitez?

— Oui. Ce soir nous dînons... en famille!

III

Au temps de sa splendeur, le banquier Montfranchet répétait complaisamment :

— Je fais donner à mes enfants une instruction très solide. Qui peut prévoir l'avenir? Nous vivons à une époque troublée où le lendemain n'est jamais assuré. Je veux que mon fils et ma fille soient en état de gagner leur vie.

Entré de bonne heure au collège, Roland eut tous les maîtres aptes à compléter une éducation parfaite. A seize ans, possédant déjà son diplôme de bachelier ès lettres, juste à l'âge permis par les règlements universitaires, il se mettait résolument à l'étude des sciences. Le double examen passé, ce jeune homme aurait eu le droit de s'amuser et de mener gaiement la vie. La fortune de son père, les camaraderies qui l'entouraient : autant de séduc-

tions auxquelles il résista, non sans lutttes. C'est ainsi que, continuant ses études, ce millionnaire devint licencié ès lettres. Il se préparait à commencer son volontariat, mais il fut réformé par la commission médicale. Rien de grave. Le major du régiment s'inquiétait seulement de troubles nerveux dans la région du cœur. Cette jeunesse sérieuse n'empêcha pas Roland d'aller de temps à autre dans le monde. Bordeaux est une ville de plaisirs : la cité de France peut-être qui mange le mieux et s'amuse le plus. La Bordelaise est presque toujours jolie, de facile humeur et point farouche. Le jeune Roland obtint aisément les bonnes grâces de quelques-unes de ces fines créatures. Joli garçon, cavalier élégant, tireur habile, il devait conquérir sans peine ces succès agréables qui caressent flatteusement l'amour-propre.

M. Montfranchet comptait bien que son fils lui succéderait à la tête de sa maison de banque. Où trouver un être plus accompli ? Roland avait un don rare. Il était né polyglotte. Il apprit tour à tour, comme en se jouant, l'anglais, l'allemand et l'italien. Au moment où la ruine de son père détruisit son existence, le jeune homme se promettait d'étudier les langues slaves.

Intelligente et bien douée comme son frère,

Alice suivit l'exemple de l'ainé. Léo Delibes, de passage à Bordeaux pour une représentation de *Lakmé*, eut l'occasion de faire de la musique avec elle. Il demeura émerveillé.

— C'est très curieux, dit-il, elle n'a pas du tout un talent d'amateur. Certainement je connais des femmes du monde qui sont d'excellentes musiciennes ; mais, chez elles, on sent toujours l'insuffisance des études premières. M^{lle} Montfranchet possède une voix admirable. Après un an de Conservatoire, elle pourrait débiter à l'Opéra.

Comme le compositeur désirait avoir la clef du mystère, on lui répéta la fameuse phrase du banquier : « — Je veux que mon fils et ma fille soient en état de gagner leur vie. » C'est qu'avant de devenir un artiste dans son art, il faut être d'abord un ouvrier dans son métier. A six ans, Alice s'asseyait pour la première fois devant un piano ; à huit ans, elle commençait le solfège.

Ainsi, le frère et la sœur avaient marché côte à côte, menant de front les travaux les plus complets et les plus variés. A vingt ans, la jeune fille était une créature accomplie. Dans tout le département de la Gironde, on la vantait, on se montrait fier de cette merveille. Quelques petits bourgeois disaient même, quand on les interrogeait sur les

curiosités de leur ville : « — Nous avons aussi M^{lle} Montfranchet qui est la fille la plus belle, la plus instruite et la mieux dotée du pays ! » Naturellement, elle comptait d'innombrables adorateurs. Le jeune officier sous son dolman élégant aussi bien que le fils de famille rêvaient d'elle en cachette. Mais son père ne se pressait pas :

— Les filles se marient trop jeunes, disait-il ; la santé en souffre et leur beauté se fane plus vite. Du reste, je veux qu'Alice choisisse, et j'accepte à l'avance celui qu'elle désignera.

Elle n'avait nullement hâte de s'imposer un maître, se trouvant très heureuse dans le grand hôtel familial, entre ce père et ce frère qui la gâtaient. Alice et Roland n'avaient pas connu leur mère, morte en mettant sa fille au monde. Plus âgé de trois ans, Roland se rapprochait vite de sa petite sœur. Un garçon de quinze ans, une gamine de douze, sont bien près l'un de l'autre, et lorsqu'ils sont unis par une étroite communauté de pensée et d'existence, l'intimité se noue entre eux plus profonde et plus tendre.

La vie de ces deux êtres s'écoulait paisible, souriante et lumineuse. Lui vingt-quatre ans, elle vingt et un, ils marchaient dans la vie heureux et tranquilles ; doux à leur prochain, puisque le des-

tin leur était clément, insouciant et calme, puisque l'avenir leur semblait certain. Soudain la catastrophe éclata. Quel terrible réveil après tant de jours ensoleillés ! Les enfants de M. Montfranchet se retrouvèrent unis et forts au milieu de cette tempête affolante. Pas un instant ils n'hésitèrent devant leur devoir. Quand ils eurent payé jusqu'au dernier sou, quand tout le monde fut désintéressé, et la banque liquidée entièrement, le frère et la sœur se préparèrent à livrer résolument bataille à la vie. Leur père s'était tué : du moins l'honneur du nom vivait encore. Ils demeuraient orphelins : du moins leur tendresse les rendait assez forts pour commencer la route douloureuse. Quelques amis firent bien des offres de service ; mais d'un air si gêné, si honteux, que les jeunes gens répugnèrent à les accepter. D'ailleurs Alice et Roland s'accordaient à quitter Bordeaux. Ils ne voulaient point qu'on vit leur infirmité dans cette ville où leur luxe faisait naguère envie à tout le monde. Puis ce ne serait qu'un mauvais moment bientôt passé. Il est si facile de gagner sa vie ! Est-ce que lui, Roland, ne possédait pas tous ses diplômes et quatre langues vivantes ? Est-ce qu'elle, Alice, n'était pas une musicienne incomparable ?

Non, ils iraient à Paris. Et là, perdus dans la

foule, inconnus, ils sauraient reconquérir sinon la fortune, du moins l'aisance. La désillusion ne fut pas longue. Après trois semaines de recherches inutiles, Alice obtenait à grand'peine quelques leçons dans un pensionnat de banlieue, et Roland s'échouait comme maître répétiteur au collège Saint-Maurice. Rude chute après tant de beaux rêves ! Cependant le découragement ne mordit pas sur ces natures fières et résistantes. Après tout, l'existence matérielle était assurée. Aucun obstacle n'obstruait l'avenir ; et l'avenir, c'était tout ! Ils gardaient l'espoir qui les soutenait dans la lutte obstinée. Alice entrerait au Conservatoire un jour ou l'autre ; comment douter qu'elle n'obtînt un premier prix ? Après ce premier prix, un engagement à l'Opéra-Comique ou à l'Opéra devenait certain. Pour Roland, la route à suivre semblait tracée aussi nettement. Il allait préparer à la fois son agrégation et son doctorat. Alors, on ferait agir les amis d'autrefois, amis d'autant mieux disposés, qu'on ne leur demandait rien avant l'épreuve décisive. Voilà pourquoi le frère et la sœur se résignaient et se reconfortaient aisément. Le pensionnat de banlieue et le collège Saint-Maurice permettaient d'attendre ; d'attendre dix-huit mois, deux ans peut-être. Et deux ans c'étaient la vie

sauve, la dignité maintenue, l'aisance promise.

L'aisance? Bien plus, la fortune! Une fois engagée au théâtre, Alice remportait de grands succès. Quel triomphe! Non qu'elle fût vaine et orgueilleuse, mais elle sentait sa force : une flamme d'artiste la brûlait. De son côté, reçu agrégé et docteur ès lettres, Roland était nommé de droit professeur dans une Faculté de province. Elle, elle serait riche avec ses appointements ; lui, il toucherait un traitement de neuf à douze mille francs. Calculs positifs! Une chanteuse célèbre a tôt fait de se métamorphoser en millionnaire; un professeur de Faculté, remarqué pour ses ouvrages et ses conférences, monte en chaire à la Sorbonne. Ah! l'éternelle histoire de Perrette et du pot au lait! Pourquoi ces deux êtres beaux et instruits, jeunes et charmants, ne réaliseraient-ils pas les rêves dont ils berçaient leur misère?

Et brusquement la réalité cassait les ailes de ces rêves-là! Depuis leur arrivée à Paris, Alice et Roland vivaient dans une amertume, dans une douleur, dans une souffrance de tous les jours; mais enfin ils vivaient. Bien plus, ils possédaient un ami tendre et fidèle : cet Aristide Duseigneur, le confident des espérances et le consolateur des chagrins. Le renvoi de Roland anéantissait tous les projets

conçus. Quatre-vingt-dix francs par mois, cela fait trois francs par jour. Détail charmant ! Ce jeune homme et cette jeune fille, accoutumés à semer l'argent au gré de leurs caprices, calculaient strictement les dépenses journalières. Les deux mansardes coûtaient deux cents francs par an. Si bien qu'Alice, qui se chargeait des comptes, arrivait à de lamentables chiffres : « Étant donné un capital de trois francs par vingt-quatre heures, comment l'employer d'une façon ingénieuse ? » Et voici le résultat obtenu : « Loyer, 0,60 ; nourriture, 1,50 ; blanchissage, 0,50 ; total, 2,60. » Restait huit sous pour l'éclairage et le chauffage. Il est vrai qu'on économiserait pendant le printemps et l'été, en prévision de l'automne et de l'hiver. Quant au linge, aux chaussures, aux vêtements d'homme et de femme de toutes sortes, Alice et Roland ne s'en inquiétaient pas. Il reste toujours quelque chose d'un luxe disparu ; ce sont les miettes du festin auquel les rassasiés ne songent pas et qui font le bonheur des affamés.

Que devenir maintenant ? Ils perdaient d'un seul coup les deux tiers de leur gain. Leur ciel déjà si noir s'assombrissait encore tout à coup. Pendant combien de temps chercherait-il une place nouvelle ? Quelles portes s'ouvriraient devant lui ? Après

le dîner, Aristide Duseigneur et ses deux amis s'attardèrent à causer jusqu'à onze heures. Il fut décidé que Roland battrait le pavé dès le lendemain. Oh ! il ne se montrait pas difficile ! D'avance il acceptait tout, pourvu qu'il lui fût permis de nourrir Alice.

La mansarde, plongée dans une obscurité profonde, s'égayait à peine des pâles rayons de lune qui glissaient sur les arbres du jardin. Ils causaient à voix basse, assis auprès de la fenêtre mi-close : la soirée était si tiède ! Parfois, un grand silence se faisait, comme si chacun de ces êtres se laissait absorber un moment par une songerie intérieure. On ne fit aucune allusion au mariage rêvé par Aristide ; mais le silence de l'amoureux parlait éloquemment pour lui. Par instants il soupirait avec tant de force, qu'Alice lui dit tout à coup :

— Vous avez trop bien dîné, mon ami. Vous êtes un gourmand. Une autre fois je ne vous inviterai plus à partager notre festin.

De vrai, l'employé pensait à tous les déboires qu'aurait fatalement Roland, à toutes les épreuves pénibles qu'il subirait. Il eut cette attention charmante : le distraire au moins pendant un après-midi, donner à son malheureux ami une journée de joie et de détente morale.

— Savez-vous quelle heure il est ? dit-il tout à coup. Minuit. Heureusement, demain dimanche, nous sommes libres tous les trois. J'ai un projet à vous soumettre.

— Cet Aristide a une imagination !...

— Vous savez que j'économise quelques sous pour m'offrir... rarement... une innocente distraction. Cette petite fête revient à peu près une fois par mois. Or, voici douze semaines que je n'ai rien dépensé de mon humble trésor. Je le laissais tranquillement dormir, afin de pouvoir le partager avec vous. J'ai trente-cinq francs de côté !

— Trente-cinq francs ? clama la belle Alice. Vous avez donc dévalisé la caisse de l'Hôtel de Ville ?

— Je n'osais pas l'avouer. Puisque j'ai commis ce crime, profitons-en. Voici le programme : à dix heures, nous partons pour Viroflay ; là, déjeuner ; puis, longue promenade dans les bois de Louveciennes et de Marly. Dîner dans une guinguette de Rocquencourt, à la porte même de Versailles. Enfin, retour à Paris, après toute une journée de grand air et de bon soleil. Et je vous réponds que nous dormirons bien !

Alice devina la vérité. Le bon garçon pensait uniquement à égayer Roland. Elle fut émue de cette délicatesse, et, dans l'ombre, sa main chercha la

main d'Aristide. Elle songeait tout bas : « — Comme il m'aime !... Je serais bien heureuse si je pouvais le rendre heureux. Il y a des moments où je me sens plus contente qu'à l'époque où j'étais riche... »

IV

Ce dimanche-là, Aristide Duseigneur fut d'une verve éblouissante. C'est qu'il caressait un plan mystérieusement germé dans son esprit. Naguère, en se trouvant maître de la petite épargne de son père, le fils du greffier de Meaux s'était bien gardé de dépenser les dix mille francs qu'il héritait. Il avait commencé par prélever une somme de soixante-quinze louis pour l'année du volontariat. Son installation à Paris, les frais de vêtements et de lingerie, réduisaient le capital à six mille francs, placés en rentes sur l'État. Aristide s'interdisait absolument d'ébrécher ce mince revenu de deux cent trente francs. L'employé accumulait les onze louis et demi du coupon, achetant une obligation nouvelle sitôt le semestre échu. Les fourmis sont ingénieuses ! Lorsque Roland fut congédié du collègue

Saint-Maurice, ces méthodiques économies formaient à peu près une somme de seize cents francs. Or, dans le trajet de Paris à Saint-Germain, Aristide eut tout d'un coup une idée judicieuse. Il garda précieusement son secret pour lui.

De là sa joyeuseté pendant cet après-midi printanier. Dieu a de temps en temps pitié des pauvres gens : il leur fait cadeau d'une belle journée qu'il illumine un gai soleil. Grisée par le ciel bleu, par les clartés molles et caressantes, Alice partageait l'entrain et la bonne humeur de son ami. Ils eussent été très contents l'un et l'autre, sans l'accablement de Roland qui restait pensif et assombri. Peu à peu, les rires d'Alice et d'Aristide gagnèrent le jeune homme. On a tant de ressort à vingt-cinq ans !

Lentement, il s'abandonnait, oubliant ses durs soucis et partageant le plaisir de ses compagnons. Pendant que M^{lle} Montfranchet et son fiancé marchaient côte à côte en se parlant bas, Roland courait à travers bois comme un collégien échappé. Puis, las, rafraîchi par cette fatigue saine, il s'étendait sous les arbres, se roulant sur la mousse et dans la folle avoine. Vers six heures, ils prenaient tous les trois le chemin de Rocquencourt. Cette route de Versailles à Saint-Germain n'est pas attrayante.

Poussiéreuse quand le temps est beau, humide quand il est mauvais, empierrée de pavés irréguliers et durs, elle ne tente guère, d'habitude, les promeneurs parisiens. Mais pour ceux dont la vie est triste, les petites incommodités n'existent pas. Quand on n'est pas heureux, on se fait aisément aux demi-bonheurs. En parlant des clous d'or plantés loin les uns des autres, Bossuet pensait aux riches et aux puissants de ce monde. Les délaissés ne sont pas si difficiles ! Les premiers se plaignent de ne tenir dans leurs mains fermées qu'une poignée de ces clous d'or si rares et si précieux ; trois ou quatre hélas ! suffisent à contenter les seconds.

Aristide et ses amis s'installèrent sous un bosquet fleuri, dans la guinguette de Rocquencourt. Et lorsque le repas fut terminé, ils causèrent longtemps, ainsi que la veille, sous l'immobile clarté des étoiles.

— Maintenant, parlons de nos affaires. Vous, Roland, c'est demain que vous commencez vos démarches ?

— Oui demain. Je ne sais pourquoi, autant hier je me sentais découragé, autant ce soir j'ai le cœur gonflé d'espérances.

— Bon signe, bon signe ! s'écria Aristide.

— Pourquoi, découragé ? ajouta la belle Alice.

Avec tous les talents que tu possèdes, il est impossible que tu demeures oisif. Il n'est pas de maison de banque, pas d'agent de change, pas d'entrepreneur quelconque, qui n'ait besoin d'un commis parlant quatre langues vivantes. Je me trompe ? Tu peux entrer dans un grand magasin de nouveautés. Et je te réponds que là, tu gagneras avec moins de fatigue cérébrale, deux ou trois fois plus que chez M. Saëton, cet affreux marchand de soupe !

— M^{lle} Alice a raison, absolument raison, interrompt Aristide.

Elle se retourna vers lui, le regardant avec une expression charmante.

— Vous pouvez bien supprimer « Mademoiselle », puisque je vous appelle Aristide tout court !

Il rougit extrêmement.

— Quoi ? vous m'autorisez à..... vous me permettez de...

Le rire d'Alice partit comme une fusée.

— Mais oui, je vous autorise à..... et je vous permets de!...

— Comme vous êtes bonne, mademoiselle.....

— Encore « mademoiselle » ?

Des larmes glissaient sur les joues du jeune homme. Il prit la douce main qu'elle lui tendait, et la baisant avec un respect infini :

— Merci, Alice, dit-il très simplement et d'une voix tremblante.

Roland les regardait, troublé lui aussi, et partageant l'émotion de sa jolie sœur.

— Mes chers amis, je vais commencer demain le combat : je prévois qu'il sera rude et acharné. Mettez du moins une tranquillité dans mon existence. Vous vous aimez tous les deux. Toi, ma chère Alice, tu hésites à épouser Aristide, parce que vous êtes pauvres l'un et l'autre ? Mais la misère supportée à deux n'est plus la misère. Aujourd'hui, 31 mai, vous n'êtes que des fiancés : jurez-moi que dans un an vous serez des époux.

Alice rougissait beaucoup. Ah ! elle ne demandait pas mieux que d'obéir à son frère !... Mais tout au fond du cœur, elle s'avouait qu'il eût été plus sage, plus prudent d'attendre les jours fortunés. Aristide devina sa pensée, et dans un élan passionné d'amour :

— Je vous en supplie, ne répondez pas encore par un refus ! Un an..... Mon Dieu ! il peut se passer tant de choses en une année !

— Mais vous êtes riche, à côté de moi, mon ami Aristide. C'est vous qui êtes dupe !

— Folle ! Mon avenir est borné, le vôtre ne l'est

pas. Je ne serai jamais qu'un employé, vous deviendrez une grande artiste.

— Oh! une grande artiste!...

Enfin, après bien des résistances, la jeune fille consentit à balbutier la promesse que son frère exigeait. Était-ce vraiment un grand sacrifice? Certes, le sentiment qu'elle éprouvait pour Aristide ne ressemblait guère à ce qu'on appelle « *l'amour* » dans les romans. Elle ne se serait pas jetée à l'eau pour son fiancé, elle n'eût pas traversé un bûcher ni bravé l'échafaud, mais elle avait pour lui une affection très grande et une estime très haute. Puis la bonté d'Aristide la touchait profondément. C'est encore le plus sûr moyen de conquérir le cœur d'une femme. On ne peut exiger de la créature humaine qu'elle soit belle et intelligente : on peut exiger qu'elle soit bonne.

Le voyage fut très gai : seul Aristide se montrait nerveux. Alice et Roland ne s'en étonnaient guère. L'un et l'autre croyaient que leur ami subissait le contre-coup de son émotion amoureuse. Cependant, en l'observant avec plus d'attention, ils eussent remarqué des symptômes assez bizarres. Ainsi, en rentrant à Paris, l'employé inventa dix prétextes pour retarder le retour à la rue Cardinet. Il alléguait la beauté de la soirée, s'arrêtant à tous les

bancs du boulevard Malesherbes et de l'avenue de Villiers. C'est si bon de respirer en plein air ! Une brise légère glissait entre les arbres qui s'étiolaient tristement de chaque côté de la chaussée. Des promeneurs allaient et venaient, les lumières des maisons s'éteignaient les unes après les autres ; au loin le cri strident des tramways mourait dans l'ombre. Il fallait bien regagner le logis. Ragaillardi par cette journée de vacances, Roland gravit d'un pas allègre les cinq étages qui conduisaient à sa mansarde.

— Tiens, une lettre ! dit-il en apercevant un papier blanc glissé sous la porte.

Comme s'il n'entendait pas, Aristide répliqua vivement :

— Bonsoir, mes chers amis. Dormez bien, je vais me coucher.

— Comment, vous n'entrez pas une minute?...

— M^{lle} Alice doit être fatiguée ; mieux vaut qu'elle se repose.

Et hâtivement, comme un homme pressé, il tourna la clé de sa chambre et disparut. Cette lettre, arrivée à l'improviste, intriguait beaucoup Roland. Le facteur ne travaillait guère pour eux depuis leur installation à Paris ! Qui pouvait lui écrire ? M. Saëton peut-être. Le cœur du jeune homme

battit ; si d'aventure on le mandait au collège ?

— Donne, je vais lire, reprit Alice.

Elle déchira l'enveloppe et d'une voix claire :

« Monsieur,

« Il y a une dizaine d'années, j'étais dans le besoin. J'habitais alors Bordeaux, comme petit commis chez un négociant. En un jour de détresse profonde, un de ces jours désespérés où l'on rêve le suicide, j'eus l'idée de m'adresser à M. Montfranchet. Ce n'est pas à vous que je vanterai la charité toujours vaillante de l'homme de bien qui n'est plus. Sans me connaître, il me prêta quinze cents francs. Et je fus sauvé ! Aujourd'hui, M. Montfranchet est mort et ses enfants sont pauvres : mais ma reconnaissance est restée vivante. Vous recevrez demain sous pli chargé la petite somme que votre père m'a donnée jadis... »

Et pendant qu'Alice et Roland se regardaient avec stupeur, Aristide Duseigneur fondait en larmes dans sa chambre. Il avait trouvé un bon placement pour ses économies.

V

Dès le lendemain Roland se mit en quête. Chez les agents de change, chez les banquiers, partout, il se présentait sous le nom de M. Salbert. A droite et à gauche, la réponse fut la même. Les uns et les autres n'invoquaient pas des raisons pareilles, mais le résultat demeurerait identique. Chez celui-ci, l'été faisait baisser le niveau des affaires : impossible d'engager un nouveau commis ; chez celui-là, on songeait plutôt à diminuer le personnel qu'à l'augmenter. En revanche, tous s'émerveillaient devant les hautes qualités du candidat. Les hommes de finance font peu de cas d'un licencié ès lettres : mais ils estiment fort un homme bien mis, de manières élégantes, et qui sait écrire ou parler quatre langues.

Le combat pour la vie est devenu formidable.

L'instruction a pénétré partout, comme cette lumière électrique qui à présent illumine de ses rayons lunaires les villages les plus reculés. Chaque année, l'Université et les collèges religieux jettent sur le pavé une armée de jeunes gens et de jeunes filles, munis d'inutiles diplômes. Un sur mille obtient un emploi digne de l'instruction reçue. Où les autres vont-ils s'échouer? Un peu partout. Un inspecteur de l'Académie de Paris a constaté que des institutrices ayant passé leurs examens supérieurs en sont réduites à se faire femmes de chambre!

Mais les hommes, les hommes! A quelles portes frappent-ils quand la faim les talonne? Les lycées, les collèges et les pensionnats sont encombrés de professeurs et de maîtres d'étude. Pour un poste vacant, cent commis anxieux attendent et souffrent. L'agent de change couvre à peine ses frais; le négociant lutte péniblement contre les grands magasins de nouveautés, qui, en plein siècle libre, les écrasent de leur féodalité puissante.

Pendant huit mois, de juin à janvier, Roland usa la semelle de ses bottines sur les trottoirs de Paris. Il essuya toutes les rebuffades, il subit tous les affronts, il but toutes les hontes. Le soir, il rentrait

épuisé de corps et d'âme, après avoir rôdé pendant dix heures, après avoir monté deux cents étages. Tantôt on le renvoyait tout de suite, tantôt on lui disait : « — Revenez dans huit jours, nous aurons *quelque chose* à vous offrir. » Parfois, il rencontrait un être intelligent, qui s'étonnait qu'un homme si bien doué, fût dénué d'emploi et battît le pavé.

— Vous ne me ferez pas croire qu'un garçon tel que vous, qui est licencié ès lettres, qui parle l'anglais, l'allemand et l'italien, ne puisse se caser nulle part.

Roland répondait tristement :

— Vous voyez pourtant, monsieur, que vous-même qui me parlez ainsi, vous me congédiez comme les autres !

— Moi, c'est différent!...

Et l'individu apitoyé invoquait toujours une excellente excuse. Ou il perdait de l'argent, ou il n'en gagnait pas assez, ou pas un emploi ne se trouvait libre. Pour les uns, qui demandaient un manœuvre, un savant tel que Roland ne convenait pas. Pour les autres, qui ne désiraient qu'un commis aux écritures, Roland manquait de la seule qualité qui lui eût été nécessaire. Et en effet, par une bizarre fatalité, ce savant écrivait d'une façon presque illisible ! On lui offrit cependant du travail

dans une maison de copies dramatiques, rue Hippolyte-Lebas. Mais le patron de l'agence exigeait une calligraphie spéciale. De la *ronde*, rien que de la *ronde* ! Une habitude à prendre, un *chic* à saisir, voilà tout. En une huitaine de jours, on arrivait aux résultats les plus curieux. Avec ce genre de labeur, on pouvait aisément gagner sa vie. Une page de pièce de théâtre est payée de 6 à 8 centimes ; une page de roman, 3 sous ; pour les rôles d'avoué, le prix est doublé. Roland eut une lueur d'espérance. Pendant huit jours il ne bougea pas de la mansarde ; du matin au soir il exécutait des exercices calligraphiques ! Hélas ! ses doigts gourds étaient rebelles ! Après la première semaine, il ne voulut pas se décourager et recommença contre la nature une lutte obstinée. Au bout d'un demi-mois dépensé en efforts inutiles, il dut s'avouer vaincu.

— Ne te désole pas, va, disait gaiement Alice. Tu finiras bien par te caser. Le présent est sûr, puisque nous avons sept cents francs devant nous. Sans compter que j'encaisse un louis de plus qu'il y a un an !

Roland espérait entrer au Louvre, au Bon-Marché, ou dans un établissement similaire. Mais ces énormes maisons sont encombrées de commis,

qui forment entre eux une association fermée. Impossible de s'y glisser, si l'on n'accepte pas d'abord les plus rudes emplois. Sans doute le chef peut agréer le premier venu ; Roland n'obtint jamais d'être reçu par un de ces pachas du négoce contemporain. Ensuite, là comme partout, il faut subir un apprentissage ; c'est-à-dire débiter dans une petite boutique au détail, où l'on végète dix-huit mois ou deux ans, sans toucher un sou. Le jeune homme voulut alors se lancer dans le journalisme. Ah ! le malheureux ! Il se heurtait à ce monde bizarre, où l'étranger, l'inconnu est un ennemi : l'ennemi qui vient arracher le pain de la bouche des autres. Une grande feuille du matin lui demanda une chronique. Il fit la chronique et la déposa dans les bureaux, espérant une réponse. Elle ne vint jamais. Il écrivit un second, un troisième, un quatrième article ; toujours vainement. Un après-midi, comme il vaguait dans les couloirs d'un journal, attendant que le directeur daignât le recevoir, Roland fut accosté par un individu qui soufflait bruyamment, un gros gaillard, à taille de colosse, au visage coloré, à l'œil bon, qui lui dit d'un ton brusque :

— C'est Levrault que vous venez voir ? Si vous croyez qu'il perdra son temps pour vous ! Tenez,

moi, je suis en affaires avec lui : il me fait poser tout comme un autre. Qu'est-ce que vous demandez? Une chronique?

— Tout ce qu'on voudra. Une chronique, des faits divers, du reportage... Je n'ai que l'ambition de vivre!

— Vous en êtes là? Eh bien, venez me voir demain, 7, rue des Jeûneurs. Je m'appelle M. Giroux.

Qu'est-ce que c'était que ce M. Giroux? Roland n'en savait rien. Le soir il raconta l'aventure à sa sœur, toujours fidèlement courtisée par Aristide. La jeune fille frappa joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

— Mais ce M. Giroux est le bon Dieu déguisé! Tu verras qu'il sera l'auteur de notre fortune. Ne manque pas au rendez-vous donné.

Après tant de désillusions, Roland ne croyait plus à rien. Quant à l'amoureux employé, il était invariablement de la même opinion qu'Alice. Depuis le dernier printemps, sa passion ne faisait que s'accroître. Pour lui, le monde commençait et finissait à M^{lle} Montfranchet. Il rayait sur son calendrier les jours qui le séparaient de la date fixée. Comme le 31 mai tardait à venir! Quatre mois... C'est bien long quand on attend et bien court quand on est heureux! Non seulement il par-

tagea l'avis d'Alice, mais il voulut prouver qu'elle restait au-dessous de la vérité. La mauvaise chance ne dure pas toujours; il arrive un moment où la déveine se lasse. Sans doute, il était cruel d'avoir dépensé huit mois en tentatives inutiles : raison de plus pour que la dernière aboutit. Puis tous les trois cherchèrent à deviner qui pouvait être ce M. Giroux. Comme Aristide et sa fiancée s'entendaient pour égayer Roland, plus sombre de jour en jour, ils s'abandonnèrent l'un et l'autre aux caprices de leur imagination, découvrant subitement à cet inconnu les plus invraisemblables qualités. Roland hochait la tête, se doutant bien qu'un homme gité rue des Jeûneurs n'était ni un millionnaire ni un magicien. Le lendemain, à l'heure dite, il se trouvait au rendez-vous. La maison qui porte le n° 7 est une bâtisse lourde et grise, mal construite, avec une grande cour remplie de camions boueux, de ballots épais, de tas de papiers empilés les uns sur les autres. Sur la porte cochère se détache ce mot en grosses lettres d'or : PUBLICITÉ. Le personnage fantasmagorique rêvé par la belle Alice n'était qu'un entrepreneur de publicité.

— Ah! c'est vous, jeune homme, dit-il en voyant entrer Roland. Comment vous appelez-vous, d'où venez-vous, où avez-vous travaillé?

En quelques mots Roland débita la petite histoire qu'il avait préparée.

— Diable! grommela M. Giroux. Vous êtes professeur, et professeur avec des diplômes! C'est bien inutile pour la besogne que je vous confierai.

— Je parle plusieurs langues, hasarda timidement le jeune homme.

— Avez-vous une bonne écriture?

— Hélas! non.

— Tant pis. Enfin, je ne veux pas vous laisser dans la peine. Vous viendrez ici tous les matins et vous écrirez des adresses sur des enveloppes et sur des bandes. En échange, je vous donnerai le déjeuner et vingt-cinq sous par jour. Je suis désolé de ne pouvoir faire mieux. Ce n'est pas de ma faute. Le pain est si dur à gagner à l'époque où nous sommes!

Roland éprouvait une réelle sympathie pour M. Giroux. Le pauvre garçon n'était pas habitué à ce qu'on lui témoignât de l'intérêt.

— Je vous suis infiniment reconnaissant, monsieur. Vous me payez plus cher que je n'espérais. Sans doute au collège Saint-Maurice je touchais soixante francs par mois, et chez vous je n'en aurai que quarante-cinq, mais...

— Je vous laisserai libre tous les jours à quatre

heures. De cette façon, il vous restera un peu de temps pour chercher une position digne de vous.

Dès le lendemain, Roland commençait courageusement son travail de *bandiste*. C'est ainsi qu'on appelle les malheureux qui font cet abominable métier. Pendant trois semaines, le jeune homme fut d'une assiduité exemplaire. Il tâchait d'écrire très lisiblement, et, avec beaucoup de peine, il exécutait environ sept cents enveloppes par jour. Il se présentait à son bureau dès le matin ; à midi, il déjeunait en cinq minutes et se remettait à la besogne. Jusqu'à l'heure fixée par M. Giroux, il ne gâchait pas une seconde. Mais en dépit des prédictions d'Aristide, la déveine ne se lassait pas. Un matin, M. Giroux ne parut pas rue des Jeuneurs ; et de même, le lendemain, le surlendemain et les jours suivants. Puis, brusquement, on apprit qu'il était mort de la fièvre typhoïde. Les héritiers fermèrent la boutique, et Roland retomba dans son oisiveté.

C'en était trop. Une langueur apathique l'envahit. Cette fois tous les efforts d'Aristide et d'Alice échouèrent devant le découragement de l'infortuné. Mars commençait. L'hiver s'était montré assez clément et quelques beaux après-midi ensoleillés égayaient souvent la tristesse des jours

froids. Alice et son fiancé attendaient Roland, qui venait de sortir après le dîner pour une demi-heure.

— Ah! mon ami, dit-elle, que serions-nous devenus sans vous, pendant ces mois si cruels et si longs? Votre gaieté nous console et votre énergie nous soutient. Vous aviez bien raison de nous comparer, mon frère et moi, à des oiseaux tombés d'une branche sur un tas de neige!

— Le beau mérite! Est-ce que je ne vous aime pas? Est-ce que vous n'êtes pas la femme accomplie, l'idéal de mes rêves? Allez, ce n'est pas notre avenir à tous les deux qui m'inquiète. Vous et moi serons toujours assez vaillants pour braver le destin et supporter le malheur. C'est Roland qui me tourmente.

— Moi aussi, murmura-t-elle.

— Il a beaucoup changé depuis quelque temps. Avez-vous remarqué la nervosité de ses gestes, la pâleur de ses joues, l'éclat luisant de ses yeux?

— Hélas!

— Vous craignez qu'il ne tombe malade? Je redoute un malheur bien plus grand. Certes, je devrais vous cacher mes terreurs et les garder pour moi; mais j'ai peur que ma prudence ne soit presque criminelle. Depuis un an, votre frère livre un terrible combat contre l'existence. Partout il a

échoué, partout on l'a rebuté, partout il a vu son mérite méconnu, sa dignité avilie, ses talents méprisés. Je m'imagine par instants qu'il est hanté de la folie du suicide...

Alice courba la tête en étouffant un sanglot.

— Je vous navre, continua-t-il. C'est que vous seule pouvez utilement veiller sur lui. Roland n'ignore pas que s'il disparaissait, je suis là, moi, pour vous épouser, pour vous aimer...

— Taisez-vous, balbutia-t-elle vivement. J'entends son pas dans l'escalier...

Le jeune homme était encore plus sombre que d'habitude. En entrant dans la mansarde, il se laissa choir sur une chaise.

— D'où viens-tu donc, Roland ? demanda la jeune fille en affectant de paraître insouciant et gaie.

— D'où je viens ? s'écria-t-il violemment. De perdre mon dernier espoir. Écœuré par la mauvaise chance, je voulais renoncer à tout et m'engager. Alors je me suis souvenu que le major du régiment ne m'avait pas accepté jadis, à l'époque du volontariat. J'ai consulté le médecin principal de l'armée de Paris, lui disant que je désirais devenir soldat. Il m'a fait la même réponse que son collègue de Bordeaux : des troubles nerveux du côté du cœur. Et, comme je fume, ils se sont aggravés ;

si bien que les oppressions dont je souffre quelquefois sont des accès d'angine de poitrine. Ainsi, je ne suis pas même capable de gagner un sou par jour, comme le premier pioupiou venu ! Je suis à bout de forces, à bout de volonté ! Je n'ai plus qu'une ressource, me jeter à la Seine, avec une pierre au cou, par une nuit noire. Alice n'a plus besoin de moi, puisque vous êtes là, Aristide, et que dans quelques semaines vous serez mariés !

Les deux fiancés échangèrent un regard.

— Ah ! pauvre père, comme tu as eu raison de mourir ! Autrefois, quand nous étions riches et que j'étudiais la *Natural Selection* de Darwin, je hochais souvent la tête, avec un sourire. Le *struggle for life*, quelle monstruosité ! La lutte féroce que se livrent les êtres créés m'apparaissait comme une abomination. Cependant tous les philosophes, tous les physiologistes sont d'accord. Darwin, Candolle, Bentham, Charles Richet ont poussé la même lamentation douloureuse. « Tous ces enfants de la nature s'acharnent l'un sur l'autre. Des milliers de souffrances obscures se dissimulent sous l'herbe des prairies ou sous la roche des rivages ! Le passant qui chemine dans une grande cité n'entend rien, parce que les cris de la misère, de la

douleur, de l'agonie, ne viennent pas jusqu'à ses oreilles ! »

Et Roland fondit en sanglots : il n'en pouvait plus. Le cœur brisé, il laissait voir à nu sa désolation et son désespoir. Alice était consternée. Jusqu'à ce moment, sa bonne humeur inaltérable suffisait à rendre à son frère la confiance disparue. Elle s'avouait maintenant qu'une banale consolation serait vaine.

— Et voilà où nous en sommes ! continua Roland avec une ardeur fébrile. Voilà où nous en sommes, à la fin du dix-neuvième siècle, en pleine époque de lumière et de liberté ! J'ai vingt-six ans, je suis apte à tout et bon à rien ! On a cultivé mon cerveau, on a développé toutes mes forces intellectuelles : malheureusement ce cerveau et cette intelligence ne peuvent pas me nourrir ! Au contraire, mes muscles sont restés presque à l'état de nature ; un peu d'escrime et de gymnastique, voilà tout. Si bien que moi, qui peux être un professeur excellent, un ingénieur distingué, un écrivain remarquable, je n'arrive même pas à me procurer le morceau de pain du manœuvre ou du portefaix !

— Roland...

1. CHARLES RICHTER, *l'Homme et l'Intelligence*.

— Tu vas me parler encore de l'avenir, n'est-ce pas? Tu vas me chanter l'antienne éternelle que j'entends depuis que nous sommes abandonnés à nous-même? Eh bien, non, je ne veux plus, je ne veux plus! Mon énergie est morte, tout effort nouveau me dégoûte. Mieux vaut crever de faim que vivre comme un oisif ou comme un lâche!

VI

Le lendemain matin, Roland errait à travers le Parc Monceau, les yeux vagues et le corps meurtri. Après la crise de la veille, Alice et Aristide avaient pris un parti sage. Ils se décidaient à approuver toutes les paroles, toutes les résolutions du jeune homme. Désormais, quoi qu'il advint, Roland aurait toujours raison. Les deux fiancés comprenaient l'état d'âme de cet infortuné. Profondément humilié déjà par les échecs répétés de ses tentatives, il subissait encore une seconde humiliation plus cruelle que la première. Depuis dix mois il vivait, il faisait vivre sa sœur, avec une somme d'argent restituée par un inconnu. Alice entrait pour sa part dans les dépenses quotidiennes. Son travail rapportait peu de chose : mais enfin, elle travail-

lait; tandis que lui, dans toute la force de l'âge, il demeurait inoccupé.

Comme il sortait du parc, pour entrer dans la rue Ruysdaël, un promeneur qui flânait sur le trottoir opposé, tourna vivement la tête en s'écriant :

— Tiens ! Montfranchet !

Celui-ci regarda et reconnut un de ses anciens camarades de collège, René Salverte. Tout d'abord, Roland voulut saluer de loin et continuer sa route, mais René, traversant la chaussée, vint à lui la main ouverte.

— Je suis vraiment heureux de te rencontrer, dit-il avec un bon et franc sourire. Quand on pense que nous ne nous sommes pas vus depuis le lycée de Bordeaux ! Nous étions inséparables, te souviens-tu ? Que de fois tu as traduit mon thème grec ou rédigé mon discours français ! Impossible d'être meilleur camarade que toi. Si la vie n'est pas injuste, tu dois être heureux parmi les plus heureux de ce monde.

Ils descendaient lentement la rue de Messine. Sur le premier moment, les paroles affectueuses de Salverte touchèrent beaucoup Roland. Son cœur, séché par la souffrance, avait un tel besoin de sympathie et de tendresse ! Cependant, au dernier mot, il tressaillit si fortement, que René s'arrêta court.

— Je suis un imbécile, reprit-il d'un air navré. J'oubliais le deuil cruel qui t'a frappé, la mort violente de ton père et sa ruine inattendue. Pardonne-moi, je t'en prie.

— Te pardonner? Ah! comme tu me fais du bien!

— Quand j'ai appris ce désastre, j'ai voulu t'écrire. Mais, tu sais, on est lambin, surtout à Paris. On renâcle à prendre une feuille de papier à lettre, par paresse et non par indifférence. On se dit qu'on écrira le lendemain; le lendemain s'écoule et on n'a pas écrit. Une semaine se passe, puis deux et on songe qu'il est trop tard. Si bien qu'un ami très ancien, comme toi, a le droit de croire à mon oubli, quand au contraire je me suis toujours rappelé avec plaisir notre liaison d'autrefois.

Une émotion délicieuse s'emparait de Roland; des larmes coulaient sur ses joues, ces bonnes larmes qui dégonflent le cœur et apaisent les nerfs.

— Qu'est-ce que tu as? s'écria René stupéfait.

— Tu le sauras tout à l'heure. Mais rassure-toi. On pleure aussi de joie et c'est la joie qui m'étouffe!

— Tu es mystérieux comme le sphinx, riposta le Parisien en riant. Mais j'aurai ton secret! Une idée : il est onze heures. Impossible que tu aies

déjeuné déjà. Je t'emmène au Café Anglais et nous pourrons bavarder tout à notre aise.

René eut soin de demander un cabinet particulier ; malgré son étourderie, ce bon garçon ne manquait pas de finesse. Les allures étranges de Roland, sa nervosité brusque, lui causaient une inquiétude vague. Il devinait que son ami avait des confidences à lui faire. Mieux valait qu'ils fussent seuls et que nul ne pût les importuner. Pour la première fois, le frère d'Alice se sentait l'esprit libre et le cerveau détendu. L'accueil amical de René, son entrain, sa gaieté, reconfortaient ce vaincu de la vie. Il eut une vraie jouissance physique en s'attablant au Café Anglais. Les mets lui semblaient exquis, et lui, qui connaissait jadis toutes les délicatesses de l'existence, il éprouva tout à coup la sensation bestiale d'un vagabond ou d'un mendiant qu'une baguette magique métamorphose en millionnaire. René l'observait curieusement et peu à peu il comprenait. Roland devait être pauvre, plus que pauvre même. Cependant l'élégance de ses vêtements, la finesse de son linge, ne trahissaient pas la misère. Lorsque le repas fut terminé, René tendit un cigare à son camarade.

— Tu ne fumes donc plus, Roland ? Ah ! si, rien que la cigarette, comme au Lycée. Je me rappelle

maintenant. Eh bien ! allume ta cigarette et raconte-moi ce que tu es devenu depuis la mort de ton père.

Alors Roland commença le lugubre récit. Il dit comment sa sœur et lui avaient payé toutes les dettes du banquier ruiné, pour être ensuite livrés à la merci du hasard. Il parlait sans amertume, mais avec une ardeur éloquente et chaude. A mesure qu'il revivait les jours atroces, à mesure qu'il se souvenait des tortures subies une par une, le sang montait à ses joues pâles. Le cœur de Salvete se serrait. Comment un être aussi instruit, aussi bien doué que son ami, avait-il pu supporter tant de douleurs sans cesse renouvelées ?

— Mon pauvre Roland, murmura-t-il, tu as dû me trouver tout à l'heure bien insouciant et bien léger. Mais comment aurais-je soupçonné la vérité ? Comment me douter que tu pouvais être dans le besoin, toi qui passais pour un savant ? Tu parles l'allemand et l'anglais, n'est-il pas vrai ?

— Et même l'italien.

— C'est papa qui serait collé ! lui qui répète toujours d'un air doctoral : « L'homme qui parle deux langues vaut deux hommes. »

— Alors, j'en vaudrais quatre, répliqua Montfranchet en souriant.

Les coudes sur la table, les yeux perdus dans le vide, René réfléchissait profondément.

— Écoute, s'écria-t-il après un silence, je ferai tout pour te tirer d'embarras.

— Pour me sauver la vie : ce sera plus juste.

— Comme tu voudras. Malheureusement, je ne peux pas grand'chose. Voici la situation : je suis brouillé avec papa. Autrefois tu n'as pas connu papa? Non. Un bon type, papa! Excellent homme, du reste, mais raide comme la justice. Or, j'ai un grand défaut, un défaut qui est même un vice. Je suis joueur, oh! joueur enragé. A vingt et un ans, j'ai hérité la fortune de maman : un million tout net. Papa, qui est dans les affaires, voulait me prendre avec lui ; mais, tu comprends, j'ai refusé. Certainement j'ai fait un peu la noce. Mais surtout j'ai couru les cercles. Ah! mon ami, ça n'a pas été long! Mes dix paquets de cent mille ont flambé comme une allumette aux lampes de tous les tripots parisiens. Et plus je m'enfonçais et plus papa semblait ravi. Quand je n'ai plus eu le sou, il s'est frotté les mains joyeusement et m'a dit : « — Enfin, mon gaillard, je te tiens! Tu t'es ruiné comme un imbécile ; à présent, je vais te forcer à gagner ta vie. Ça t'apprendra à devenir un homme. »

Roland ne put s'empêcher de rire. Il trouvait

Salverte charmant ; la bonne humeur de ce garçon alerte et dégourdi achevait de dissiper ses idées noires.

— Mon pauvre René, tu es très à plaindre !

— Et papa a tenu parole ! Imagine-toi qu'il est fourré dans un tas de machines qui rapportent beaucoup d'argent. Directeur de la Compagnie Mobilière, régent de la banque de France, administrateur de la Compagnie internationale des Wagons-lits... Est-ce que je sais, moi ? Il m'a forcé d'entrer dans un de ses bureaux. Il paie mon loyer, mon tailleur, mon bottier, mon chemisier, toutes mes dépenses enfin, et il me laisse mes appointements pour mes menus plaisirs. Deux cents francs par mois ! Et tu sais, dix louis secs, pas un fifrelin de plus. Je déjeune et je dîne chez lui. Je ne lui parle guère, parce que nous sommes brouillés, mais je l'embrasse parce que je l'aime bien !

— Je vois que tu es resté le même, répliqua Roland. Le bon garçon obligeant et serviable que j'ai connu jadis.

— Alors il faut que je te gronde. Notre rencontre est due simplement au hasard. Pourquoi n'es-tu pas venu chez moi ? Il y a longtemps que je t'aurais aidé.

Roland poussa un long soupir, et répliqua d'un air triste :

— C'est que je suis très orgueilleux, trop orgueilleux, mon cher René. Je n'ai tendu la main à personne; je voulais à moi seul vaincre la mauvaise chance et triompher du destin. Et cependant, crois-le bien, c'est avec un réel plaisir que j'accepte tes offres de service. Depuis deux heures nous sommes ensemble, et je ne suis plus le même. Ton amitié me réchauffe, ta verve me réjouit, ta joyeuseté me console. Ce matin je voyais le ciel sombre; maintenant je sens ma confiance renaître. Ah! que tu es bon d'être bon! On est si heureux d'entendre une voix affectueuse comme la tienne, de regarder des yeux doux comme les tiens!

Il se tut une minute : le bonheur l'oppressait. René demeurerait muet, lui aussi, ému par cette émotion sincère.

— Aussi, Roland, je vais faire un grand sacrifice en ta faveur : me réconcilier avec papa! Il te dénicherait sûrement une place agréable. Et en attendant...

René tirait un porte-monnaie de sa poche.

— Je n'ai pas grand'chose, mais je pourrai tout de même te prêter un peu d'argent. Nous sommes le 2 : il doit me rester cinq ou six louis. Si je t'avais seulement rencontré après-demain... quelle *dèche* noire!...

Roland, si raide et si fier, n'eût pas accepté d'un autre; venant de René, ce service lui faisait plaisir.

— Ce n'est pas tout, continua le Parisien. Le mont-de-piété donnera bien quelques centaines de francs de ma *tocante*, de la chaîne et de cette épingle de cravate. Tu refuses? Idiot! Si tu crois que c'est la première fois!

— Non, René, je ne refuse pas. Je serais coupable en laissant parler mon stupide orgueil, quand tu te montres si plein de cœur et de délicatesse.

— Quel gentil garçon tu fais!

Lorsqu'ils se séparèrent, la journée était assez avancée. Roland éprouva le besoin de se promener sur le boulevard, d'errer à droite et à gauche. Il se sentait heureux, pleinement heureux. Après tant de déboires, après tant de désillusions, cette rencontre inespérée le sauvait d'un coup de folie. Voir l'avenir se rouvrir subitement devant soi, quand on ne croit plus à rien! Ce que c'est que le hasard, pourtant... Pendant les heures de détresse, jamais Roland n'avait évoqué le souvenir de René Salverte. Et, seul, cet ami dédaigné le secourait. Montfranchet se rappelait maintenant les plus petits détails de leur liaison ancienne. Il re voyait la grande cour du Lycée, à Bordeaux, avec

les promenoirs en arcades qui courent le long des classes et des salles d'étude. Un excellent camarade, ce René. Très aimé de ses compagnons pour son rire sonore et son visage éveillé; toujours le premier quand il s'agissait de jouer aux barres ou à l'ours, mais toujours le dernier au travail. Que que de fois Roland avait débarrassé l'aimable cancre de sa composition ou de son pensum!

Il ne rentra rue Cardinet qu'à l'heure où il espérait trouver Alice. La jeune fille ne revenait de son pensionnat que vers trois heures, d'habitude. Elle resta stupéfaite en apercevant la figure calme et presque souriante de son frère.

— Tu n'es plus le même que ce matin, s'écria-t-elle.

— Si tu savais...

Et gaiement, le jeune homme raconta la romanesque aventure, cette rencontre imprévue qui changerait peut-être leur existence à tous les deux. Naturellement, quand il fut de retour de son bureau, Aristide partagea la joie et les illusions de ses amis. Comme naguère, ils bâtirent, au gré de leur caprice, les projets les plus invraisemblables. Sans même connaître le caractère du père de René, Aristide déclara qu'il serait le sauveur, le dieu inconnu qui arracherait le malheureux Ro-

land aux abîmes. Ces rêves et ces bavardages égayèrent une bonne partie de la soirée; et pour la première fois, depuis bien longtemps, Alice et Roland s'endormirent avec confiance et le cœur léger.

VII

Le lendemain, au réveil, un petit télégraphiste apportait au jeune homme une dépêche bleue de René.

« Cher ami,

« J'ai daigné parler à papa. J'ai fait ton éloge comme il convenait, et papa a bien pris la chose. N'importe : je me méfie, car papa est un homme plein de mystères ! Il a simplement répondu : « Que ton ami vienne me voir. »

« Donc, présente-toi aujourd'hui même, à cinq heures de l'après-midi, 8, rue Murillo. Bonne chance... »

M. Paulin Salverte touchait à la soixantaine. De haute taille, un peu fort avec des épaules tra-

pues, il était bien le type de l'homme qui a rudement frayé son chemin dans la vie. Son père, agent de change sous Louis-Philippe, eut l'art de gagner une grosse fortune et de dépenser peu d'argent. Pendant les dix dernières années de l'Empire, Paulin Salverte fut assez heureux pour se lier avec les riches et hardis spéculateurs de cette époque. Il eut la même chance sous la République, car ses opinions le gênaient peu. Il n'hésitait pas à se lier avec les puissants du jour, pourvu qu'ils l'aidassent à accroître ses capitaux. Cet homme avait peu de scrupules et encore moins de dignité. Tous les moyens lui semblaient bons. Dans la vie, il ne connaissait que le succès, et les pauvres lui inspiraient un vague mépris. Il ne pouvait admettre qu'on ne fût pas riche. La mauvaise chance lui apparaissait comme une divinité implacable chargée de punir des crimes ignorés. Les malheurs qui frappaient les autres étaient pour lui non pas des coups du destin, mais des châtiments toujours mérités. Il suffisait d'étudier son visage pour deviner et comprendre cette nature forte, mais égoïste et sèche. Les yeux bleus et durs se creusaient sous une arcade profonde ombragée de sourcils épais; les cheveux gris se collaient de chaque côté des tempes. La bouche, aux lèvres

minces et pâles, ne s'ouvrait que pour prononcer des paroles nettes et incisives. Paul Salverte aimait à s'exprimer par des aphorismes qu'il croyait très philosophiques. Au demeurant, absolument dédaigneux du mouvement intellectuel de son siècle. Les artistes ? des bohèmes ; les poètes ? des inutiles ; les historiens ? des hâbleurs. La banque, l'industrie, le commerce : seuls mots qu'il comprit et qu'il tolérât.

Lorsque Roland se présenta chez lui, il écrivait penché sur une large table de travail. Le banquier ne leva même pas les yeux en entendant annoncer le jeune homme ; il dit seulement d'une voix indifférente :

— Asseyez-vous. Dans cinq minutes nous causerons.

Cet accueil impoli choqua Roland. Mais à l'avance il avait pris le parti de tout accepter. Les cinq minutes durèrent une demi-heure ; le banquier ne daignait pas plus s'occuper de l'ami de son fils que d'un chien ou de quelque autre animal domestique. Après avoir achevé sa correspondance, il pressa le bouton d'une sonnette électrique : un commis parut et emporta les lettres que M. Salverte venait de signer. Alors seulement celui-ci se tourna vers Roland, et d'un ton brusque :

— Approchez votre chaise de mon bureau. René m'a parlé de vous en me vantant vos mérites. Vous comprenez, je n'en ai pas cru un mot. Mon fils est un farceur. Mais comme après tout il peut ne pas mentir, une fois par hasard, j'ai voulu juger vos talents d'après moi-même. Si vous me convenez, je vous caserai dans un de mes bureaux.

— Je vous remercie, monsieur...

— Ne m'interrompez jamais. Je vais vous interroger : contentez-vous de répondre à mes questions. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-six ans.

— Quels sont vos grades universitaires ?

— Licencié ès lettres et bachelier ès sciences.

— Licencié, ès lettres ? A quoi cela rime-t-il, je vous le demande un peu ? Bachelier ès sciences, à la bonne heure ! Il paraît que vous parlez aussi plusieurs langues, l'allemand, l'anglais et l'italien, je crois ? Voilà qui est plus sérieux. Je vais vous confier un emploi que vous remplirez à merveille. Comme docteur ès lettres, vous ne me serviriez à rien ; comme polyglotte, vous pouvez m'être utile. J'espère au moins que vous n'êtes pas un amateur ?

La parole impérieuse et grossière de cet homme déplaisait violemment à Roland. Mais il dompta

son orgueil, comprenant bien que si le banquier le repoussait, tout était perdu.

— Je n'ai jamais été un amateur, monsieur, répliqua-t-il froidement. J'ai étudié avec beaucoup de soin l'anglais et l'allemand ; je possède ces deux langues assez bien pour lire Shakespeare et Goethe dans le texte.

M. Salverte haussa dédaigneusement les épaules.

— Des poètes ! murmura-t-il (il prononçait *poate*). Trop de science ! Je ne vous en demande pas si long. Il me suffit que vous puissiez converser aisément avec les voyageurs, et transmettre les ordres qu'ils vous donneront.

Les voyageurs, les ordres ? Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Roland ne comprenait pas encore.

— Avez-vous entendu parler de la Compagnie internationale des Wagons-lits ? Dans chaque train se trouvent un chef-conducteur, un conducteur, deux maîtres d'hôtel, un officier de service, un cuisinier, un aide. Le chef-conducteur a cent vingt francs par mois ; cent cinquante, quand c'est un homme tel que vous. De plus, la Compagnie fournit l'uniforme, c'est-à-dire un dolman marron à huit boutons et une casquette américaine. Afin que les étrangers puissent s'adresser à vous, vous porterez une étoile d'or au collet. J'ajoute

que vous aurez droit à douze heures de repos entre chaque voyage. Vous voyez que je fais bien les choses. Dix-huit cents francs par an ! C'est une aubaine. Vous êtes l'ami de mon fils et je veux vous être utile. Votre service commencera dans trois jours.

A mesure que le banquier parlait, Roland sentait un frisson de colère le secouer. Eh ! quoi, voilà ce qu'on lui offrait ? Une livrée ! Il eut cependant la force de rester tout à fait maître de lui. Quand les griffes de la misère se sont accrochées au cou d'un homme, il a tôt fait d'étouffer ses révoltes intérieures. Cent cinquante francs par mois ? Plus que Roland n'avait gagné depuis qu'il luttait désespérément avec la vie. M. Salverte devina-t-il les hésitations de ce malheureux ? Il ajouta d'une voix rude :

— Acceptez-vous ?

— J'accepte...

— Alors écrivez votre nom et votre adresse sur cette feuille de papier. On vous avertira dans deux ou trois jours. Maintenant veuillez vous retirer : mon travail me réclame.

Alice attendait son frère avec anxiété. Que résulterait-il de son entrevue avec M. Salverte ? Lorsqu'il entra et qu'elle vit la pâleur de ses joues, l'indi-

gnation qui flambait dans ses yeux, la jeune fille eut peur. Encore un échec, grand Dieu ! Puis, quand elle connut la vérité, quand elle sut quelles fonctions inférieures Roland avait acceptées, elle aussi fut prise d'un accès de colère.

— Le misérable ! s'écria-t-elle. Et tu es l'ami de son fils ! Et à toi, un savant, il propose un poste que le premier commissionnaire venu peut occuper ! Mais tu ne tomberas pas aussi bas. Écris tout de suite que tu refuses. Attendons, cherchons encore...

— Qu'y a-t-il ? demanda Aristide en entrant.

L'employé écouta le récit d'Alice sans interrompre. Elle parlait avec véhémence, accusant ce M. Salverte, accusant les hommes et le destin qui s'acharnaient après eux.

— Je suis de votre avis, ma chère Alice. M. Salverte a commis une mauvaise action. Il aurait facilement trouvé une autre occupation pour votre frère. J'imagine que cet individu n'aura pas été fâché d'humilier le camarade d'enfance de son fils. Mais dans la situation où nous sommes tous les trois, il faut se méfier de l'orgueil. Une créature humaine ne déchoit jamais quand elle s'acquitte honnêtement d'un travail honnête. Il est dur d'endosser une livrée, je l'avoue, quand on a rêvé une

chaire à la Sorbonne ; il est cruel de recevoir les ordres de voyageurs impolis, quand on peut être un écrivain de talent. Cependant j'approuve Roland.

— Aristide !...

— Ne vous fâchez pas. Non seulement je l'approuve, mais encore je l'admire. Jusqu'à présent, votre frère n'avait montré que du courage ; aujourd'hui il a fait plus et mieux en domptant les révoltes de sa vanité. Qu'est-ce que nous voulons ? Gagner du temps. Roland est défrayé de tout. Il pourra économiser rapidement un millier de francs : alors nous enverrons promener M. Salverte et nous recommencerons nos recherches.

Il fallait bien qu'Alice cédât. Comment eût-elle résisté à la volonté de son frère et au raisonnement d'Aristide ? A la fin, elle se sentait écrasée et vaincue.

VIII

Ah! les terribles réflexions qui hantaient le cerveau de Roland, durant les longues nuits de voyage! Le jeune homme partait de Paris, sur la ligne de l'Est, à 8 heures 40 du soir; il arrivait à Bâle vers 7 heures du matin. Dans la journée il dormait à poings fermés, et le soir il s'embarquait pour rentrer à Paris. Le nouveau chef conducteur se montrait poli, mais très froid avec tout le monde; sa fierté instinctive éloignait heureusement les familiarités. Comme il se reposait le jour, il demeurait éveillé toutes les nuits, et c'était la plus cruelle de ses souffrances. Pendant que le train filait à toute vapeur, Roland s'enveloppait d'un manteau, pour s'étendre sur le tapis du wagon; et il restait là, immobile, les yeux ouverts, évoquant une par

une toutes les heures de sa vie d'autrefois. Il se re-voyait, riche, libre, heureux, alors que sa sœur et lui faisaient envie à tout le monde. Qui aurait osé leur prédire un avenir si triste et si incertain ?

Voilà donc où l'on en est réduit quand on veut gagner le pain de tous les jours, quand on ne possède ni soutien ni protecteurs ! Dans la vie, un vainqueur pour cent mille vaincus ! A quoi sert d'être armé pour la lutte ? A quoi sert d'avoir le cerveau nourri d'idées ? Il faut crever de faim ou devenir un déclassé. Qu'un homme soit jeté hors de sa voie naturelle par sa faute, rien de plus juste. Si ce déclassé a été un ivrogne, un débauché ou un paresseux, il subit un châtement et ne doit pas se plaindre. Mais lorsqu'on n'a pas un reproche à s'adresser ? Lorsqu'on a travaillé et lutté ? Faut-il donc admettre que la société est mal construite ? Alors, fatalement, l'énergie se dissout, la volonté s'émiette, la conscience s'amollit. Qui a le droit de s'écrier : « Je suis un honnête homme » ? Celui qui a toujours été heureux ou celui qu'a mordu la tentation brutale ? La tentation ! La conscience de Roland subissait de rudes assauts. Le malheureux en venait à méconnaître le devoir et la vérité. Ne faut-il pas séparer la

justice humaine de la justice divine? Dieu a défendu le crime et le vol; mais il a ordonné aussi que les hommes s'aidassent les uns les autres. Les hommes peuvent-ils attester Dieu pour condamner les voleurs et les criminels quand ils s'entre-tuent et se détruisent avec acharnement? Dans une bataille, tout est permis au soldat. Il frappe son ennemi avec une rage aveugle et sanginaire. Malheur à lui si la pitié arrêtant son bras détourne du but le coup mortel qu'il allait porter! Puisque la vie est également une bataille, l'individu a les mêmes droits que le soldat. Est-ce que le plus fort n'écrase pas perpétuellement le plus faible? Est-ce que les uns ne commettent pas tous les jours, au détriment des autres, des centaines de vols permis et tolérés? Bien plus : le soldat vainqueur est célébré, récompensé, vanté avec enthousiasme; le spéculateur gonflé de millions est envié, adulé, admiré par la foule. Et cependant l'un a tué, l'autre a volé. Sans doute; mais le soldat qui tue peut être tué : le spéculateur qui ruine les autres peut être ruiné lui-même. Les criminels vulgaires, les voleurs de bas étage, ne courent-ils donc aucun danger? Ne risquent-ils pas la guillotine ou la prison? Ainsi les lois divines sont éternelles et justes, tandis que les lois humaines ne

sont que des moyens de défense adoptés par l'égoïsme des sociétés.

Jadis, Roland aurait combattu ces raisonnements par d'autres raisonnements. Puisqu'en effet la société a créé de toutes pièces un système qui la protège, mieux vaut ne pas s'insurger contre elle. L'individu a toujours tort contre la foule. L'humanité est mal construite, c'est indéniable : puisqu'il est impossible de vivre en dehors d'elle, il faut bien la subir... Oui, celui qui est riche, celui qui est heureux, accepte les inconvénients du système puisqu'il profite des avantages. Mais pourquoi le déclassé malgré lui les accepterait-il, lui qui ne profite de rien ? Pendant les cruelles nuits d'insomnies, les idées tentatrices s'infiltraient lentement dans le cerveau du jeune homme. Qu'il eût en une seule fois l'occasion de s'enrichir, il ne serait pas assez niais pour hésiter ! En ce bas monde, la bonté est un leurre et la vertu une duperie. L'honnête homme se débat obscurément et meurt dans le désespoir de la défaite, tandis que le compagnon audacieux qui marche tête haute supprime ceux qui le gênent, et conquiert hardiment le bonheur et la fortune.

Depuis deux mois, Roland faisait son dur métier : ce temps avait suffi pour imprimer à son

visage un cachet de dureté. Quand il volait quelques heures au sommeil, pour courir rue Cardinet et embrasser Alice, il essayait de détendre un peu son esprit. Mais la jeune fille le voyait hanté par des idées sombres. Elle n'osait s'en expliquer avec lui, et une inquiétude sourde tenailait son cœur. Elle devinait les douleurs cachées dont il ne se plaignait pas, les humiliations secrètes qu'il acceptait sans révolte apparente. La déchéance imméritée qui frappait son frère, la meurtrissait aussi cruellement que lui. Quelques paroles échappées à Roland l'épouvantaient. Naguère, il accusait le destin, mais non pas les hommes. A présent, la rage de ce méconnu s'attaquait à tout le monde.

Un matin, comme il revenait de Bâle, Roland arriva rue Cardinet plus las et plus farouche que d'habitude. Alice était partie pour le pensionnat : le jeune homme se trouvait seul. Il se coucha et s'endormit profondément. Quand la jeune fille rentra vers trois heures du soir, elle resta toute effrayée. Quel changement en si peu de semaines ! Dans le repos, le visage d'un homme trahit toutes les inquiétudes, tous les sursauts de sa conscience. Le Roland d'aujourd'hui ne ressemblait plus au Roland d'autrefois. Une large ride se creusait sur ce front qui ne couvrait aux époques heureuses que de

belles et nobles pensées; un sourire nerveux plissait le coin de la lèvre dédaigneuse et pâlie. Sous le regard d'Alice, il s'éveilla, en poussant un profond soupir, comme s'il eût souffert d'être vivant encore, après des heures d'anéantissement.

— As-tu bien dormi, au moins? lui demanda-t-elle doucement.

— Très bien. Tu as l'air triste, ma chérie?

— Toi seul es cause de ma tristesse.

— Bah! J'en arrive à me façonner à mon nouveau métier. Puis la confiance me revient. On ne peut pas toujours avoir de la déveine. J'aurai mon tour comme les autres, et je te jure bien que le jour où l'occasion se présentera...

Il y eut un court silence. Elle répliqua en détournant les yeux :

— Oh! je suis tranquille. Si cette occasion dont tu parles s'offrait par hasard, tu ne ferais que ce que tu dois faire.

— Qui sait! Vois-tu, ceux qui se laissent gêner par des scrupules de conscience sont des imbéciles. Pour réussir dans la vie, il faut ne reculer devant rien. Mais parlons d'autre chose. Tu n'ignores pas que c'est aujourd'hui le 3 mai?

Alice rougit; il reprit avec un sourire :

— Dans vingt-huit jours vous serez mariée,

mademoiselle! J'ai calculé que le 31 je serais à Paris; j'aurai ma journée libre. Au moins l'un de nous deux connaîtra le bonheur. Je ne songe plus à me plaindre, puisque tu as rencontré un être loyal et bon comme Aristide. Il t'adore et saura te rendre heureuse. Va, dans mes heures de découragement, je me réconforte en me disant que tu aimes et que tu es aimée. Moi qui ne connaîtrai jamais les joies divines qui te sont promises...

— Pourquoi, mon ami? Tu es en pleine jeunesse...

Il éclata de rire, d'un rire nerveux où l'on sentait toute l'amertume de ce cœur désolé.

— Parlons-en! Je vois d'ici la belle jeune fille qui tomberait amoureuse de M. Roland Montfranchet, chef conducteur dans la Compagnie internationale des Wagons-lits! Il me serait si facile de l'enlever, moi qui voyage toutes les nuits! Puis, je porte une livrée : c'est un avantage! Est-ce que certaines folles ne s'éprennent pas de leurs domestiques?

Et pour la seconde fois, il se mit à rire, mais son rire s'éteignit dans un sanglot et il fondit en larmes. Sa tête s'abattit sur l'épaule d'Alice :

— Ah! chérie, chérie, si tu savais comme je suis malheureux! Je ne me reconnais plus, je me fais

peur à moi-même ! Je suis poursuivi par des idées qui m'épouvantent, par des idées qui ne me seraient pas venues il y a quelques mois... Sauve-moi de ces tentations qui m'obsèdent, sauve-moi de ces délires lucides, toi qui es pure, toi qui es honnête et loyale !

Et il pleurait, il pleurait toujours, comme si avec son courage s'en allaient sa vertu, sa noblesse et sa dignité.

IX

Le train de Bâle filait à toute vapeur, et Roland inspectait les cabines, lorsqu'il fut accosté par le conducteur du wagon directement placé sous ses ordres. Ce garçon retira sa casquette et dit gaie-ment :

— Quel mauvais agent de police tu ferais ! Il y a une demi-heure que je suis là et tu ne m'as pas encore reconnu.

— René !...

— Oui. Tu te demandes ce que je fais ici ? Tu le sauras dans un instant. Hâtons-nous de dresser les lits des voyageurs : heureusement il n'y en a que trois. Alors nous serons libres et nous pourrons causer.

Montfranchet croyait rêver. Pourquoi retrouvait-il René sous l'humble dolman d'un conduc-

teur? Les deux amis achevèrent rapidement leur besogne. Puis ils allèrent s'enfermer dans une cabine demeurée libre.

— Imagine-toi, mon bon Roland, que je ne sais que depuis une semaine ce que tu es devenu. Après t'avoir quitté, le jour de notre rencontre, je suis allé chez papa pour me réconcilier avec lui. Parole donnée, parole tenue. Je lui ai tout dit, à papa. Tes succès au collège, ton existence simple et laborieuse, malgré la grosse fortune qui te semblait promise, ta conduite si désintéressée et si noble, après la catastrophe. Ensuite, j'ai raconté ta lutte obstinée et comment tu n'arrivais pas à conquérir une position digne de toi. J'ai même avoué à papa qu'en te prêtant de l'argent et en mettant mes bijoux au clou, je croyais tout simplement remplir un devoir d'ami. Le maître de mes destinées ne me parut pas trop mécontent, et me promit de te caser quelque part. Le surlendemain, comme je l'interrogeais timidement, il me répondit d'un air bonasse : « — Rassure-toi. J'ai donné un emploi de trois mille francs à M. Montfranchet, dans les chemins de fer du Nord de l'Espagne. Il est parti hier soir pour Burgos. » Hein! un bon farceur, papa!

Roland souriait. Il prit la main de son ami et la serrant avec affection :

— Mon bon René, je me doutais bien de l'aventure.

— Monsieur mon père a tenté de m'humilier en ta personne. Pas plus malin que ça ! Quand j'ai su la vérité, j'ai voulu aller faire une scène à papa. Puis j'ai mieux aimé ruser. Et vois un peu ma bonne chance ! Hier, j'ai trouvé pour toi une occasion superbe. Une M^{me} Readish s'est présentée à mon bureau, en demandant si nous connaissions un jeune homme instruit, bien élevé, et parlant plusieurs langues. Tout de suite j'ai pensé à toi. J'ai entamé ton éloge, et comme cette M^{me} Readish a des allures assez romanesques, j'ai laissé entendre qu'un mystère planait sur ta vie. Bref, elle désire te voir. Après-demain matin nous serons de retour à Paris. Mrs Readish t'attendra chez elle, à l'hôtel Bristol, entre deux heures et trois heures de l'après-midi. Tu auras donc le temps de te reposer avant de lui rendre visite.

Roland fut profondément touché de cette amitié vigilante et toujours active.

— Tu es le meilleur des camarades, répliqua-t-il d'une voix émue ; mais il m'est impossible d'accepter.

— Pourquoi ?

— Pour deux raisons. Mrs Readish ne me gar-

dera que pendant quelques mois, si bien qu'un beau jour je serai encore sans place, et...

— Ici je t'arrête ! Avant que tu n'aïles plus loin, je veux réfuter cette première objection. La position que je t'offre est très lucrative ; mes conditions n'ont pas été refusées. Tu seras défrayé de tout et l'on te paiera des appointements de mille francs par mois. Six mois de travail assurés et trois soldés d'avance, avant le départ.

— Je partirai donc ?

— Oui. Tu sauras cela tout à l'heure. Je veux d'abord connaître ta seconde objection.

— Voici : en consentant à devenir conducteur chef d'un wagon-lit, je prenais un emploi inférieur mais honorable. En me mettant aux gages de la femme dont tu parles, je ne suis qu'une espèce de valet de chambre.

— Nullement. Tu seras traité comme un homme du monde. Mrs Readish emmène avec elle un courrier à tes ordres autant qu'à ceux de sa maîtresse.

Que répondre ? Roland se tut.

— Te voilà donc convaincu ? Ce n'est pas malheureux, s'écria René avec triomphe. Maintenant, avant que je ne t'explique quelle est cette Mrs Readish et les services qu'elle attend de toi, il faut que je te raconte comment je me trouve ici, sous ce

déguisement. Il était nécessaire que je pusse causer avec toi. J'ai sollicité de papa trois jours de congé pour aller à Lyon chez ma tante Eugénie. Et tu sais, la tante Eugénie est sacrée pour papa! Pense donc! Une bonne femme de soixante-douze ans, dont je suis le seul héritier! Le congé obtenu, j'ai mandé à mon bureau le conducteur qui voyage avec toi; je lui ai gravement annoncé que la Compagnie lui accordait quarante-huit heures de repos et une gratification d'un louis. Le pauvre diable n'en revenait pas, tant l'aubaine lui semblait inespérée. La chose arrêtée, je suis arrivé à la gare de l'Est, j'ai endossé l'uniforme du conducteur et me voilà!

Les deux amis éclatèrent de rire. Roland s'égayait du moyen imaginé par René pour avoir une entrevue avec lui.

— Maintenant, mon cher ami, apprends-moi quelle est cette personne qui cherche un interprète; qu'aurai-je à faire auprès d'elle?

Les explications de René furent très nettes. D'origine russe, Mrs Readish avait épousé en premières noces un Américain très riche, qui la laissait veuve avec une fille, après quatre ans de mariage. D'aucuns la soupçonnaient de ne pas s'ennuyer dans l'existence et de courir les aventures. Après un

bref veuvage, elle s'unissait à un autre Américain, M. Readish. Celui-ci, non moins galant que son prédécesseur, se hâtait de mourir à son tour, et la jeune femme se retrouvait libre de nouveau à trente-deux ans. De son premier mari, elle avait hérité une très grosse fortune, facile à réaliser promptement. Le second possédait, au contraire, d'immenses propriétés territoriales dans le Far-West des États-Unis, et un comptoir de banque en Indo-Chine, au milieu des colonies allemandes d'Amoy et de Tien-Tsin. Forcée de liquider pour n'être pas volée par ses intendants, Mrs Readish se décidait à entreprendre ce pénible voyage. Elle avait donc besoin d'un homme jeune, instruit et actif qui parlât l'allemand et l'anglais. Pendant cette absence de dix mois, Roland toucherait au moins dix mille francs. N'ayant rien à dépenser pour lui, il rapporterait une grosse partie de cette somme. Cela ne valait-il pas mieux que de recommencer chaque soir une perpétuelle navette entre Paris et Bâle, entre Bâle et Paris ?

— Maintenant tu sais tout, acheva René. Ne te hâte pas de me répondre. Tu as le temps de prendre une décision avant après-demain. Si tu le permets, je vais m'étendre sur ces coussins et dormir : je tombe de sommeil.

A présent que René s'était expliqué, Roland hésitait moins. Pourquoi n'accepterait-il pas l'offre de son ami ? Ce voyage le tentait. Il éprouvait le besoin de sortir du milieu misérable où il végétait. Les libres espaces, l'inconnu, les surprises d'une expédition lointaine, souriaient à son imagination lassée. Puis l'Amérique n'est-elle pas la suprême ressource des êtres qui ont tout perdu ? Le jeune homme se disait qu'il trouverait peut-être là-bas cette position enviée qu'il ne pouvait conquérir en France. Il se résignait donc à se séparer d'Alice, à ne plus la voir, à vivre loin d'elle ? Hélas ! il songeait tristement que si Mrs Readish partait rapidement pour l'Amérique, il ne pourrait assister au mariage de sa jolie sœur. Au moins lui donnerait-il les deux tiers des trois mille francs qu'il toucherait à titre d'avance. Quelle était cette femme auprès de laquelle il vivrait pendant de longs mois ? Le récit de René rassurait la fierté toujours ombrageuse de Roland. Mais il se demandait si le caractère de l'inconnue s'accorderait avec le sien, si dans cette intimité d'existence, qu'une traversée amène fatalement, des chocs ne se produiraient pas qui les mettraient l'un et l'autre dans une position fautive ? Roland réfutait bien vite les objections qu'il se présentait à lui-même. On raisonne toujours dans le sens que l'on désire,

et il désirait partir. Surtout il voulait s'arracher aux pensées qui l'obsédaient, à ces pensées qui séduisaient son cerveau et heurtaient sa conscience. Il songea toute la nuit au projet de René, et quand il réveilla son ami, une demi-heure avant Bâle, il dit en souriant :

— J'accepte.

— Bien ! Allons à l'hôtel, si tu veux. Quand tu m'as frappé sur l'épaule, je faisais un rêve délicieux que je ne serais pas fâché de reprendre.

— Cela me va d'autant mieux, que j'ai besoin de me reposer jusqu'à midi.

— Bravo ! Nous déjeunerons ensemble, dans un hôtel que je connais, sur le Rhin. Les écrevisses y sont exquises !

X

En acceptant d'être conducteur en chef d'un wagon-lit, Roland se sentait profondément ulcéré. Son orgueil saignait; et l'orgueil a souvent de ces puérités naïves qu'ignore la vanité. Autrefois, désireux de ne pas être reconnu, il avait fait abattre sa barbe brune : l'homme reste toujours un peu enfant par un côté de son caractère. Ce jour-là, avant de se présenter chez Mrs Readish à l'hôtel Bristol, il coupa sa moustache. Il eut un sourire amer en contemplant dans la glace du coiffeur sa tête glabre comme celle d'un cabotin ou d'un laquais. Ses yeux bleus brillaient plus sombres et plus énergiques; une large ride traversait son front, ses joues se creusaient, et une grimace nerveuse amincissait les lèvres naguère souriantes. L'expression de sa physionomie devenait farouche. Son regard,

inquiet, douloureux, pendant les jours de lutte, s'était lentement durci. La beauté de Roland était aussi mâle que naguère ; mais sur cette figure hautaine, on lisait une résolution concentrée et une âpreté aiguë.

Quand il fut introduit dans le salon où Mrs Readish l'attendait, Roland était bien décidé à reprendre son humble livrée, si l'étrangère se montrait désagréable ou impolie. Mais la manière dont elle l'accueillit l'étonna trop, pour qu'il ne fût pas ramené bien vite au sens de la réalité. Au fond de la pièce, sur une chaise longue, s'étendait une jeune femme de trente à trente-cinq ans. Mrs Readish avait été fort belle ; en dépit de son âge, son visage paraissait vieillot lorsqu'on l'examinait de près, car des rides fines et multipliées griffaient les tempes et le cou. Les yeux gris clair étaient vagues, ternes et sans couleur ; seuls, les cheveux blonds très épais et les dents blanches gardaient l'éclat de la jeunesse. Les mains élégantes accusaient la race.

— Ah ! c'est vous, monsieur, dit-elle d'une voix traînante, lorsqu'elle entendit annoncer Roland. Excusez-moi si je ne me dérange pas pour vous recevoir... Je suis malade, si malade !

Le jeune homme répondit par un salut correct ; il prit une chaise et s'assit tranquillement. Puis re-

gardant Mrs Readish en face, il attendit qu'elle l'interrogeât. Le coup d'œil net et dur de Roland embarrassait la jeune femme. Elle rougit un peu et d'une voix plaintive comme celle d'un enfant qui implore :

— Vous avez vu M. Salverte, monsieur? Vous acceptez, je l'espère, les conditions qu'il a lui-même fixées?

— Oui, madame.

— Ah! fort bien, j'en suis très aise. Vous m'avez plu tout de suite, je ne vous le cache pas.

Elle tira d'un étui rouge une seringue de Pravaz, posée sur la table à côté d'elle.

— Je suis obligée de me piquer à la morphine, tellement je souffre. Je suis malade, si malade!

Lestement et avec adresse, elle se fit une injection sous-cutanée à la hauteur de l'épaule gauche. Presque aussitôt, sa tête retomba lourdement sur l'oreiller soyeux de la chaise longue.

Roland la contemplait fort étonné, se demandant s'il n'était pas en face d'une folle. Pendant une minute, Mrs Readish demeura immobile, les yeux fermés, enfoncée en une prostration profonde. Puis tout à coup elle se réveilla, lentement, comme si elle sortait d'un sommeil paisible. Cette créature à demi morte était soudain rappelée à la vie. Elle

se leva et rejetant ses cheveux en arrière d'un geste coquet, elle s'assit sur la chaise longue.

— Quelle étrange chose ! dit-elle en souriant. Me voilà guérie. Nous allons pouvoir causer. M. Salvette m'a dit votre nom, mais je l'ai oublié. Seriez-vous assez aimable pour...

— M. Roland Salbert.

— Ah ! Merci...

Le jeune homme cachait avec peine sa stupéfaction. Cette femme ranimée ne ressemblait en rien à celle qu'il étudiait quelques minutes plus tôt. Les yeux ternes devenaient presque éclatants et la figure molle presque énergique. Mrs Readish prit une cigarette russe dans une boîte d'argent et frappa sur un timbre d'argent. Une femme de chambre parut.

— Nelly, du feu.

Mrs Readish dit ces trois mots d'une voix dure, avec ce ton sec de commandement qu'ont les Russes et les Anglais, en parlant à leurs serviteurs. Après avoir allumé la cigarette, elle s'accouda sur la table, et, gracieusement :

— Je le répète, monsieur, vous me plaisez beaucoup. Et moi, est-ce que je vous plais ?

Tranquille, elle se leva et vint se camper devant Roland, les lèvres entr'ouvertes, avec un sourire provocant et moqueur.

— La question n'est pas là, madame, riposta le jeune homme, sans se départir de son calme glacial. Vous avez besoin, m'a-t-on dit, d'un homme qui parle l'anglais, le français et l'allemand. Je crois que je peux vous rendre service dans le rude voyage que vous entreprenez. Avant de rien conclure, je désire être sûr que nous sommes bien d'accord.

Un peu dépitée, Mrs Readish retourna s'asseoir sur la chaise longue.

— Je croyais cependant vous avoir dit, monsieur...

— Que vous acceptiez mes conditions au point de vue de l'argent? En effet, madame. Mais il en est d'autres que je désire avoir l'honneur de vous soumettre. Vous me trouverez toujours attentionné, puisque vous êtes une femme, et désireux de vous être agréable, puisque je suis un galant homme. Par contre, j'exige qu'on ait envers moi la courtoisie dont je ne suis jamais avare envers les autres.

Impossible de ne pas comprendre le sens de ces paroles très nettes. Un éclair traversa les yeux de Mrs Readish; elle regarda Roland, d'un air de défi. Raide et indifférent, il restait dédaigneux des impatiences et des nervosités de cette créature bizarre. Se rappela-t-elle tout à coup les demi-con-

fidences de René Salverte? Mobile d'esprit, comme toutes les Slaves, elle s'imagina, sans doute, qu'elle avait affaire à un grand seigneur ruiné.

— Ne craignez, monsieur : je suis trop bien née pour méconnaître votre délicatesse. Un hasard nous a rapprochés : j'espère que vous ne le regretterez pas. Votre susceptibilité inquiète est assez naturelle; mais il y a un moyen bien simple de nous accorder. J'estime que mon voyage durera à peu près un an. M. Salverte m'a demandé de vous remettre à l'avance trois mois de vos appointements : vous en recevrez six. En quelques semaines nous aurons tôt fait de nous juger l'un et l'autre; l'un et l'autre nous aurons le droit de nous séparer si mon caractère vous déplaît ou si le vôtre ne m'agrée pas.

La confiance de Mrs Readish, sa générosité, frappèrent Roland.

— Je suis très touché de vos paroles, madame, mais je décline l'offre que vous voulez bien me faire. Ce serait un contrat léonin où j'aurais tous les avantages. Restons dans les conditions fixées par M. Salverte. Il est équitable que je touche le quart de mon traitement avant de partir, puisque je quitte pour vous accompagner la position que j'occupe. Je ne me reconnais pas le droit d'accepter davantage.

Mrs Readish eut un léger haussement d'épaules ; elle répliqua d'un ton sec :

— Comme vous voudrez, monsieur.

Il y eut un petit silence ; puis, tendant la main au jeune homme avec un geste félin :

— Nous sommes d'accord ?

— Entièrement.

— Je pars dans trois jours. Veuillez me laisser votre adresse ; je vous enverrai demain un ticket de Paris à New-York. Si vous voulez bien m'attendre jeudi à neuf heures du matin au guichet de la gare du Havre, nous ferons route ensemble.

Roland salua Mrs Readish et prit congé. Une heure après, il rejoignait René au rendez-vous fixé.

— Eh bien ! comment s'est passée l'entrevue ?

— Fort bien.

Montfranchet était en verve ainsi qu'autrefois. Il raconta gaiement sa visite à l'hôtel Bristol. Salvete se mit à rire.

— Je connais peu Mrs Readish, dit-il, mais assez pour comprendre qu'à ton insu tu as frappé un coup de maître : tu t'es montré orgueilleux et fier avec elle. C'est une Russe, et les Russes *demandent* à être traités de cette façon-là, de même que le lapin *demande* à être sauté ! Seulement tu as commis une sottise.

— Laquelle?

— On t'offrait six mille francs, il fallait les prendre. C'était une assurance contre les caprices de Mrs Readish; après tout, tu n'as peut-être pas à les redouter. Ce que je vois de plus clair dans ton récit, c'est qu'avant six semaines, ma belle cliente sera éprise de toi.

L'idée parut si bouffonne à Roland qu'il eut un accès d'hilarité.

— Ne blague pas! Je suis très sérieux. Cette femme a la manie de convoler en justes noces. Ayant déjà enterré deux maris, elle doit rêver d'en... consommer un troisième! Grâce à moi, elle te croit un héros de roman, et s' imagine que sous le nom de M. Salbert se cache un grand seigneur désargenté. Ta fierté a fait le reste.

Roland hocha la tête.

— C'est ce qui pourrait arriver de plus fâcheux, car je la fuirais comme la peste, me fallût-il payer le voyage pour rentrer en France. Autre chose : quelle démarche me conseilles-tu vis-à-vis de ton père?

— Écris-lui purement et simplement une lettre polie, en lui disant que tu t'en vas. Où te verrai-je demain?

— Rue Cardinet, je ne veux pas quitter ma sœur

pendant les quelques heures de répit qui me sont données.

Le soir, Roland, sa sœur et Aristide se trouvaient comme autrefois réunis dans la mansarde du cinquième étage. La jeune fille et son fiancé approuvèrent la résolution prise. Sans doute, il était dur de se séparer. Elle, Alice, souffrait beaucoup à la pensée que son frère ne serait pas là le jour du mariage : mais la somme promise par l'étrangère assurait l'avenir. Tout d'abord elle voulait refuser les deux mille francs que Roland lui offrait, mais celui-ci eut une réponse catégorique : ou Alice dirait oui, ou Mrs Readish partirait seule. La jeune fille dut céder, bientôt convaincue au reste par les arguments d'Aristide. Le voyage durerait un an ; Roland aurait, à son retour, économisé six mille francs, presque une petite fortune. L'employé calculait que son beau-frère ne dépenserait pas plus de cent louis, puisque les frais n'étaient pas à sa charge. Ces trois êtres si durement éprouvés se raccrochèrent de nouveau à leurs espérances disparues. Avec les deux mille francs de sa dot, Alice pouvait entrer au Conservatoire pendant une première année ; l'argent rapporté d'Amérique promettait trois autres années d'existence paisible. Alors, tous les rêves évanouis redeviendraient des

réalités. Libres de soucis, affranchis du labeur quotidien, Alice et Roland toucheraient enfin au but. Elle, à l'Opéra; lui, agrégé et docteur ès lettres. Tous les trois songeaient si bien à l'avenir, qu'ils en oubliaient l'heure présente, les affres du départ, les inquiétudes de la séparation et de l'absence. Mais Alice montra tant de courage que Roland eut la force de combattre sa douleur.

Au jour dit, Mrs Readish envoya un chèque de trois mille francs sur la Banque de France et le ticket jusqu'à New-York. Roland ne voulut pas qu'Alice et Aristide l'accompagnassent à la gare. Il ne se sentait pas assez fort pour subir l'angoisse d'un double adieu. Mais quand il se retrouva seul dans la voiture qui l'emportait, il fondit en larmes le cœur brisé.

XI

De Paris au Havre, Mrs Readish essaya la conquête de Roland. Vraiment, elle paraissait charmante, cette jeune femme. Un peu paradoxale, un peu coquette, mais d'humeur facile et gaie. Elle avait beaucoup voyagé et sa mémoire fidèle la servait à propos. Montfranchet la laissait parler, autant pour le plaisir de l'entendre que pour ne pas sortir de la réserve qu'il s'imposait. Il serait très poli, mais très froid, car il redoutait surtout les familiarités de sa compagne de route. Au delà de Rouen, l'entrain de Mrs Readish tomba tout à coup. L'éclair des yeux s'éteignit, les chairs du visage s'amollirent, et d'innombrables rides se creusèrent sur les tempes et sur le cou. Elle vieil-

lissait brusquement de dix années, redevenant la créature épuisée et geignante que Roland avait vue le premier jour.

Il connaissait des cas pathologiques analogues à celui de cette malheureuse. Les morphinomanes sont presque inguérissables. Comme toutes ses pareilles, Mrs Readish ne vivait plus qu'avec son poison. Six fois par jour, elle se faisait des injections sous-cutanées, qui, seules, lui rendaient une force factice et un éclat passager. Pris de pitié, Roland la contemplait, étendue sur les coussins et secouée par des tremblements nerveux.

— Je suis malade, si malade!... murmurait-elle d'une voix dolente.

Nelly, assise à l'autre extrémité du wagon, savait à quoi s'en tenir. Elle préparait tranquillement la seringue d'argent et la petite fiole, attendant les ordres de sa maîtresse. Une jolie fille, cette femme de chambre, au visage pâle et triste, aux allures discrètes.

— Je suis malade, si malade! dit pour la seconde fois la maniaque. Nelly, ma morphine!

Sans prononcer un mot, la jeune fille lui tendit la seringue d'argent. Mrs Readish se souciait peu de la présence du jeune homme. Elle releva pres-

tement le bas de sa robe, et se fit une piqûre au mollet; puis elle se roula de nouveau sur les coussins, en fermant les yeux. Machinalement, Roland et Nelly échangèrent un regard. Celui de Roland signifiait : « — Comme je vous plains d'être au service d'une pareille folle ! » et celui de Nelly semblait répondre : « — Vous en verrez bien d'autres ! » Puis la jeune fille rougit, et, toujours triste et silencieuse, reprit la place qu'elle occupait. Cinq minutes plus tard, Mrs Readish retrouvait sa verve et son entrain.

— Vous avez l'air encore plus étonné que l'autre jour, dit-elle au jeune homme.

— Je ne suis pas étonné, madame; je vous plains de tout mon cœur.

— Ah! répliqua-t-elle avec un peu de hauteur.

Après un court silence, elle ajouta, d'une voix très douce, avec un sourire :

— Vous avez bon cœur, mon cher compagnon de voyage. Oui, c'est une terrible manie que la mienne. Une première fois déjà, il y a deux ans, j'ai voulu m'en guérir. Je suis allée à Berlin, où existe le seul hôpital pour les maladies de ce genre. Le gouverneur de police m'a fait signer un papier par lequel je m'engageais à rester prisonnière pendant trois mois. Malheureusement, il y a quelques se-

maines, je suis retombée dans mon vice. Mais parlons d'autre chose...

A une heure, les voyageurs arrivèrent au Havre et descendirent à l'hôtel : le *Pereire* ne levait l'ancre que le lendemain matin. Mrs Readish s'excusa auprès de Roland ; elle était forcée de le quitter jusqu'au dîner : deux de ses amies, installées à Frascati, réclamaient sa visite. Réellement, elle montrait beaucoup de tact pour faire oublier au jeune homme la difficulté de sa position. Une sorte d'intimité se nouait entre eux, à leur insu ; et quand ils se retrouvèrent le soir, dans la grande salle de l'hôtel, elle en toilette, lui en habit noir, on eût dit d'anciens amis que les hasards d'un voyage ont soudainement rapprochés. La jeune femme mangea de bon appétit, bavardant avec Roland et débitant mille folies. Puis, ils passèrent au salon pour achever la soirée. Quand ils furent seuls, elle dit en riant :

— Quel est votre petit nom ?

— Roland.

— Cela ne vous agace pas de m'appeler tout le temps « Madame » ?

— Nullement.

— Oui, vous autres Français, vous croyez que c'est respectueux ! Les Russes et les Américains

sont tout de suite à leur aise. Ainsi je vous demande la permission de dire Roland tout court; en échange, au lieu de votre sempiternel « Madame », donnez-moi mon prénom, qui est Sacha.

Roland se sentait parfois choqué par le ton et les allures de Mrs Readish. Voulait-elle affecter de le traiter en homme du monde, ou cachait-elle une arrière-pensée? Dans le doute, il résolut de ne pas se départir de sa réserve et de sa politesse.

— Je vous remercie de l'honneur que vous me faites, répliqua-t-il. Ne croyez-vous pas que cette familiarité... apparente semblerait un peu extraordinaire?

— Comme vous voudrez! dit-elle, en haussant les épaules, selon son habitude.

On apportait les liqueurs : elle fit mettre le plateau devant elle près de la cheminée.

— Que désirez-vous prendre? demanda-t-elle à Roland.

— Rien, madame, je vous remercie.

— Oh! je suis moins sobre que vous!

Elle saisit la bouteille de fine champagne et remplit un petit verre, qu'elle avala d'un trait, avec le coup de main sec et rapide des buveurs émérites. Puis, tirant un porte-cigarettes en argent niellé :

— Vous aussi, vous fumez la cigarette : je ne suis pas fâchée que vous ayez l'un de mes vices, monsieur l'homme parfait.

Et la conversation recommença comme auparavant. De temps en temps, Sacha versait un nouveau verre d'eau-de-vie, paisible et calme ainsi qu'un soudard au cabaret. La liqueur avivait sa gaieté. Ses joues rougissaient, son regard devenait aigu et pénétrant. A dix heures, elle se leva et tendant la main à M. Montfranchet :

— Bonne nuit. Je tombe de sommeil et je vais me coucher. A demain.

Resté seul, le jeune homme se prit à songer. Quelle était donc cette étrange femme, fière jusqu'à la hauteur, ou simple jusqu'à l'abandon? En conservant la même attitude avec elle, il espérait maintenir leurs relations sur un pied amical. Trop familière, Mrs Readish l'eût gêné; trop orgueilleuse, elle l'eût humilié. Mieux valait ne pas s'insinuer davantage dans une intimité périlleuse. Quand il remonta, minuit sonnait. Les appartements retenus par Sacha se composaient d'une chambre avec salon et cabinet de toilette pour elle, suivis de deux autres chambres à coucher, l'une destinée à Nelly, l'autre à Roland. Comme il arrivait au premier étage, le jeune homme entendit un grand

bruit à l'extrémité du corridor. C'était la voix de Sacha qui éclatait, violente et furieuse, dans le silence de la nuit. Tout à coup un cri de douleur retentit, ce cri long et plaintif d'une créature qui souffre. Que se passait-il donc? Enfin le bruit cessa et Roland rentra chez lui. Le sommeil le fuyait; à la veille de ce long et lointain voyage, mille pensées contraires se heurtaient dans son cerveau. Que faisait sa sœur? A quoi songeait-elle? Comme il attendrait longtemps, avant de la revoir, avant de reprendre cette existence commune remplie de larmes si amères et de souvenirs si doux! Il ne serait pas à Paris pour le mariage d'Alice, et une inquiétude sourde le tourmentait. Non qu'il doutât du cœur et de la bonté d'Aristide : mais tant d'abîmes séparent le rêve de la réalité! Tout à coup il crut entendre pleurer et gémir à côté de lui, quelque chose comme la plainte vague d'une enfant meurtrie. Mrs Readish avait-elle donc battu Nelly? Impossible. Cette femme bizarre paraissait bonne; elle montrait un tact infini dans ses rapports avec lui, Roland : pourquoi n'eût-elle pas agi de même avec la jeune fille? Enfin il s'endormit profondément et ne se réveilla que le lendemain matin.

Le *Pereire* partait à neuf heures, et les passagers se réunirent sur le pont bien avant le signal de la

cloche. Après avoir serré la main de Roland, Sacha lui dit en riant :

— Il n'y a que deux moments agréables dans une traversée : celui où l'on part et celui où l'on arrive.

— Vous avez le mal de mer, madame?

— Tout le temps!

— Je vous plains. On souffre abominablement.

— Je suis obligée de ne pas quitter ma cabine : mais je compte sur vous pour abrégé les longueurs de la route.

— Si mon bavardage ne vous fatigue pas, je serai heureux d'aller vous tenir compagnie de temps en temps.

Sacha regardait Roland, de ses yeux énigmatiques, avec l'air coquet d'une femme qui veut plaire à tout prix.

— Décidément, mon cher... Je ne sais pas comment vous appeler. Le mot « Monsieur » me gêne, il est trop froid ; je ne peux pas dire Roland tout court, puisque vous me l'avez interdit hier soir... oh! très poliment, j'en conviens! Tenez! faisons un compromis : n'employons l'un et l'autre aucun de ces termes de politesse exagérée. Je supprimerai « Monsieur », vous supprimerez « Madame ».

— J'essaierai. Mais que vouliez-vous me dire?

— Que vous êtes décidément un charmant homme. Votre promesse de tout à l'heure me ravit. Grâce à vous, je suis sûre de ne pas trop m'ennuyer.

Pendant toute la traversée, Mrs Readish ne parut que deux ou trois fois sur le pont. Dans ces longues causeries avec elle, Roland eut le loisir de l'étudier à son aise ; mais il la comprenait de moins en moins à mesure qu'il l'observait davantage. Était-elle bonne ? Non, sûrement. Mauvaise alors ? Peut-être, avec des nuances d'attendrissement incompréhensible et de minauderie provocante. Le jeune homme gardait toujours la même attitude. Il devenait glacé quand Sacha se familiarisait trop, et se livrait un peu plus quand elle parlait de choses indifférentes. Rarement elle faisait allusion aux événements de sa vie passée. Il semblait que cette femme deux fois veuve n'eût pas été mariée. Elle ne prononçait jamais le nom des époux disparus, à peine celui de sa fille. Par contre, lorsqu'il s'agissait d'elle, Mrs Readish ne tarissait pas. Ses succès dans le monde, — et dans tous les mondes, — les amoureux éconduits, les passions inspirées, autant de sujets agréables qu'elle adoptait complaisamment. Comme Roland était peu bavard, elle le trouvait très spirituel. Il faut avoir beaucoup d'es-

prit pour savoir écouter. De vrai, plus il écoutait Sacha, plus elle lui déplaisait. Certains traits de caractère le choquaient violemment. L'égoïsme et la dureté de cette femme jeune et encore jolie, se trahissaient à chaque instant. Un incident brusque changea cet éloignement instinctif en antipathie profonde. La traversée durait depuis six jours. Un soir, ne pouvant dormir, Roland énervé monta sur le pont. Bien qu'on approchât des bancs de Terre-Neuve, la mer restait calme; le paquebot filait rapidement, sans roulis, à peine tangué par les hautes lames régulières. Paresseusement étendu dans un *rocking-chair*, le jeune homme rêvait au passé et à l'avenir, quand il aperçut Nelly qui gravissait avec peine, et comme en se traînant, l'escalier des cabines.

— Est-ce que vous êtes souffrante? demanda-t-il affectueusement.

— Non,... non, monsieur... Je vous remercie.

Il la regarda. Des larmes roulaient sur le visage de la jeune fille.

— Vous devez avoir un gros chagrin, mon enfant; vous êtes toujours triste et voilà que maintenant...

— Vous êtes bon, monsieur,... oh! oui, vous êtes bon.

Nelly ne se contenait plus : la tête cachée dans ses mains, elle pleurait sans crainte, avec l'abandon navré des créatures vaincues. Roland la consolait de son mieux, berçant la pauvre fille de paroles douces.

— Si vous saviez, monsieur, combien je vous suis reconnaissante des égards que vous me témoignez ! Je me croyais bien dure à la peine quand j'ai connu madame... Hélas ! elle me met à la torture, et je ne sais pas si j'aurai le courage d'aller jusqu'au bout. Il le faut bien cependant. J'ai deux petites sœurs que je nourris : nous sommes orphelines. Or, madame me paie très bien pour que je supporte ses caprices, ses violences... ses colères quand elle me bat.

— Comment ! votre maîtresse vous bat ? s'écria Roland avec indignation.

— Oui, lorsqu'elle est ivre !

Le jeune homme eut un geste de dégoût qu'il réprima bien vite, pour ne pas interrompre les confidences de la pauvre Nelly. Il l'écoutait avec un intérêt poignant. Depuis deux années, tant de souffrances meurtrissaient la vie de Roland, qu'il ressentait une fraternelle compassion pour les déshérités. Née de braves paysans de la Brie, un peu dégrossie par l'école primaire, Nelly entraît à

quinze ans au service de bourgeois parisiens. Elle était très heureuse, quand, au bout de trois ans, elle perdit tout à coup son père et sa mère. La jeune fille se trouvait chargée de ses deux petites sœurs, qu'il fallait élever. Courageuse et patiente, elle économisa sou à sou de quoi subvenir au besoin des enfants. Un jour, les maîtres de Nelly quittaient Paris pour se retirer en province, à Montauban, et elle se voyait forcée de chercher une autre place. Elle entra alors chez Mrs Readish, qui habillait sa femme de chambre et lui donnait en plus cent francs de gages par mois. C'était la fortune.

La jeune fille semblait assez gênée en parlant de sa maîtresse. Battue et maltraitée, elle ne pouvait pas en dire du bien; mangeant le pain de cette femme, elle ne voulait pas en dire du mal. Elle fut cependant assez explicite pour que Roland achevât de comprendre le caractère complexe et vicieux de Sacha. Il n'osait pas trop interroger Nelly sur les mœurs privées de Mrs Readish; mais il devinait des aventures peu édifiantes, nouées et dénouées brusquement.

Devenue morphinomane, la jeune femme tombait assez gravement malade au bout de deux ans. C'est alors qu'elle se réfugiait dans l'hôpital de Berlin,



asile élégant des élégantes maniaques. Une statistique assez curieuse établit que sur 100 morphinomanes, 30 guérissent complètement, 43 meurent empoisonnés et 24 deviennent ivrognes. En quittant Berlin, Mrs Readish ne prenait plus de morphine, mais elle buvait. Reconquise par son vice, elle ajouta l'eau-de-vie à l'opium : de la morphine pendant la journée, du whiskey pendant la soirée, jusqu'à ce qu'elle tombât, haletante, sur son lit.

Le dégoût de Roland se mêlait de colère. Ce qu'il savait par lui-même lui permettait de juger que Nelly n'exagérait pas. Il se sentait lassé, écœuré. Quoi ! le destin le condamnait à vivre à côté de cette créature vicieuse, ivrogne et débauchée ! La quitter ? Impossible. Mrs Readish ne consentirait pas à se séparer de lui. Il serait obligé de solder les frais coûteux du voyage de retour. Et après avoir ainsi mangé la moitié de son mince pécule, il retomberait dans la misère noire. Mieux valait suivre les sages conseils d'Aristide. Tout accepter, tout endurer, pour économiser la petite fortune qui assurait l'avenir du frère et de la sœur. Jusqu'à ce moment, Roland n'avait pas le droit de se plaindre de Sacha, du moins personnellement. Mais que serait l'avenir ? Nelly devina peut-être les appréhen-

sions de M. Montfranchet, car elle dit en achevant ses confidences :

— Vous, monsieur, vous êtes au-dessus de toutes ces hontes. Malgré sa nature violente, madame se gardera bien de vous fâcher. Elle a besoin de votre esprit, de votre société, de vos talents. Enfin, vous lui inspirez...

Elle s'arrêta une minute, un peu rougissante, et, presque aussitôt :

— Elle a deviné tout de suite, comme moi, comme tous ceux qui vous approchent, que vous êtes un homme du monde, un homme supérieur que l'infortune a contraint d'accepter une position au-dessous de sa naissance. Madame vous redoute, et chez elle la crainte n'est qu'une forme de l'estime. Je vous en supplie, usez de votre influence pour qu'elle soit sinon bonne, du moins meilleure avec moi. Je ne demande qu'à ne pas être battue. Je ne peux pas quitter ma place, vous comprenez bien ; mes deux sœurs n'ont que moi. Qu'est-ce qu'elles deviendraient si je n'envoyais plus d'argent au pays ? Vous exaucerez ma prière, n'est-ce pas, monsieur ?

— Vous êtes une douce et bonne fille, répliqua Roland avec émotion. Comptez sur moi, quoique je ne sois pas bien sûr d'avoir autant d'influence

que vous croyez. Dites-vous, pour vous consoler, que chaque créature humaine subit une épreuve en ce monde. J'ai mes souffrances comme vous avez les vôtres. J'essaierai de vous venir en aide. Si j'échoue, c'est que les mauvais instincts de cette femme auront été plus forts que ma volonté.

Nelly le regardait de ses yeux calmes et tristes. Le visage de Roland, ce visage durci par la douleur, semblait éclairé tout à coup par une lueur de pitié secrète. La femme de chambre prit la main du jeune homme, et après l'avoir baisée avec respect dans un élan de reconnaissance, elle s'enfuit vers l'escalier des cabines. Lui, demeurait enfoncé dans ses cruelles songeries. Décidément, le destin est le même pour tous les malheureux ! Bien stupides ceux qui restent honnêtes, puisqu'ici-bas l'argent est tout, puisque l'intelligence et la vertu ne sont rien. Parce qu'elle était riche, cette misérable Russe pouvait torturer une pauvre fille sans défense. Eh bien ! soit, il serait riche lui aussi, il aurait de l'argent puisqu'il faut en posséder. Il ne reculerait devant aucun moyen pour violer la fortune. Désormais sa conscience ne le défendait pas plus contre la misère que son honneur contre la tentation.

XII

Jusqu'à ces dernières années peu de voyageurs se sont risqués dans le Far-West. Les trappeurs et les pionniers exploraient seuls les immenses territoires qui s'étendent sur la rive droite du Mississippi. Cependant les enfants perdus du monde barbare où nous vivons, de ce monde que les idéologues appellent la civilisation, se sont lancés au delà du grand fleuve, en quête d'aventures. Ils cherchaient la fortune et l'ont trouvée. Un jour, le bruit se répandit que les Montagnes Rocheuses renfermaient des mines d'or et d'argent, plus riches que les fameux *placers* de la Californie. Une nuée de natifs et d'émigrants s'abattit dans la Wyoming, l'Idaho et le Dakota.

Pas de villages encore. Quelques baraques en bois, des *log-houses*, attestaient seuls la présence de

créatures humaines dans ces contrées inconnues. Puis, des chemins de fer sillonnèrent le centre des États-Unis ; des voies ferrées relièrent l'Atlantique au Pacifique, franchissant les Alleghanys, le Mississippi, le Missouri, la Cheyenne et les Montagnes Rocheuses. Alors, un grand mouvement d'émigration commença, peuplant peu à peu ces taciturnes solitudes. Les uns travaillèrent aux mines, les autres devinrent fermiers pour fertiliser le sol gras et fécond de la Prairie. Les mieux avisés inventèrent une industrie nouvelle, celle des *ranchmen*.

On suppose qu'il y a quelques milliers de siècles une mer intérieure couvrait le centre des États-Unis et le sud du Canada. A la suite de désordres volcaniques, cette mer disparut, violemment jetée à l'ouest et à l'est. A sa place s'étalaient les grands lacs du Nord et ces énormes nappes d'eau, qui par le Mississippi se précipitent vers le sud. Le sol, couvert jadis par les vagues, s'appelait la Prairie. Les héros de Fenimore Cooper, Indiens et trappeurs, s'y poursuivaient sans relâche. Puis, le dernier des Mohicans fut remplacé par les aventuriers de tous les mondes et de tous les pays. On apprenait de temps en temps qu'un misérable mineur s'était subitement changé en millionnaire après la découverte d'un filon miraculeux. Le bruit des

exploits des *ranchmen* courut dans l'est des États-Unis et en Angleterre. C'est un Français, le baron de Mandat-Grancey, qui, par un livre remarquable : *Dans les Montagnes Rocheuses*, acheva de faire connaître l'existence invraisemblable de ces colons hardis et peu scrupuleux. Écrit de verve, avec une ironie très pénétrante et une observation très profonde, l'ouvrage de M. de Mandat-Grancey permet de retracer la monographie du *ranchman*, et celle du *cow-boy*, son collaborateur farouche mais indispensable. Le premier fait en grand l'élevage du bétail ou des chevaux ; le second surveille les innombrables troupeaux qui errent au hasard. Le *ranchman* garde de coutume un certain respect de la loi, moins par conscience que par intérêt. Il est vrai qu'aux États-Unis la loi est bien peu de chose ! Pour une pincée de dollars, les juges se hâtent de l'interpréter avec complaisance. Avec le *cow-boy*, ce mince lien de droit social n'existe même pas. Cet aimable enfant du Far-West ne connaît pas d'autre code que son bon plaisir, et d'autre juge que son revolver. M. de Mandat-Grancey cite de lui des traits d'une audace souvent impunie et d'une férocité toujours admirée. On méprise un peu le *cow-boy* qui n'est que voleur ; mais quand le voleur est aussi assassin, il inspire aussitôt à ses compatriotes une estime particulière

faite de beaucoup de crainte, d'un peu de dédain et d'une vague bienveillance.

Pour les habitants de New-York ou de Boston, le Far-West est un pays à demi légendaire. Quand Mrs Readish dit à ses amis de la Cinquième Avenue qu'elle s'en allait à l'extrémité du Dakota, près de la ville de Deadwood, afin de vendre les mines et les terrains laissés par son second mari, tout le monde jeta des cris d'effroi. Mais personne n'osait se risquer dans cette terre promise des bandits! Les journaux racontaient tous les jours les sinistres exploits des *cow-boys* et de leurs pareils! Et puis quel effrayant voyage! Le *North-Western* s'arrêtait à la station de Pierre. Il fallait frayer sa route, à travers la Prairie, dans d'abominables *stage-coaches*, espèces de diligences informes, qui brisaient en vingt-quatre heures les hommes les plus robustes.

Sacha répondait en riant qu'elle ne se rendait pas à Deadwood par plaisir, mais par intérêt. La moitié de sa fortune était engagée là-bas : devait-elle donc la sacrifier par mollesse ou indifférence? On peut braver quelques périls, sans doute imaginaires, et subir une fatigue bien vite oubliée, quand il s'agit de récolter deux ou trois millions. Elle se devait à l'avenir de sa fille. Si Roland eût

suivi Mrs Readish dans le monde, il eût remarqué que cette mère qui d'habitude parlait rarement de sa fille, s'en occupait beaucoup à New-York. Mais il avait refusé net d'accompagner la jeune femme à travers les salons à la mode. Il restait à la disposition de la voyageuse comme interprète, dans les hôtels, sur les paquebots ou dans les wagons : il ne se souciait guère de traduire à la Russe les belles phrases des *misses*. D'ailleurs, celles-ci parlaient presque toutes le français et Sacha n'eut pas trop à regretter son compagnon. Ce refus mit un peu de froideur dans les relations de Roland et de Mrs Readish. Quand Sacha reprit son voyage vers l'Ouest, après quelques jours de repos, elle se montra moins cordiale, plus hautaine, mais aussi moins familière. De son côté, Roland s'enferma dans une réserve glaciale. Sa politesse devenait de la rigidité. Il était respectueux, comme un homme bien élevé l'est toujours vis-à-vis d'une femme, quelle qu'elle soit ; mais il n'avait plus pour elle ces attentions délicates qui huit jours plus tôt la tenaient sous le charme. A Chicago, une scène violente, la première, éclata entre ces deux êtres, si peu faits pour se comprendre, que réunissait un caprice de la fatalité. C'était le soir de leur arrivée ; ils devaient repartir le lendemain. Pendant le dîner, Sacha resta silen-

cieuse, affectant de ne point parler à Roland. Celui-ci se retira de bonne heure afin de visiter la ville, et rentra un peu avant minuit. Il fermait la porte de sa chambre, quand un tumulte éclata dans le corridor : une voix faible, à demi étranglée, appelait au secours. Roland se précipita pour venir en aide à la malheureuse Nelly ; car il devinait tout maintenant. Debout sur le seuil de son appartement, débraillée, le corsage entr'ouvert, Mrs Reardish traînait par les cheveux la pauvre fille qui se débattait en pleurant.

La Russe recula en apercevant le jeune homme.

— Veuillez m'attendre, madame, dit-il, d'une voix impérieuse.

Puis, relevant Nelly, il la conduisit doucement chez elle. Alors il revint auprès de Sacha, décidé à en finir, à rompre les liens de hasard qui l'unissaient à cette mégère. Il ne se disait pas qu'un subit départ ruinerait toutes ses espérances. Son cœur s'emplissait de dégoût ; il avait hâte de s'enfuir, de ne plus voir une créature abjecte et méprisée.

Il la trouva enfoncée dans un fauteuil, les bras croisés, immobile, l'œil fixe.

— De quel droit vous occupez-vous de mes affaires ? s'écria-t-elle d'une voix rauque. Je ne m'occupe pas des vôtres, j'imagine !

— Ma réponse sera brève. Je vous quitte et je retourne en France.

— Ah!

Elle eut un mouvement brusque, comme si elle éprouvait une violente contrariété. Une bouteille de whiskey, à moitié vide, se dressait à côté d'elle sur une table. La malheureuse était ivre ; pas assez pour ne pas comprendre l'écœurement de son compagnon de voyage. Alors, elle eut honte, comme si pour la première fois son vice lui faisait horreur.

— Je vous en supplie... ne prenez pas encore une décision... Vous voyez bien qu'il m'est impossible de discuter avec vous... De grâce, réfléchissez jusqu'à demain... Je vous demande pardon des paroles que j'ai dites... pardon de cette colère insensée qui m'a fait commettre une action indigne.

— Ma résolution est irrévocable, répliqua-t-il froidement. Aussi bien, je suis à bout de forces et de patience. Adieu.

Il se retirait déjà, lorsque Sacha se leva péniblement et vint auprès de lui, essayant de saisir sa main.

— Non, non... ne partez pas. Oh ! ne partez pas, je vous en prie ! S'il le faut, je retarderai mon

voyage de vingt-quatre heures... Mais soyez bon, soyez indulgent... Je suis tellement à plaindre!

Elle parlait d'une voix creuse, comme un fiévreux qui se lamente. Roland la salua et sortit. Il comprenait bien qu'elle avait besoin de lui, qu'elle ne pouvait se passer de sa protection dans le périlleux et fatigant voyage. Peut-être, tout en dedans de lui-même, ne demandait-il qu'à céder. Il désirait si passionnément s'arracher à l'abîme!

Restée seule, Mrs Readish demeura quelques minutes rêveuse, anéantie, murmurant des paroles incohérentes. Enfin, elle se traîna jusqu'à son lit, où elle s'étendit tout de son long, avec la pesante lassitude des ivrognes. Sa main crispée battit l'air, et elle s'endormit lourdement du sommeil de la brute.

Roland, lui, songeait. Partir, c'était la ruine; demeurer, c'était la honte. A moins que, feignant de se rendre aux supplications de Sacha, il ne profitât habilement de cette occasion pour dominer la dangereuse maniaque.

XIII

La journée commençait à peine. Roland allait sortir de l'hôtel, quand on frappa doucement à la porte de sa chambre. A sa grande surprise, il vit entrer Nelly, très pâle, encore bouleversée par la scène violente de la nuit.

— Que voulez-vous, mon enfant? lui demanda-t-il.

Elle rougit beaucoup, et, baissant les yeux :

— Pardonnez-moi, monsieur, si je me permets de me présenter chez vous, mais je viens vous conjurer de ne pas me perdre.

— Vous perdre? répliqua-t-il très étonné.

— J'ai entendu... oh! malgré moi!... j'ai entendu de ma chambre les paroles échangées entre madame et vous. Votre départ me réduirait à la misère. Madame ne me pardonnerait pas d'être la

cause de ce malheur, car ce serait un vrai malheur pour elle si vous l'abandonniez maintenant. Elle se vengerait sur moi en me rendant plus esclave encore, ou en me chassant...

La prière de Nelly s'accordait avec la pensée intime de Roland. Après sa menace, il ne savait trop comment s'y prendre pour ne pas l'exécuter. Maintenant qu'il regrettait sa nuisible fierté de la veille, il n'avait qu'à saisir ce prétexte inattendu.

— Ne vous désolez pas, reprit-il avec un sourire. Puisque vous seriez victime de ma résolution, je ne quitterai pas votre maîtresse.

Le visage de Nelly s'éclaira.

— Comme vous êtes bon ! comme vous êtes bon ! dit-elle.

Roland eut un peu honte d'une effusion de reconnaissance si peu méritée.

— Prévenez Mrs Readish que j'irai chez elle à onze heures.

Cette visite, Sacha n'osait l'espérer. Au réveil, se rappelant les événements de la nuit, elle songeait avec horreur qu'elle se trouverait seule avec sa femme de chambre, perdue en plein Far-West. Comment obtenir de Roland qu'il revînt sur sa décision ? Elle croyait le connaître, et les froideurs affectées du jeune homme, sa politesse glaciale,

lui inspiraient un respect craintif. Elle eut un mouvement de joie, quand Nelly s'acquitta de la commission reçue.

— Nous resterons encore aujourd'hui à Chicago, dit-elle à sa femme de chambre : je veux me reposer.

Et désireuse d'être plus jolie, plus élégante que d'habitude, elle se livra aux soins de la jeune fille. Quand Roland pénétra chez Sacha, il demeura stupéfait : comment reconnaître l'ivrognesse de la veille en cette mondaine séduisante ? Elle courut à lui, et, prenant sa main, le contraignit de s'asseoir à son côté.

— Dites-moi tout de suite que vous ne m'en voulez plus, que vous me pardonnez !

— Madame...

— Si vous gardez cette mine sévère, je n'oserai plus... Ne soyez pas cruel pour une pauvre névrosée, qui ne sait pas toujours ce qu'elle fait. Oh ! je ne me cherche pas une excuse... Non, je n'en ai pas ! Je ne plaide que les circonstances atténuantes. Je n'en appelle pas seulement à votre cœur, mais encore à votre générosité. Pensez donc aux dangers de toutes sortes qui m'assailliront avant que je ne sois à Deadwood ! Ce serait mal de me délaisser au moment où je n'ai plus que vous pour me défendre.

Il y eut un court silence : elle regardait Roland avec des yeux suppliants.

— Vous devez comprendre que je ne tolérerai plus de pareilles scènes...

— Croyez bien...

— Ce n'est pas à vos prières que je cède, continua-t-il froidement. En vérité, l'intérêt que vous m'inspiriez a disparu. Mais Nelly m'a fait la même demande que vous...

Sacha eut un mouvement de rage.

— Et c'est à cette fille que je dois ma grâce ! Très flatteur !

— Cette fille est une femme comme vous, madame, et comme vous elle a droit à ma protection. Je ne vois qu'une différence entre la servante et la maîtresse : l'une est pauvre, l'autre est riche. Or, je ne veux pas... vous entendez bien?... je ne veux pas que vous infligiez un plus long martyre à cette enfant. Je consens à rester avec vous dans les conditions fixées. Mais si vous manquez à votre promesse, rien ne me retiendra plus. Veuillez remarquer qu'ici, à Chicago, il vous est encore facile de me remplacer. Une fois engagés dans la Prairie, ce serait impossible. Donc, réfléchissez bien.

— C'est tout réfléchi. J'ai besoin de vous, je vous garde... mais comme un ami... oh ! oui, un ami !

Quel bonheur si vous pouviez prendre de l'influence sur moi ! Je ne suis pas vicieuse, croyez-le bien ; je ne suis que viciée par des habitudes mauvaises. Ah ! si je n'avais jamais rencontré que des êtres nobles et généreux comme vous !

Elle parlait tristement, avec cette douceur enlaçante des Slaves, qui n'ont même plus d'amour-propre quand il s'agit de satisfaire un caprice.

— A l'avenir, vous n'aurez plus rien à me reprocher, je vous le jure. J'ai toujours été livrée à moi-même. Qui donc m'aurait grondée ? Je vous permets et, au besoin, je vous supplie de vous montrer sévère, de ne me passer ni mes caprices ni mes fantaisies. Traitez-moi comme une petite fille méchante : je serais si heureuse de me donner un maître !

Y avait-il un double sens dans ces paroles bizarres ? ou bien cette déséquilibrée s'abandonnait-elle brusquement à un accès de nervosisme ? Nelly parut timidement dans la chambre, pour annoncer le déjeuner.

— J'ai été dure... très dure avec vous, Nelly, reprit Mrs Readish ; *mon ami* Roland m'a fait comprendre mes torts. Excusez-moi.

La jeune fille balbutia quelques paroles, et se sauva bien vite. Elle savait par expérience que les

apaisements de sa maîtresse ne dureraient pas longtemps. En elle-même, elle s'effrayait moins des colères de Sacha que des élans de son repentir.

Pendant toute la journée, Mrs Readish fut d'une gaieté charmante. Rajeunie par le soleil qui luisait dans le ciel bleu, elle exprima le désir de se promener aux environs de la ville. Ayant obtenu d'être accompagnée par Roland, elle déployait mille grâces pour qu'il oubliât leur mésintelligence passagère. Après le dîner, elle remonta dans son appartement. Le départ ayant lieu le lendemain, elle voulait goûter toute une nuit de repos. Pour user la soirée, le jeune homme s'enferma dans une loge à l'Opéra. Mais les mélodies de *Mireille*, chantées par une troupe nomade, ne purent le distraire de ses pensées. En vérité, il n'aurait jamais cru que cette querelle violente se dénouerait ainsi. Quelle femme étrange, cette Sacha ! Par moments, il se demandait si elle ne méritait pas, en effet, un peu d'indulgence. Toujours gâtée, deux fois veuve, accoutumée à ne connaître d'autre loi que son caprice, comment eût-elle assoupli son caractère et refréné ses appétits ? Une malade, une névrosée après tout. Il se rappelait une phrase qu'on prête à M. Charcot : « Il y a en Europe deux peuples hystériques : les Français et les Russes. » Cependant,

une Slave n'a ni le même tempérament ni les mêmes instincts qu'une Latine. Roland s'applaudissait donc que les choses eussent bien tourné. D'un côté, il sauvegardait son avenir; de l'autre, il s'imaginait avoir dompté Mrs Readish. bercé par cette illusion, il ne prévoyait guère l'événement terrible qui se préparait...

... La ligne du chemin de fer s'arrêtait à Pierre, une cité nouvelle construite sur les bords du Missouri. Pour franchir les deux cents milles (à peu près 67 lieues) qui séparent cette ville de Deadwood, il faut prendre un véhicule étrange que les Yankees appellent audacieusement une malle-poste. Hélas! où sont les belles diligences d'autrefois? Le *stage-coach*, à la mode dans le Far-West, est une espèce de charrette, perchée sur deux hautes roues, et que recouvre une bâche de toile. Quatre chevaux solides traînent ce véhicule sous la surveillance d'un postillon et d'un conducteur. Ces messieurs n'ignorent pas qu'étant l'un et l'autre des libres citoyens de la libre Amérique, ils peuvent prétendre aux plus hautes fonctions de l'État. Ils en profitent pour s'enivrer six heures sur douze. Trop heureux les voyageurs, quand ce conducteur et ce postillon n'ont pas à l'avance signalé leur passage

aux nombreux *cow-boys* disséminés sur la route, afin de les engager à piller le convoi ! Pas de pont pour franchir les rivières et les cours d'eau. De temps à autre, un bac est préparé par les soins de la compagnie ; le plus souvent, on traverse à gué. Quant aux repas qui attendent dans les *log-houses*, ils se distinguent par une désolante uniformité. Deux fois par jour, à des heures fixes, on sert sur des tables crasseuses, un grand plat de lard fumé et de pommes de terre à l'eau.

Vingt-quatre heures après le départ de Chicago, Mrs Readish avait oublié toutes ses promesses. Atrocement secouée, poussant des gémissements à tous les cahots de la diligence, elle redevenait la femme insolente et colère des premiers jours. Ce paysage de la Prairie, d'une agaçante monotonie, ces rencontres d'Indiens déguenillés et malpropres, énervaient la malade qui ne recouvrait des forces factices qu'en doublant sa dose habituelle de morphine. Puis, Sacha commençait à s'épeurer : sans la présence de Roland, elle serait revenue sur ses pas. Les histoires effrayantes racontées par ses bonnes amies de New-York troublaient son esprit inquiet.

Vers quatre heures du soir, on approchait de la station de Willow-Creek, quand la diligence s'ar-

rêta brusquement. Le *creek* est le nom générique des cours d'eau, qui se transforment en torrents dévergondés pendant la fonte des neiges. Surprise, Mrs Readish héla brusquement le conducteur.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle, avec angoisse.

Comme le galant Yankee ne répondait pas, Roland sauta sur la route. Il reparut au bout de dix minutes, rapportant les plus désolantes nouvelles. Impossible d'aller plus loin ce jour-là : les *cow-boys* qui font le service de la malle-poste s'étaient mis en grève depuis la veille. La compagnie est bien obligée de subir leurs caprices. Il lui faut des hommes pour le roulage des marchandises, qu'on transporte en quinze ou seize jours de Pierre à Deadwood. Sacha jeta les hauts cris. Qu'allait-elle devenir, mon Dieu?

— Rassurez-vous, Madame, dit Roland. Un peu de patience, et les choses s'arrangeront d'elles-mêmes. Passons la nuit dans ce *log-house* et résignons-nous. Quant aux périls que vous redoutez, je les crois imaginaires. Je suis bien armé, et ne fermerai pas les yeux jusqu'à demain. Reposez-vous donc en toute sécurité : je veillerai pour tout le monde.

De vrai, le jeune homme n'était rien moins que

rassuré; mais il ne voulait pas épouvanter ses compagnes de voyage. Il avait appris, en effet, qu'un convoi de *bull-whackers*¹, mêlés de *Squawmen*², complètement ivres, s'étaient pris de querelle avec les *cow-boys*. Tant pis pour les honnêtes gens, quand cet accident arrive! Les bandits enlèvent les bagages et la Compagnie est forcée d'indemniser les voyageurs.

L'irritation de Sacha s'accrut encore, quand, pour la dixième fois, on lui offrit le même repas, composé de pain, de lard et de haricots. Elle ne disait pas un mot, mais Nelly la connaissait trop bien pour s'y méprendre. En voyant sa maîtresse très pâle, les yeux brillants, dégoûtée de nourriture, surexcitée par les abus de morphine, la pauvre fille s'attendait à une scène terrible.

Le *log-house* se composait d'une grande cuisine au rez-de-chaussée, où mangent les passants, et de quelques chambres au premier étage. Sacha et Nelly occupaient l'une de ces pièces. Roland avait choisi une sorte de cabinet fort incommode, dont l'unique fenêtre ouvrait sur la Prairie. Il pourrait interroger l'horizon du haut de son observatoire, et avertir à temps les deux femmes si un

1. Vulgairement : *toucheux de bœufs*.

2. Blancs qui sont mariés à des Indiennes.

danger menaçait. Préoccupé, un peu inquiet, le jeune homme ne remarquait pas les allures étranges et brusques de Sacha. Il se doutait bien qu'elle remplacerait le dîner absent par du whiskey; ne pouvant rien empêcher, il feignait l'indifférence. Après s'être hissé dans le cabinet, il ouvrit la lucarne, et pencha la tête en dehors. Le campement des *bull-whackers* se rapprochait insensiblement. Les feux rouges formaient un demi-cercle lumineux autour de la maison, comme si les coureurs de la Prairie voulaient empêcher les habitants de s'enfuir. Or, la diligence ne contenait d'autres voyageurs que Sacha, Nelly et Roland : ils étaient donc guettés. La situation s'aggravait. Seul contre vingt-cinq hommes, Roland se sentait vaincu d'avance. Qui appeler à l'aide?

Pendant trois heures, il ne bougea pas de son poste, résolu à risquer sa vie pour protéger les deux femmes qui se confiaient à lui. Tout à coup un mouvement se fit au dehors. Roland vit ces hommes se lever les uns après les autres, et allumer des torches de résine à leurs feux. Quels étaient donc leurs projets? Essaieraient-ils d'incendier la maison? Soudain, les bandits tournèrent le dos au *log-house*. Ils se dirigeaient maintenant vers un parc clôturé de bois où l'on renfermait les bœufs et les

chevaux de relais nécessaires au transport des malles. Roland ne pouvait savoir qu'ils exécutaient là une de leurs manœuvres favorites. Ils mettent le feu aux clôtures qui emprisonnent les animaux. Ceux-ci, épouvantés par les flammes, brisent leurs entraves et s'enfuient éperdument. Les gens du *log-house* les poursuivent avec l'aide du conducteur et du postillon ; et pendant ce temps-là, les coquins s'emparent des bagages, rossant ou assommant les imprudents qui oseraient leur disputer un si riche butin.

A ce moment, des cris partirent de la chambre où Sacha et Nelly s'étaient retirées. Puis, aux cris se mêlèrent des sanglots. Roland comprit. La scène ignoble de Chicago recommençait, en plein désert ! Il aurait voulu veiller activement au salut de ses compagnes, et il se voyait forcé d'arracher la pauvre petite Nelly à la rage d'une folle. A demi rassuré par l'éloignement des écumeurs de la Prairie, Roland quitta la lucarne et alla droit à la chambre de Mrs Readish.

XIV

Le morphinomane doublé d'un alcoolique n'est plus une créature pensante : c'est une brute, en pleins instincts lâchée, que sa folie peut mener jusqu'au crime. Sacha ne s'appartenait plus, ne se possédait plus. Elle oubliait déjà les promesses faites à M. Montfranchet. Après avoir lutté vingt-quatre heures contre elle-même, la malheureuse se trouvait à bout de forces. Mieux au courant du caractère de sa maîtresse, Nelly ne s'était pas rassurée : loin de partager la confiance de son protecteur, elle attendait, depuis le départ de Chicago que Mrs Readish lui fît payer cher son audace. Est-ce que la pauvre enfant n'avait pas osé se plaindre ? Comme de coutume, Sacha demandait l'oubli à ses deux poisons : elle doublait la ration de whiskey, comme elle doublait la dose de morphine. Enve-

loppée dans ses couvertures, la jeune femme gisait étendue sur le parquet de bois blanc. Les yeux perdus dans le vide, enfoncée dans ses rêves, elle restait muette, farouche, buvant par petites gorgées. Un lourd silence planait, à peine troublé par les vociférations qui montaient du campement. Nelly se faisait toute petite, espérant que sa maîtresse l'oublierait et qu'elle échapperait, ce soir-là encore, au châtement redouté. Les heures s'écoulaient. Mrs Readish ne bougeait pas, ne parlait pas. Allait-elle donc s'endormir là, cuvant son ivresse? Soudain, elle eut un mouvement brusque, et rejeta les couvertures qui l'enveloppaient.

— Nelly ! prononça-t-elle d'une voix dure.

— Je suis aux ordres de Madame, dit la jeune fille en se levant.

— Pas de phrases ! Obéissez.

Nelly connaissait bien son service qui se renouvelait régulièrement tous les soirs. Quand Mrs Readish sentait sa raison se noyer et le sommeil l'envahir, elle se faisait délayer et se traînait à son lit. La femme de chambre tremblait-elle, ou ses doigts fatigués s'étaient-ils engourdis ? En défaisant les cheveux blonds de Sacha, la pauvre petite piqua le front de sa maîtresse avec les dents d'écaille du peigne. La punition ne se fit pas attendre. Mrs Rea-

dish souffleta si rudement la malheureuse que celle-ci fondit en larmes.

— Au lieu de pleurer stupidement, vous feriez mieux de recommencer votre travail.

Et comme Nelly sanglotait toujours, la colère de la Russe devint de la frénésie. Elle se précipita sur la servante, la rouant de coups, la jetant à terre, la piétinant avec rage; Nelly roula sur le dos criant et demandant grâce. C'est à ce moment que Roland parut. Il demeura une minute immobile, consterné par ce lamentable spectacle. Mais la présence de M. Montfranchet, loin de calmer la furieuse créature, l'exaltait jusqu'à la folie. Elle devait à cette fille une si cruelle humiliation! Nerveusement, elle traîna sa victime par les cheveux jusqu'au milieu de la pièce, en regardant le jeune homme d'un air de défi. Indigné, il s'élança en avant, et avec tant de force que Sacha recula épouvantée. Alors, s'agenouillant, il releva doucement dans ses bras le corps presque inanimé de Nelly. Après l'avoir aidée à se mettre debout, il la conduisit jusqu'à la porte en soutenant sa marche défaillante :

— Retirez-vous dans le cabinet que j'occupe, mon enfant. Je ne permettrai pas que vous restiez plus longtemps au service de ce démon.

La jeune fille obéit, et Roland se retrouva seul en face de Sacha. Cette femme, encore jeune et jolie, apparaissait hideuse sous l'empire des passions violentes qui la bouleversaient.

— Vous m'avez entendu ! reprit-il de sa voix impérieuse. Nelly et moi nous partons. Je commettrais un crime si je n'arrachais pas cette martyre aux supplices que vous lui infligez !

Sacha éclata de rire.

— Ah ! çà, monsieur, vous imaginez-vous que je tolérerai plus longtemps vos perpétuelles insultes ? Qui est le maître ici ?

Elle se rapprochait de Roland, comme pour le braver en face.

— Le maître, c'est moi ! poursuivit-il. Vous, vous êtes une folle et une ivrognesse : les ivrognes et les fous, on les enferme ou on les interdit !

Exaspérée, elle s'élança sur son adversaire, et le souffleta comme elle avait souffleté Nelly dix minutes avant. Mais la patience de Roland était à bout : il saisit les poignets de Sacha, qui eut encore l'énergie de s'arracher à cette étreinte puissante. La nervosité de la morphinomane décuplait les forces de la femme. Eut-elle l'intuition qu'elle serait obligée de céder, qu'elle ne sortirait pas victorieuse d'un pareil combat ? La Russe promena

ses yeux hagards autour d'elle, cherchant une arme pour se défendre. Soudain, elle jeta un cri de joie. S'emparant d'un long couteau fiché dans sa gaine sous la courroie des couvertures, elle le lança en avant. La fine lame atteignit Roland au bras, lui faisant une légère blessure. Alors, il perdit la tête et vit rouge. D'un mouvement brusque, il empoigna Mrs Readish en plein corps. Elle se débattait, essayant de s'accroupir pour échapper, et les mains de Roland se nouèrent violemment au cou flexible de la jeune femme. La lutte fut courte, pressée, haletante. Elle, résistant avec fureur, lui, serrant fébrilement les doigts. Soudain Mrs Readish eut un râle court, ses yeux s'agrandirent démesurément, et dans un mouvement automatique sa tête se renversa en arrière. Ce fut si rapide que M. Montfranchet recula terrifié : Sacha tourna deux fois sur elle-même, comme prise de vertige, et roula inanimée.

Presque aussitôt des clameurs éclatèrent au dehors, dans le large espace qui séparait le *log-house* de la rivière : c'étaient des cris de joie, des hurlements de triomphe, quelque chose de sinistre et de forcené.

— Ah! oui, j'oubliais... les bandits viennent nous piller... pensa Roland.

Il courut à la fenêtre, et arma son revolver. Ivres, dépenaillés, les *bull-wackers*, parmi lesquels se trouvaient quelques *cow-boys* se serraient autour de la maison.

— Voilà le Français! s'écria l'un d'eux avec un accent très parisien.

Les compagnons poussèrent de nouvelles vociférations, et un Yankee. à face de brute, riposta :

— C'est moi qui me charge de ton *pays!*

Il dirigeait le canon de sa carabine vers la fenêtre... Avant que Roland eût pu se garer, la balle meurtrière le frappait au défaut de l'épaule droite. Il fléchit sur les genoux avec un gémissement rauque. Deux fois, il essaya de se relever : impossible. Il perdait beaucoup de sang ; ses forces s'usaient en vaines tentatives. Roland s'évanouissait lentement, ayant l'atroce sensation que ces brigands ne lui feraient pas grâce. Cette lutte ne dura que quelques secondes. Enfin, il ferma les yeux et tomba à la renverse.

Il ne reprit connaissance qu'au milieu de la nuit. Un caillot, formé au travers de sa blessure, arrêtait l'hémorragie qui aurait pu être fatale. Alors, les événements qui s'étaient succédé si rapidement revinrent un à un dans sa mémoire

obscurcie. Qu'avaient fait ces misérables, et comment lui, leur première victime, se réveillait-il encore vivant? Un mince rayon de lune filtrait à travers la fenêtre ouverte. Roland regarda lentement autour de lui : la faible lueur éclairait de son reflet pâle le visage de Sacha. Il se traîna vers elle, malgré la cuisante douleur qui brûlait sa peau à chaque mouvement. Mrs Readish n'avait pas bougé. Morte, elle était morte! Tuée par qui? Par lui... lui Roland... ou par ces hommes? Il la contemplait, frappé d'épouvante, se demandant s'il était un assassin. Mais non, impossible! Elle n'aurait pas succombé si vite; c'était invraisemblable! Une lutte de quelques minutes, si acharnée qu'elle soit, ne se dénoue pas tragiquement! Un filet de sang rougissait les joues livides de Sacha; les deux oreilles étaient déchirées. Alors seulement le blessé comprit. Sans doute la bande des *cow-boys* s'était ruée dans la maison, volant les bijoux, détroussant les voyageurs, pillant les bagages. L'un d'entre eux avait arraché les perles que Sacha portait vissées à ses oreilles. Morte... morte! Les brigands la croyaient évanouie, ignorant que cette créature inanimée avait cessé de vivre. Ainsi lui, Roland était le meurtrier! Avec l'extrême lucidité de la fièvre, il se rappelait pour la seconde fois tous les incidents de

la soirée. Étranglée ! il l'avait étranglée !... Le jeune homme eut une secousse morale si violente, qu'il put dompter un moment sa faiblesse. Lentement, péniblement il se pencha sur le corps de sa victime, épiant un tressaillement de la chair, une vibration des nerfs, un souffle des lèvres... Mrs Reardish gisait, à demi déshabillée, la poitrine nue. Roland glissa ses doigts tremblants sous l'étoffe soyeuse : le cœur ne battait plus.

En retirant sa main, il sentit une légère douleur au poignet, quelque chose comme une piqûre d'aiguille. Alors, il vit une enveloppe carrée que des épingles doubles fixaient au corsage de la Russe. Instinctivement, sans même se rendre compte de son action, Roland dégrafa les épingles et saisit l'enveloppe. Que contenait-elle ? Les dernières volontés de la morte, sans doute : il déchira le papier et jeta soudain un cri de stupeur en apercevant quatre bank-notes de 4,000 livres sterling chacune. Quatre cent mille francs qu'il serrait dans sa main frissonnante !... Une fortune ramassée dans le sang, une fortune que nul ne connaissait, échappée par miracle aux brigands ! Il restait immobile, le bras raide comme pour éloigner de lui une tentation horrible. Le combat d'âme fut rapide et atroce. Deux fois, Roland étendit les doigts pour

restituer à la morte cet argent ensanglanté; deux fois, l'esprit du mal étouffa la suprême révolte de l'honnêteté défaillante. Enfin, avec un mouvement machinal, Roland referma l'enveloppe et la glissa dans ses vêtements, en attachant le papier avec les mêmes épingles dont s'était servie Mrs Readish. Le cœur du jeune homme battait à rompre. Il eut l'instinct douloureux d'une irréparable déchéance. Quelques heures auparavant, il pouvait porter haut la tête, en accusant le seul destin des souffrances endurées. Maintenant, il était un assassin et un voleur! Mais il n'avait plus assez de force pour supporter une émotion si intense. Ses yeux se fermèrent, et il retomba dans une profonde prostration...

Au dehors, rien ne troublait plus le silence de la nuit. Les *cow-boys* avaient disparu, emportant leur butin. Des flammes rouges, avivées par le vent d'ouest, coloraient le ciel de larges teintes pourpres. En fuyant, les animaux qui traînaient après eux leurs entraves à demi consumées, avaient incendié les herbes; la Prairie flambait sur une largeur d'un mille, entourant d'un cadre sinistre cette scène de désolation.

XV

— Comment allez-vous, monsieur? dit une voix douce.

Roland ouvrit les yeux, sortant pour la première fois de sa léthargie. Son regard faible, à demi voilé, se promenait autour de la chambre; une chambre d'hospice, banale et triste, aux murs blanchis à la chaux.

— Le médecin affirmait bien que vous reprendriez connaissance... Je n'osais le croire. Quel bonheur que vous soyez sauvé... Non, non, ne parlez pas! C'est défendu.

Alors commença la pénible et longue convalescence. Pendant les journées qui n'en finissaient pas, Roland demeurait forcément immobile et muet. Muet, quand une curiosité anxieuse, poignante, le tenaillait douloureusement! Peu à peu, il se sou-

venait de tout. La scène violente qui éclatait dans le *log-house*, la mort tragique de Mrs Readish se retraçaient dans sa mémoire avec une saisissante fidélité. Mais comment se trouvait-il à l'hôpital? Une pensée brûlait le cerveau du jeune homme. Le savait-on criminel, le savait-on voleur? Quand il se relèverait guéri, avec la vie sauve, au sortir de cette terrible aventure, lui faudrait-il rendre compte à la justice de l'assassinat commis, de l'argent dérobé? Vingt fois, cent fois, il voulut interroger Nelly, qui s'était dès le premier jour installée à son chevet. Elle hochait la tête en souriant et refusait de répondre. Livré à lui-même, Roland tournait dans un ordre d'idées toujours invariable : que dirait-il, si les magistrats le questionnaient? Cette inquiétude sourde se prolongea pendant une semaine. Le blessé recouvrait ses forces, à mesure que la fièvre s'apaisait. Enfin, un matin, Nelly parut, plus gaie, plus enjouée que de coutume.

— Je vois que vous avez bien dormi, monsieur. Plus de consigne! Causons.

— Nelly... que s'est-il passé?

La pauvre petite commença le pénible récit. A l'aube, les habitants du *log-house* étaient revenus accompagnés de quelques *ranchmen* accourus à leur aide. On avait relevé le cadavre de Sacha et le corps

ensanglanté de Roland ; on avait interrogé les habitants du poste. Seule, Nelly pouvait répondre aux questions posées. Alors, elle racontait comment les *cow-boys* attaquant les trois voyageurs, Roland se précipitait au secours de ses compagnes de route. A l'aide de ces renseignements, le *coroner* de Pierre, mandé par dépêche, reconstituait aisément le drame. Après une courte fusillade, les brigands envahissaient la maison, violentant Nelly pour lui enlever son argent et ses rares bijoux. Heureusement pour elle, la jeune fille ne résistait pas. Mrs Readish, au contraire, trouvait la mort en se débattant. L'un des brigands l'avait étranglée ; ensuite, il profanait son cadavre, en arrachant les perles vissées aux oreilles. Roland devenait aussitôt intéressant ; le Yankee aime et respecte le courage. Tout le monde admirait ce jeune homme qui, pour défendre deux femmes, avait lutté contre vingt-cinq *cow-boys*. Un de ces médecins allemands, qui sont nombreux dans le Far-West, autorisa le transport du blessé à l'hôpital de Pierre. Cependant, il fallait prendre un parti. Garder Roland dans le *log-house*, c'était le condamner à une mort certaine ; le conduire à Pierre sur un brancard, c'était risquer beaucoup, mais on pouvait espérer le salut. Oh ! quel long et fatigant et

périlleux voyage ! Consumé par la fièvre, le malheureux restait plongé dans un sommeil lourd et comateux, dont il sortait à peine aux heures de halte, quand on renouvelait le pansage de la plaie.

A mesure que Nelly parlait, Roland sentait son inquiétude se fondre. Ainsi, on ne soupçonnait rien, rien ! La mort de Mrs Readish s'expliquait d'une façon naturelle, puisqu'on accusait les *cow-boys*. Au surplus, trois de ceux-ci avaient été pris par des *ranchmen* et pendus aux poteaux du télégraphe. La loi de Lynch règne en souveraine maîtresse dans le Far-West. Quant aux autres bandits, disparus, évanouis, au milieu des immensités de la Prairie. Cependant on soupçonnait un *cow-boy* d'origine française de s'être réfugié à Deadwood. Le conducteur du *stage-coach* affirmait avoir reconnu cet individu, accusé déjà par les fermiers d'un enlèvement de bestiaux. De l'argent caché sous le corsage de Mrs Readish et dérobé par Roland, Nelly ne disait pas un mot. La jeune fille ignorait sans doute que sa maîtresse portât sur elle une somme aussi considérable.

Quatre cent mille francs ! Roland sentait une sueur fine perler à son front. Qu'était devenue l'enveloppe ? Impossible qu'elle fût encore attachée à l'étoffe du veston. Ç'eût été de la folie que d'espérer un pareil miracle. « — Reposez-vous maintenant, »

lui avait dit Nelly en se retirant. Se reposer ? Quelle ironie ! Le cerveau du jeune homme ressassait la même idée poignante : « — Je suis un assassin et un voleur ! » Puis il se cherchait une excuse, il inventait une explication au phénomène psychologique qui l'avait subitement transformé en criminel, lui un honnête homme. Il souffrait moins d'avoir tué que d'avoir volé. En se jetant sur Mrs Readish, Roland ne cédait pas à la préméditation d'un assassinat. Il subissait une impulsion passionnelle, l'accès de rage d'un homme souffleté qui se défend. Voulait-il étrangler cette femme ? Non pas. Il se protégeait contre elle, et la victime s'était elle-même condamnée. Roland se connaissait assez en physiologie pour savoir qu'une créature bien portante ne fût pas morte si vite. Usée par la morphine, abrutie par le whiskey, Sacha avait dû succomber à une congestion cérébrale déterminée par la pression violente des doigts sur le cou.

Soit. Le meurtre pouvait s'excuser ; mais le reste ? Il se faisait dans la conscience du blessé une sorte de dédoublement.

« — J'ai eu l'intention de voler, se disait-il ; mais je n'ai pas volé réellement. Cet argent n'est plus en ma possession ; *il a dû être égaré pendant le trajet, ou dérobé par l'un des porteurs du brancard où je gi-*

sais. J'ai cédé à la tentation, c'est vrai, mais je n'étais le maître d'aucune de mes facultés. Sain de corps et d'esprit, je n'eusse pas fait cela. Si cette tentation m'a vaincu, je ne suis pas responsable; et comme je ne profiterai pas du larcin irresponsable, je suis innocent... » Et au moment même où il s'accommodait de ce raisonnement subtil, Roland frissonnait de peur à l'idée de perdre le fruit de son vol !

L'hospice de Pierre est placé sous une direction catholique, bien que les protestants y soient admis également. Condamné pendant de longs jours au silence, le blessé observait avec soin ce qui se passait autour de lui. Quand, vaincue par la fatigue, Nelly se retirait pour se reposer pendant quelques heures, elle était remplacée par une de ces religieuses, appartenant à l'ordre de Sainte-Marthe, qui vont à travers le monde, accomplissant leur mission de charité sublime. Roland résolut de profiter d'une des absences de Nelly.

— Ma sœur,... appela-t-il d'une voix faible.

Une religieuse s'approcha doucement.

— Que voulez-vous, monsieur? demanda-t-elle.

— Est-ce que mes vêtements ne sont pas accrochés au pied du lit? J'ai un peu froid, et je vous prie de vouloir bien étendre mon veston sur la couverture.

La sœur eut un sourire. Comment pouvait-on souffrir du froid, au mois de juin, par cette accablante chaleur? Sans discuter ce qu'elle prenait pour un caprice de malade, elle obéit à la demande de Roland, et s'éloigna. Enfin, il allait savoir! Il se souleva, étendant la main tremblante... Ses doigts saisirent l'étoffe, et il put attirer le veston jusqu'à lui. Miracle! L'enveloppe était à la même place! Le jeune homme sentait les bank-notes bruire... Riche! riche! il était riche! Roland fermait les yeux, épuisé moins par l'effort physique que par l'émotion morale. Et bientôt il tomba dans un profond sommeil, un sommeil très doux que peuplaient des rêves délicieux. Pas un élan de remords, pas une lueur de repentir. Ce vaincu avait usé toute sa conscience dans la lutte formidable livrée à l'existence. Maintenant, il ne se considérait ni comme un assassin ni comme un voleur. Il devenait l'aventurier hardi qui a pris sa revanche.

XVI

L'attaque du *log-house*, la mort de Mrs Readish, l'énergique défense de Roland produisirent une sensation énorme aux États-Unis. Les journaux expédièrent des reporters jusqu'à Pierre pour *interviewer* le héros. Plus vaniteux, le jeune homme aurait pu se tailler une jolie réclame en dramatisant un peu son aventure : il préférait ne pas trop attirer l'attention et garder un rôle modeste. Cette réserve prudente eut, comme toujours, un succès considérable. Un matin, M. Clarck, homme d'affaires de New-York, se présenta chez le directeur de l'hospice de Pierre.

— Monsieur, dit-il, je suis envoyé par la famille de Mrs Readish. La pauvre femme laisse, de son premier mariage, une fille qui est son unique héritière. Le tuteur de cette enfant a décidé qu'une

somme de deux mille dollars serait offerte à M. Montfranchet à titre d'indemnité. Quant à miss Nelly, la fille de Mrs Readish désire l'attacher à sa personne.

On conduisit M. Clarck dans le jardin de l'hospice, où Roland, presque entièrement remis, se promenait appuyé sur le bras de Nelly. Cette double proposition fut accueillie avec joie. Elle, qui craignait de se trouver sans place, se raccrochait à une espérance nouvelle; lui, voyait poindre l'heure du retour en France. Puis, cette somme de dix mille francs que la famille donnait au défenseur de Sacha, permettait au déclassé d'exécuter la seconde partie de son plan.

— Ainsi, mademoiselle, vous aussi vous acceptez? continua M. Clarck. Fort bien. Je vous conduirai à New-York. Je pars demain : vous plaît-il de m'accompagner?

Mais Nelly demanda et obtint aisément quelques jours de répit. Elle ne voulait pas quitter son malade avant qu'il ne fût absolument guéri.

— C'est très naturel, acheva l'homme d'affaires. Monsieur vous escortera donc jusqu'à New-York, où lui-même est obligé de se rendre pour s'embarquer. Je vous attendrai, d'aujourd'hui en huit, chez moi, 213, Broadway.

Cette dernière semaine s'écoula vite. Roland devenait chaque jour plus solide, et maintenant Nelly reconnaissait à peine le compagnon triste et froid des premiers jours. Elle ne s'expliquait pas le changement qui s'opérait chez lui. Son visage, naguère sombre et découragé, exprimait à présent une ardeur paisible; lui, presque toujours silencieux, il devenait expansif et confiant. Pendant leurs longues promenades aux environs de la ville, il lui racontait sa vie ancienne, la ruine de son père, le combat courageux qu'il livrait au destin. Comme s'il eût aimé à se baigner dans ses souvenirs fraternels, il lui parlait de sa sœur, cette adorable sœur, qu'il allait enfin revoir. Et Nelly l'écoutait avec un respect nuancé d'une inconsciente tendresse. Cette jolie fille soupirait tout bas, en pensant à son humble condition de servante. Roland était pour elle séduisant et beau comme un héros de roman. Elle le savait bon et généreux : ne l'avait-il pas défendue et protégée autrefois, alors que Mrs Readish la torturait?

Quand arriva le jour du départ, trente jeunes gens de Pierre voulurent conduire jusqu'au railroad « le hardi adversaire des *cow-boys* ». On poussa quelques vigoureux « hip! hip! » et Roland eut un soupir de joie après cette première étape

qui le rapprochait de la France. Dix fois par jour, il glissait la main dans son veston pour sentir la précieuse enveloppe frissonner sous ses doigts; dix fois par jour, il se disait tout bas : « Je suis riche ! je suis riche ! » En débarquant à New-York; il alla aussitôt retenir sa cabine à bord d'un des paquebots anglais de la ligne Cunard. Et comme on s'étonnait qu'un Français se rendît d'abord à Southampton et non au Havre, il répliqua tranquillement qu'une affaire l'appelait à Londres. La pauvre Nelly pleurait à chaudes larmes, en voyant s'éloigner, sans doute pour toujours, cet ami nouveau qu'elle aimait tant. Elle accompagna Roland jusqu'au steamer, et ne redescendit à terre que lorsque le capitaine donna l'ordre d'évacuer le pont.

Enfin Roland était seul, seul avec lui-même, heureux de moins s'observer, de ne plus craindre qu'on le regardât. Pendant les longues journées de la traversée, il acheva de combiner et de mûrir son plan.

« — Me voici riche. C'est bien. J'ai touché enfin le but si longtemps poursuivi. Mais comment expliquerai-je l'origine de cette fortune subite? »

Souvent, appuyé au bastingage, il suivait de ses yeux rêveurs le sillon creusé par le navire dans les flots de la mer verte. Étrange destinée que la

sienne ! Tant qu'il cherchait à conquérir la fortune par des moyens honnêtes, il échouait et se cassait les reins. Pour fuir son bague, pour s'arracher à son abîme de misère, il avait dû violer la chance. Et lui, né droit, loyal et courageux, lui qui s'estimait si haut, il rentrait dans son pays, métamorphosé en assassin et en voleur ! « Comment se fait-il que je n'aie pas de remords ? » pensait-il tout bas. Et des lambeaux de ses études philosophiques d'autrefois lui revenaient en mémoire. N'est-ce pas Th. Ribot qui a dit : « Si l'on s'obstine à faire de la science une cause, tout reste obscur ; si on la considère comme le simple accompagnement d'un processus nerveux... tout devient clair. »

« — Non, je ne suis pas un assassin, continuait Roland en lui-même ; non, je ne suis pas un voleur. Il n'y a pas eu préméditation. Ma volonté a subi un affaiblissement, une dépression momentanée. Suis-je donc responsable ? Je me rappelle les exemples que citent Ribot et Fouillée, dans leurs études sur les maladies mentales. Chez certains êtres, la sur-excitation des forces motrices est telle, qu'ils marchent des heures entières sans s'arrêter, sans regarder autour d'eux, comme des appareils mécaniques que l'on a montés. Soit. Mais la faute commence où commence un dommage causé à mon

prochain. Et Mrs Readish ayant laissé une fille, je fais tort à cette enfant de la somme dérobée à son héritage. Voilà ce que je devrais me dire, si je croyais encore à la conscience. La conscience ! « Ce n'est pas l'état de conscience, comme tel, mais bien l'état physiologique correspondant, qui se transforme en un acte¹. » Puisque tout le monde ignore que la morte possédait ces quatre bank-notes cachées sur elle ? En somme, ce n'est qu'un emprunt forcé. Je ferai fortune, et quand je serai millionnaire, il me sera aisé de rembourser l'argent un instant détourné... »

Ainsi, par une subtilité de raisonnement, il essayait de se prouver qu'il n'était pas un voleur, après avoir essayé de se prouver qu'il n'était pas un assassin. Comme il ne ressentait pas de remords, il se persuadait qu'il ne *devait pas* en ressentir. Le malheureux ne comprenait pas qu'il en arrivait à cet état observé par les savants, et qu'ils appellent la « paralysie psychique ». C'est une sorte d'ataxie morale qui n'est qu'une des formes de la grande névrose. La lutte effroyable subie par Roland, le combat forcené qu'il livrait au malheur depuis tant de mois, avaient eu ce résultat d'anémier sa

1. *Les Maladies de la volonté*, par TH. RIBOT.

volonté. Et sans la volonté, qui est la cause, pas de conscience, qui est l'effet.

Le neuvième jour après le départ de New-York, le paquebot entra en rade. M. Montfranchet ne s'arrêta que quelques instants dans la ville. Le soir il arrivait à Londres, et le lendemain il présentait à la Banque l'un des quatre billets soustraits. Il se proposait de toucher le second à Paris, le troisième à Rome et le quatrième à Berlin, en mettant un intervalle de trois mois entre chacune de ces opérations. Plus que jamais il voulait user de prudence, et ne rien abandonner au hasard.

XVII

— Oui, vous êtes tourmentée, ma pauvre Alice. Roland avait bien promis de nous donner de ses nouvelles; et depuis qu'il nous a quittés, pas une dépêche, pas une lettre.

M^{me} Duseigneur (ainsi s'appelait maintenant M^{lle} Montfranchet) hocha tristement la tête.

— Ce n'est pas mon frère que j'accuse, répliqua-t-elle. Je suis sûre de lui comme il est sûr de moi. Mais je trouve ce silence inexplicable. S'il est malade, là-bas, dans ces déserts du Far-West...

Les journaux de Paris avaient raconté quelques semaines auparavant les aventures dramatiques de Roland et la mort tragique de Mrs Readish. Mais des travailleurs économes et pauvres, comme Alice et Aristide, ne lisent pas de journaux. Perdus au milieu de la foule, ne connaissant personne, ils ne

pouvaient apprendre fortuitement ce qui les intéressait si fort. Le cerveau de la jeune femme travaillait. Sans rien exagérer, elle appréhendait une catastrophe. Certainement Roland devait être malade, très malade. Autrement il aurait écrit.

Ce soir-là, un samedi de juillet, Alice se sentait plus nerveuse, plus abattue que de coutume. Il lui semblait que tout à coup elle allait apprendre un malheur. Soudain, elle tressaillit.

— Écoutez donc, Aristide... on monte le dernier étage; c'est quelqu'un qui vient chez nous...

Les pas du visiteur se rapprochaient. Une voix forte et joyeuse appela du dehors :

— Alice! Alice!

La jeune femme se dressa, toute pâle, à demi défaillante.

— Roland... la voix de Roland...

C'était bien lui, en effet. En apercevant son frère, elle jeta un grand cri, et glissa dans les bras qu'il lui tendait; et quand elle l'eut couvert de baisers, mangé de caresses, elle le força de s'asseoir. Puis, s'agenouillant devant lui :

— Toi, c'est toi! Tu arrives à l'heure même où je désespérais de te revoir! Je te croyais mort, disparu dans les solitudes mornes de cet affreux pays... Je veux te regarder, me prouver à moi-même que

je ne rêve pas... Si tu savais combien j'étais malheureuse!

Il fallut que le jeune homme racontât tout le voyage depuis le départ de Paris, sans omettre un seul détail. On ne le lui aurait point permis! Comme son beau-frère et sa sœur le trouvaient changé! L'être désespéré qui fuyait son pays, quelques mois auparavant, le cœur plein de dégoût, revenait heureux et confiant dans la destinée.

— Pense donc que j'ai dix mille francs devant moi, ma petite Alice! Oh! tout va me réussir maintenant, je suis tranquille.

— Dix mille francs que tu as payés bien cher.

— Faites-lui donc entendre raison, mon cher Aristide! Une balle au défaut de l'épaule, ce n'est pas une blessure bien grave.

— Si tu étais mort...

— Puisque je suis vivant!

Il dut recommencer une seconde fois le dramatique récit. Sa sœur ne se lassait pas de l'entendre. Quelle affreuse créature que cette Mrs Readish!

— Tout va bien, conclut Aristide. Vous voyez, Alice, que vous aviez bien tort de vous épeurer à l'avance. Notre frère a raison. Il avait roulé jusqu'au fond de l'abîme. Sans se décourager, il a lutté vaillamment, et le voici maintenant victorieux...

Comme aux jours de misère, ces trois êtres, unis par une tendresse commune, restèrent à causer de l'avenir jusqu'à une heure avancée. Le lendemain était un dimanche : Aristide et Alice avaient congé. Quels projets ils construisirent ! On userait le jour de vacances en courant la campagne et les bois, et dès le lundi, Roland se mettrait en quête. Il irait voir le bon René Salverte ; puisque maintenant le quémandeur pouvait attendre, toutes les portes s'ouvriraient devant lui. Cette visite chez René préoccupait Roland. Quelles nouvelles son ami avait-il reçues d'Amérique ?

Le dimanche s'écoula joyeusement. Tous les trois voulurent recommencer la promenade faite l'année précédente, dans les premiers jours du printemps. Mais comme ils étaient heureux, aujourd'hui, et non pas tristes comme naguère !

— C'est là que vous nous avez fiancés, mon bon Roland, disait Aristide, avec un rire sonore. Aussi, après Alice, est-ce à vous que je dois le bonheur de ma vie.

Bonheur bien humble, et qui eût fait sourire de pitié les fortunés de ce monde. Mais le bonheur des êtres simples est pareil à la source d'eau fraîche qui ne désaltère que les estomacs sains. Le soir, en regagnant le logis, Alice prit le bras de son frère.

— Te rappelles-tu ? disait-elle ; nous revenions comme à présent et nous avons trouvé tout à coup une lettre glissée sous la fente de la porte. Un débiteur anonyme nous restituait quinze cents francs, qu'il disait avoir empruntés autrefois à notre pauvre père. Et tu as cru à cela, toi, et j'y ai cru moi-même... Tu n'as pas deviné que le débiteur prétendu s'appelait Aristide Duseigneur !

Pour la première fois, depuis son crime, Roland eut un serrement de cœur ; il se dit amèrement : « — J'ai été, moi aussi, bon et généreux comme cela... »

Puis, il eut un geste de colère et de défi : « — Bah ! qu'y ai-je gagné ? Quand j'étais ainsi, on m'a dédaigné, on m'a foulé aux pieds ! Tandis qu'à présent... »

Le lendemain, un peu avant midi, Roland se présentait dans le bureau de René Salverte.

— Toi ! enfin ! Tu ne t'imagines pas le succès qu'a eu ton aventure. Papa t'admire maintenant, et tu connais papa, hein ? Lui, admirer quelqu'un... c'est raide ! De vrai, je suis fier de me savoir ton ami, car tu t'es conduit en héros, mon bon. Tout simplement !

— Ne plaisante pas. C'est à toi que je dois ma situation présente, car tu ignores que j'ai désormais

le loisir d'attendre. Grâce à Dieu, je ne suis plus condamné à subir n'importe quelle besogne, sous peine de mourir de faim.

— Tu n'attendras pas. C'est toujours la même chose, parbleu ! Les gens dans le besoin n'inspirent confiance à personne. Je t'ai trouvé une position superbe ; mais allons déjeuner. Je te raconterai cela.

Roland voulut emmener son ami au Café Anglais, comme le jour de leur première rencontre. Il se plaisait, depuis son retour, à revivre ses souvenirs, comme s'il goûtait une âpre joie à évoquer les temps disparus.

— Écoute-moi bien, dit René, voici. Un de mes camarades vient d'acheter une charge d'agent de change. Il te prend chez lui, avec promesse de t'intéresser à ses affaires au bout de quelques mois. Tu toucheras six mille francs d'appointements pour commencer. Est-ce assez beau ! Ne me remercie pas. Tu ne dois qu'à toi-même cette brillante réussite. Quand les journaux de Paris ont raconté tes exploits contre les *cow-boys* dans le Far-West, mon camarade Georges Davril s'est emballé sur toi. J'ai fait ton éloge, j'ai célébré tes mérites, en cachant avec soin ta pauvreté, si honorable qu'elle me paraisse. Tu devines le reste. Georges Davril prend possession, le 1^{er} septembre ; jusque-là,

repose-toi de tes fatigues. Tu ne l'as pas volé!

Alors commença pour Roland une existence nouvelle. Pendant le mois de vacances qu'on lui accordait, il combina des plans fantastiques pour qu'un jour personne ne s'étonnât de le voir possesseur de quatre cent mille francs. Certainement, sa nouvelle position l'aiderait à supposer des bénéfices imaginaires. Mais, pour improviser une fortune, il faut de ces coups de Bourse qui, brusquement, enrichissent les uns et ruinent les autres. Ayant pris la résolution de ne rien modifier à son existence très modeste, il vécut aussi simplement que par le passé. Tous les matins, il arrivait le premier au bureau de l'agent de change, rue Louis-le-Grand, et travaillait assidûment jusqu'à cinq heures du soir. Ses chefs et ses collègues l'aimaient et l'estimaient pour la gaieté de sa nature, pour son entrain à abattre de la besogne, pour les services quotidiens qu'il rendait à tout le monde. Sous une inaltérable bonne humeur, Roland cachait la sourde impatience qui le rongait. En serait-il donc réduit à garder improductive une si grosse somme d'argent?

Vers le mois de novembre, il sut habilement se débarrasser de deux des précieuses bank-notes. Un Anglais avait à toucher, à la charge de M. Davril,

un bordereau de 200 000 francs. Roland réserva pour lui les deux cents billets que le caissier lui confia et désintéressa l'insulaire en valeurs anglaises. M. Montfranchet échangea les trois quarts de la somme volée à Mrs Readish contre des titres au porteur qu'il enfouit mystérieusement avec une rapacité d'avare. Mais il guettait vainement une occasion qui lui permît de jeter le masque. Elle ne se présenta qu'au commencement de l'année suivante. Un matin, en allant à son bureau, Roland acheta, presque sans y songer, un de ces petits journaux qui ont la spécialité des faits divers à sensation. A la première page, on lisait l'entre-filet suivant :

« Nous donnions avant-hier la liste des numéros
« favorisés de la *Loterie Beylicale*. Le 723 506, qui
« a gagné le gros lot de trois cent mille francs,
« appartient à une brave femme de Fontenay-sous-
« Bois, M^{me} veuve Tronchot. Malheureusement,
« elle est atteinte d'un rhumatisme articulaire qui
« la condamne à l'immobilité. Elle n'a pu encore
« présenter le précieux billet à la Banque de
« France où les fonds sont déposés... »

Ces lignes frappèrent Roland. Pourquoi ne pas profiter du hasard ? Le lendemain M. Montfranchet se présentait dans les bureaux de la loterie, et ac-

quérait la preuve officielle que le journal ne mentait pas. Alors, il attendit patiemment le dimanche. Ce jour-là, il était libre, libre de son temps et de ses actes. Il partit pour Fontenay par un des premiers trains, et vers dix heures, il frappait à la porte de M^{me} veuve Tronchot. En effet, âgée et infirme, cette femme ne pouvait quitter le lit où la clouaient d'atroces douleurs. Roland se trouvait en face d'une de ces paysannes craintives et rusées qui redoutent leur prochain et se méfient des inconnus.

— Madame, dit-il, je suis envoyé par le directeur de la *Loterie Beylicale* pour vérifier si c'est bien à vous qu'est échu le numéro 723 506.

M^{me} Tronchot voyait des voleurs partout, depuis qu'elle se savait en possession d'une fortune. Elle n'osait répondre, regardant cet étranger avec une terreur imbécile. Roland n'était pas homme à se troubler pour si peu. Il continua tranquillement :

— Nous avons appris que vous ne pouviez venir toucher vous-même la somme qui vous est due. Je vous l'apporte.

Et, en parlant, il tirait de sa poche un portefeuille gonflé de billets de mille francs. La vieille femme ouvrait des yeux stupides, lentement grisée par la vue de ces trois cents bank-notes étalées devant elle. Sa méfiance s'en allait ; elle avançait des doigts

tremblants qui osaient à peine frôler ces précieux papiers. Elle murmurait : « — A moi... à moi, tout cela! » Puis l'instinct de la propriété reprit le dessus. Elle voulut compter et recompter trois fois de suite les billets de banque, et ne remit à Roland le numéro favorisé qu'avec une sorte d'appréhension vague.

Une heure après, le jeune homme rentrait à Paris. Enfin! il pourrait jouir en plein soleil, à la face de tous, de cet argent qu'il enfouissait au fond d'une cachette! Ne pourrait-il pas maintenant fournir une explication très naturelle? Un billet de loterie, acheté par hasard, gagne le gros lot : c'est un fait peu commun, mais vraisemblable. Le même journal qui annonçait quelques jours plus tôt l'heureuse fortune échue à M^{me} Tronchot fait démentir cette première nouvelle, et tout serait dit. Des trois cent mille francs remboursés par la loterie, Roland ferait deux parts : l'une pour sa sœur, l'autre pour lui. Avec six mille francs de rente et les appointements de son mari, Alice serait parfaitement heureuse. Quant à lui, Roland, il spéculerait pour son compte, appuyé sur un capital de deux cent cinquante mille francs. Tous ces rêves peuplaient son cerveau surexcité. Dans la vie, il ne voyait plus que l'argent. Il avait tellement exécré sa misère et

maudit le destin, qu'il était sorti de la lutte transformé. Maintenant il avait autant de foi dans son étoile que jadis il éprouvait de méfiance. Désormais, que lui manquerait-il pour réussir? Rien. Scrupules, honnêteté, conscience, tout cela gisait dans un coin, au fond d'un cimetière d'Amérique, sous la pierre tombale où Mrs Readish dormait le dernier sommeil. Plus de gêne, plus de frein, plus d'hésitations mesquines. Roland voulait aller loin et monter haut. Pourquoi ne serait-il pas, lui-même, un des heureux, un des puissants de ce monde, un de ceux qui mènent la société à coups de millions? Il avait livré à la fortune un combat acharné. Tant pis pour cette femme! Ah! Paris méprisait jadis Roland Salbert humble, pauvre et honnête : il s'inclinerait devant Roland Montfranchet criminel, voleur et millionnaire. Avec l'impunité, la paralysie psychique de cet homme s'aggravait. Il continuait à n'éprouver ni remords ni repentir, et marchait allègrement vers l'avenir, sans voir le spectre de sa victime qui grimaçait dans le passé.

DEUXIÈME PARTIE

... Un coupable peut être indifférent après le crime, quant à la nature épouvantable de l'acte. Accompli dans un moment où l'agent était hors de lui, l'acte n'est pas plus son acte à lui, que sa convulsion n'est un effet de la volonté...

H. MAUDSLEY.

L'AMOUR

I

— Il paraît que M. Sorbier connaît l'histoire de la débutante, dit M^{me} de Ganges en se tournant vers le fond de la loge.

Mrs Maud Vivian, assise devant le jeune homme, eut un sourire moqueur.

— Oh ! j'imagine qu'il connaît à merveille l'histoire de toutes les débutantes de Paris ! s'écria la jolie Anglaise.

— Mesdames, répliqua gracieusement Edmond Sorbier, vous me calomniez en pure perte. Vous en serez pour vos frais de méchanceté, je vous en avertis. Je ne sais que ce qu'on m'a conté au Cercle avant le dîner. M^{me} Salbert, qui fait son apparition ce soir à l'Opéra, n'est pas du tout une héroïne de roman. D'abord elle est mariée ; ensuite elle est riche. C'est la propre sœur de Montfranchet.

— Montfranchet, le banquier ?

— Parfaitement.

— Incroyable ! comment un homme cousu de millions tel que celui-là, permet-il à sa sœur de cabotiner ?

— Vous êtes sévère ! Et l'amour de l'art, qu'est-ce que vous en faites ? Puis on ne cabotine pas à l'Opéra. Laissez-moi finir mon récit. Vous savez ou vous ne savez pas que la débutante et son frère sont les enfants du célèbre Montfranchet, qui a été en son temps une puissance. Le fils a marché sur les traces du père. En cinq ans il a su édifier une fortune colossale. Pendant ce temps, la fille, douée d'une voix superbe, à ce qu'il paraît, est entrée au Conservatoire. Elle a eu tous les prix, et s'est envolée en Italie où elle a remporté des triomphes.

— C'est là-bas qu'elle s'est mariée ?

— Non pas. Elle a épousé un modeste employé de l'Hôtel de Ville.

— C'est grotesque! On devrait défendre aux actrices de convoler en justes nocés...

— Oh! avec le divorce...

La toile se levait et un grand silence se faisait dans la salle. Pour ses débuts, Alice avait choisi le rôle de Marguerite. Dès qu'elle parut, un frémissement glissa le long de l'orchestre et de l'amphithéâtre : la beauté de la jeune femme produisait son effet accoutumé. A vingt-huit ans, M^{me} Duseigneur était éblouissante. Le bonheur et le succès donnaient à cette superbe créature un éclat extraordinaire. On ne vit pas impunément en communion de pensées avec les maîtres, et l'âme se rehausse toujours dans l'intimité des artistes sublimes. La vive intelligence d'Alice s'était affinée encore en cinq années de labeur quotidien. Maintenant une flamme ardente luisait dans ses yeux gris. Il se dégageait d'elle un charme souverain, qui commandait à la fois la sympathie et le respect. Jusque dans la promiscuité des coulisses, elle restait elle-même, la fière jeune femme, qui planait au-dessus des vulgarités de la foule.

Marguerite marche lentement vers l'église, un missel à la main; Faust s'approche d'elle et s'in-

cline. Quand Alice s'arrêta pour lancer la phrase fameuse :

Non, monsieur, je ne suis demoiselle ni belle...

il y eut une hésitation dans cet élan spontané qui entraînait le public vers la débutante. Chacun se demandait si l'artiste vaudrait la femme. Puis, lorsque M^{me} Salbert eut chanté la phrase exquise qui prélude à son rôle, et qu'on entendit cette voix pure, harmonieuse et pleine, l'enthousiasme éclata. D'acte en acte, le succès grandit, formidable, et prenant les proportions d'un événement musical : un de ces succès écrasants qui transforme d'un coup une inconnue en célébrité.

Après la scène de l'église, la loge de Roland s'emplissait d'admirateurs, empressés à le féliciter. La même phrase s'entendait, répétée sur tous les tons, avec la désespérante banalité des compliments mondains :

— Quel talent ! c'est merveilleux !...

Un peu agacé, Roland répondait nerveusement, avec la hâte mal déguisée d'un homme qu'on importune. Il lui tardait de descendre sur la scène et de rejoindre Alice. Lui aussi avait beaucoup changé pendant ces cinq années. La réussite, la fortune donnaient à sa beauté mâle une fermeté qui lui

manquait autrefois. Ses yeux bleus exprimaient une intensité de vie contenue, et par instants, quand ils devenaient fixes, on restait surpris de ce regard d'acier, énergique et dur. La chance miraculeuse qui accompagnait M. Montfranchet dans toutes ses entreprises excitait plutôt l'étonnement que l'envie. A Paris, on a le respect des laborieux, et nul n'ignorait que le banquier travaillait avec un févreux emportement. D'ailleurs, on lui savait gré de sa générosité de grand seigneur, de sa courtoisie toujours en éveil, des rapports de bon camarade qu'il entretenait soigneusement avec ses amis de tous les mondes.

Roland se rapprochait du passage qui conduit les abonnés sur la scène, quand René Salverte sortit de l'orchestre.

— Eh bien ! tu es heureux, j'imagine ?

— Très heureux.

— Parbleu ! Ni toi ni moi n'espérons un pareil triomphe.

— Tu m'accompagnes ?

— Je crois bien ! Je veux répéter à ton adorable sœur tout ce que j'entends dire autour de moi.

Pleine aussi, la loge d'Alice ; encombrée de tous ces inévitables courtisans du succès qui sont les serviles adorateurs des étoiles nouvelles. A la vue

de Roland, les éloges reprirent de plus belle ; puis, chacun devinant que le frère et la sœur aspiraient à quelques minutes d'intimité, les uns et les autres se retirèrent discrètement.

— Je reste, moi, dit René en riant : je ne compte pas !

La jeune femme rayonnait de joie. Elle se laissa couler dans les bras de Roland :

— Tu es content de moi ?

— Plus que content, très fier. Tu as chanté en grande cantatrice et joué en grande comédienne. Seulement, je t'en supplie, à l'avenir, ne te livre pas si passionnément au public. Tu te tuerais, ma pauvre enfant. Mais où est Aristide ?

Alice sourit.

— Il n'a pas voulu rester, prétendant qu'il me rendait ridicule ! Le pauvre garçon doit être caché au fond d'une loge...

— Ma voiture t'attendra à la sortie. Je veux que nous achevions tous les trois ensemble cette soirée unique qui décide de ta carrière.

— Tous les quatre, s'il vous plaît, interrompit René. Puisque tu soupes avec ta sœur et ton beau-frère, tu voudras bien tolérer ma présence.

Un coup léger frappé à la porte de la loge coupa court à ce verbiage de Parisien.

— Encore un importun ! murmura Roland avec impatience.

— Allez voir, Hélène, reprit Alice en appelant sa femme de chambre. Je ne reçois personne.

— Même moi ? dit une voix fraîche et douce, une voix de jeune fille qui charmait aussitôt par sa pureté harmonieuse.

Alice eut un cri de joie, et s'avança les bras ouverts au-devant de la nouvelle venue.

— Vous ! vous ! ma chère Florence ? par quel miracle êtes-vous à Paris ?

La jeune fille rougit.

— Expliquez vite à votre frère, ... car monsieur est votre frère, je l'ai reconnu tout de suite... que je suis orpheline et Américaine. Autrement, il serait scandalisé de me voir courir le monde en compagnie d'une camériste.

Alice s'amusa gaiement à faire une présentation cérémonieuse :

— Ma chère amie, mon frère, M. Roland Montfranchet. Roland, mon amie, miss Florence Sidney.

Mais Roland ne semblait nullement scandalisé ; cette étrangère l'avait séduit tout de suite, au premier regard. Il n'eut pas le temps de répondre ; l'avertisseur venait annoncer à M^{me} Salbert que le ballet allait se terminer.

— Je vous renvoie, mes bons amis, reprit Alice. Il faut que la soirée finisse aussi bien qu'elle a commencé. C'est convenu, René. Vous soupez avec nous et vous aussi, ma chère Florence.

— J'accepte. Monsieur votre frère aura la bonté de me prendre à l'amphithéâtre et de me conduire dans votre loge.

Quand la toile tomba sur l'admirable trio de la prison, une immense acclamation salua la débutante. Paris la sacrait grande artiste. Ils se réalisaient donc enfin, les rêves dorés d'autrefois ! Roland dominait ses contemporains du haut de ses millions ; et Alice s'imposait à force de talent à l'admiration de la foule. En revêtant sa robe de ville, la jeune femme évoquait rapidement les jours douloureux. Comme il paraissait loin, ce temps d'épreuves ! Quand son frère reparut, elle se jeta de nouveau dans ses bras, en murmurant à son oreille :

— Qui nous aurait dit cela, naguère ?

Puis, après un court silence :

— J'emmène Florence. Rendez-vous chez moi, tout à l'heure.

Dès que la fortune commença de lui sourire, Roland acheta, près de l'Arc de Triomphe, un de ces hôtels fastueux qu'on a vus sortir du sol comme par un coup de baguette féérique. La grille, aux

flèches aiguës, courait le long de l'avenue Friedland, ouvrant sur une large cour sablée. Par une voûte assez gracieuse, on arrivait dans un jardin très soigné, qui allait rejoindre, derrière un rideau de trembles frissonnants, le parc fameux que le prince P*** a fait tailler en plein Paris. La façade de l'hôtel donnait sur ce jardin; et de l'avenue, on n'apercevait guère que les écuries et les communs. Le petit palais avait été construit par un architecte d'un goût assez médiocre, qui ne s'était pas ingénié à inventer du nouveau. Deux ailes banales, en forme de pavillons carrés, flanquaient lourdement un corps de bâtiment central d'une allure plus élancée, perpétuelle copie des élégantes maisons florentines. Aristide et sa femme habitaient l'aile gauche, et Roland l'aile droite. Au milieu s'étendaient les salons de réception, et une bibliothèque immense, remplie de volumes rares, reliés en maroquin du Levant, notamment la première édition de toutes les comédies de Molière.

Après cette bibliothèque, une galerie de tableaux, appartenant tous à l'école moderne. Parmi trente chefs-d'œuvre, un dessous de bois de Corot ensoleillé et vapoureux comme un rêve de printemps; une tête de femme d'Élie Delaunay, d'une incomparable puissance; la *Bataille de Forbach* de Detaille,

à côté d'une allégorie de Luc-Olivier Merson, et la célèbre *Agar au désert* de Cazin entre un ménage de marins de Dagnan-Bouveret et la *Sultane au repos* de Gervex. Le portrait de Roland par Paul Dubois se détachait, profond et lumineux, entre une statue en marbre de Mercié et une terre cuite de Saint-Marceaux.

Le souper attendait les invités dans l'appartement d'Alice. A une heure du matin, tous se trouvaient réunis, heureux, le rire sur les lèvres et la joie dans les yeux. Mais le plus exubérant, c'était le bon Aristide. Le triomphe de son Alice ne l'étonnait pas. Depuis si longtemps, il admirait le génie de sa femme ! Non : il éprouvait un sentiment plus délicat et moins égoïste. Il savait quelle flamme d'artiste brûlait dans le cœur de cette créature adorée. Un échec eût été pour elle la plus cruelle des épreuves : acclamée par tous, enviée, célèbre, la vie s'ouvrait large et souriante devant la cantatrice.

Pendant qu'Aristide surveillait les apprêts du souper, Roland écoutait miss Florence qui lui racontait comment elle avait connu Alice à Rome. Un soir, le ministre des États-Unis réunissait quelques-uns de ses compatriotes pour entendre M^{me} Salbert qui venait de faire son apparition dans *Lucie*. Et tout

de suite les deux femmes s'étaient liées, Florence admirant et aimant la grande chanteuse, Alice entraînée par une sympathie subite vers une jeune fille si riche par la fortune et si pauvre par les affections. Cette jolie Américaine, délicate et fine comme une femme du Nord, plaisait au premier regard par une impression de douceur et de bonté. Florence, à dix-neuf ans, paraissait encore plus jeune. Grande, mince et gracieuse, avec un teint rosé, elle rappelait étrangement l'Otilia de Goethe, dont elle avait les yeux bleus, calmes, profonds et tendres. Et quels admirables cheveux blonds que les siens ! Des cheveux de jeune déesse, dorés et luisants avec des reflets chatoyants de topaze brûlée. Cette ravissante créature semblait planer au-dessus des vulgarités humaines. De son regard, de ses gestes, de ses paroles se dégageait une chasteté sereine et souriante. Une de ces natures supérieures que la vie n'épargne guère, car elles n'en acceptent jamais les brutales réalités. Elle parlait, et Roland ne se lassait pas de l'écouter, charmé surtout par le son de sa voix harmonieuse et musicale. Florence sourit malicieusement :

— Vous ne vous mettez pas en frais, dit-elle, et vous me laissez bavarder toute seule ! Ce n'est pas bien.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, mais c'est une vraie jouissance d'artiste que de vous écouter. Parlez, je vous en prie, parlez de vous, de ma sœur... Il me semble que je ne suis pas un étranger pour vous, et je m'imagine vous connaître depuis très longtemps.

— C'est gentil, ce que vous me dites là ! Le frère de ma chère Alice ne peut être que mon ami. Je voudrais être coquette pour vous plaire beaucoup.

— Coquette ? quelle femme ne l'est pas un peu ! Et cependant, il y a en vous quelque chose de particulier. Vous êtes si différente des jeunes filles d'aujourd'hui !

Alice interrompit la causerie ; le souper attendait. A propos de la triomphale soirée, Florence rappelait les succès d'Alice à Rome. La jeune Américaine ne comptait venir à Paris qu'au printemps. Mais en apprenant par les journaux le prochain début de son amie, elle n'avait pas résisté au désir de venir l'acclamer. René, lui, se contentait de taquiner Aristide. Le Parisien n'admettait pas que le mari d'une femme célèbre se tint si obstinément dans l'ombre. Duseigneur riait et répliquait avec sa modestie habituelle :

— Je vous dis que je la rendrais ridicule ! J'entends déjà les aimables propos du monde ! « Quelle admi-

rable artiste que M^{me} Salbert ! Et elle est mariée ? Vraiment ! Qu'est-ce que fait son mari ? Prince ou duc, sans doute ? Pas du tout, il est... employé à l'Hôtel de Ville ! »

C'était si drôle que tous les convives partirent d'un éclat de rire.

— Moquez-vous de moi, mes bons amis, continua l'imperturbable Aristide. J'entends faire deux parts de ma vie. Il me plaît d'être le mari d'Alice, non pas le mari de la célèbre M^{me} Salbert. Celle-ci appartient à son art et au public ; l'autre m'appartient à moi. Vous admirez la chanteuse inspirée ; moi j'aime l'épouse délicieuse. Vous avez son génie, j'ai son cœur. Mon lot est le meilleur : je le garde !

Et comme il avait raison ! Depuis cinq ans, les deux êtres goûtaient un bonheur parfait. Leur amour, né dans la misère, grandissait encore dans la bonne fortune. Ils traversaient la vie, sûrs l'un de l'autre, fortifiés par la solide tendresse qui les unissait. Pourquoi eussent-ils regretté de n'avoir pas d'enfant ? Ils se suffisaient, puisqu'ils s'étaient fait un monde idéal de leurs existences associées. Souvent Alice disait à son frère :

— Pourquoi ne te maries-tu pas ? Vois comme nous sommes heureux !

Il répondait :

— Trouve-moi une femme qui te ressemble et je l'épouse tout de suite.

Ce soir-là, les yeux de Roland ne quittaient pas miss Florence qui rougissait, timide et gênée, sous ce regard brûlant. Ne serait-ce pas le plus grand de tous les bonheurs que d'être aimé par cette exquisite créature?

II

Contre l'habitude de ses compatriotes, miss Florence n'aimait pas la vie d'hôtel. De coutume, l'Américain se plaît dans ces grands caravansérails qui remplacent pour lui le « *home, sweet home* », si cher aux Anglais. La jeune fille cédait aux goûts poétiques de sa nature, qui la portaient à fuir les promiscuités vulgaires. Dès son arrivée à Paris, elle sut éviter habilement le tumulte et l'agitation. Servie à souhait par le hasard, elle trouvait à Passy une maison en forme de chalet, au fond d'un attrayant jardin. Chalet horriblement meublé à la dernière mode bourgeoise, sans doute : mais une femme intelligente et fine transforme bien vite ce qui lui déplaît. En quelques jours, miss Florence avait remplacé les meubles bourgeois et les tentures disparates. Le visiteur ressentait aussitôt une

impression de charme et de bien-être. Un vestibule très éclairé partageait en deux le rez-de-chaussée ; à droite s'ouvrait un petit salon, encombré de fleurs et de plantes vertes. La jeune fille y passait toutes ses journées, entre la promenade à cheval du matin, et la promenade en voiture du soir. Autour d'elle, les partitions aimées, les bibelots préférés, une réduction du Torse du Belvédère, un piano long de Pleyel, quelques tableaux de maître, et une petite bibliothèque où dormaient les écrivains et les poètes admirés.

Deux jours après sa rencontre avec Florence, Roland arrivait chez elle. Quarante-huit heures avaient suffi pour dompter ce cœur rebelle. Aussi loin qu'il cherchât dans son passé, M. Montfranchet n'y découvrait rien qui ressemblât à de l'amour. Quelques caprices fugitifs à Bordeaux, dans la fougue de la première jeunesse ; mais rien de plus. Et depuis ce temps-là, les amers soucis de l'existence, la lutte toujours recommencée le détournaient inévitablement de la femme. Enfin il devenait puissamment riche, sans rien changer à sa vie régulière et laborieuse. Ses distractions étaient celles d'un homme de son monde qui mure son existence et n'affiche pas ses plaisirs. Et voilà que soudain l'image de Florence s'implantait souverainement dans ce

cœur vierge, sans même qu'il essayât de réagir contre le sentiment nouveau qui le dominait. La jeune fille ne cacha pas son vif plaisir en voyant le frère de son amie.

— Quelle agréable surprise ! dit-elle avec un doux sourire. Asseyez-vous là, près de moi, et bavardons tranquillement, puisque vous affirmez que je ne vous ennuie pas trop.

En dehors même de l'émotion tendre qu'elle lui causait, Florence intéressait Roland. Bien des choses étaient inexplicables et inexplicées dans la vie de l'orpheline. On s'apercevait aisément qu'elle n'aimait pas à évoquer les souvenirs de son enfance. Ce qu'elle en racontait pouvait se résumer en des impressions générales et fugitives. Privée de bonne heure de ses parents, miss Florence Sidney restait dans un couvent de New-York, jusqu'à sa dix-huitième année. Le conseil de famille, réuni par le tuteur, se hâtait alors d'émanciper la mineure et de lui rendre la gestion de sa fortune que chacun savait être considérable. Alors, elle s'envolait pour l'Italie, où la colonie américaine la recevait et la choyait en enfant gâtée. C'est à Rome qu'elle rencontrait Alice, et qu'une liaison d'amitié se nouait vite entre les deux femmes. Mais M^{me} Duseigneur ne connaissait du passé de Florence que ce que celle-ci

disait à tout le monde. La jeune Américaine devait cacher en elle-même un secret douloureux : à la moindre allusion un peu précise, une mélancolie subite assombrissait son visage. Et, par moments, quand on la surprenait en pleine songerie, elle essuyait furtivement des larmes.

Roland savait tout cela. Cette délicieuse enfant, à la fois énigmatique et simple, le séduisait et l'intriguait.

— Je vous entendais l'autre soir vanter les charmes de votre vie indépendante; avouez cependant que les heures d'abandon sont pénibles... Plus de parents, quelques amis disséminés de par le monde, c'est triste pour une jeune fille telle que vous. N'avez-vous pas songé parfois au bonheur d'avoir un fiancé, un mari? Vous êtes une créature trop accomplie pour vieillir seule.

— Sans doute; seulement, ne vous hâtez pas de me juger comme vous jugeriez une Française. Nous autres Américaines, nous sommes autrement élevées que les Parisiennes. On nous façonne de bonne heure à cette liberté qui vous surprend et vous choque.

Et naïvement, avec une réserve charmante, elle dit les surprises de ses voyages en Italie et en France, analysant même, non sans finesse, le plai-

sir qu'elle goûtait parfois dans la solitude. Se marier ? Pourquoi se marierait-elle tant que son cœur ne parlerait pas ? Pour Florence, l'union de deux êtres était le plus saint des devoirs. Il fallait que l'amour seul réunît les époux, car un lien n'est sacré que s'il est accepté volontairement. La jeune fille méprisait le mariage tel qu'on le comprend en France, où ce ne sont presque jamais des cœurs qui se rapprochent, mais des intérêts qui se confondent. Roland l'écoutait, affectant de sourire, mais en réalité très ému, car Florence n'avait jamais aimé, et il espérait être le premier qui ferait palpiter cette âme vierge.

— Vous parlez comme une honnête fille, mademoiselle. Si mes compatriotes ne vous ressemblent pas, je les plains. Heureux celui que vous choisirez !

Elle rougit légèrement :

— Vous me trouvez un peu... un peu niaise, je le crains. Un homme tel que vous, accablé par le souci des affaires, n'a pas le temps de songer à l'amour.

Roland devint grave, et une lueur chaude flamba dans ses yeux.

— Vous me connaissez bien mal. Pas de jour, où je ne songe que j'ai droit à ma part de bonheur, comme les autres, où je ne rêve à celle

que j'aimerai et qui deviendra maîtresse d'un cœur n'ayant battu que pour elle. Lorsque je la rencontrerai sur ma route, cette inconnue que j'espère et que j'attends, ah ! je le jure bien, ce que vous appelez le souci des affaires n'existera point pour moi. Ma fortune est assez grande pour que je ne songe plus à l'augmenter encore. Je ne vivrai que pour celle qui m'appartiendra et à qui je me serai donné. Mon premier amour sera aussi le dernier !

Maintenant, c'était lui qui disait ses espérances cachées, et comment il comprenait l'existence dans le mariage. Cet être, doué d'une intelligence si ferme, d'une raison si puissante, avait l'éloquence colorée et chaude d'un artiste. Si par bonheur la femme qu'il épouserait partageait ses goûts, il n'aurait pas de plus grande joie que de parcourir le monde avec elle, et de rajeunir ainsi leur tendresse fidèle par le perpétuel renouveau des sensations et des souvenirs. Florence souriait à son tour, s'avouant tout bas que ce serait délicieux de s'en aller dans les pays lointains qu'évoque le désir aigu des poètes.

— En vous écoutant, monsieur, il me semble que j'écoute parler mon rêve. Je me suis toujours imaginé que nous devons goûter nos impressions

dans une absolue plénitude des facultés. Lorsqu'un être est complètement heureux, il subit d'une façon plus intense le charme qui se dégage des paysages admirés...

Les heures s'envolaient, et ni Florence ni Roland ne songeaient à s'en apercevoir. Après cet échange d'idées communes, qui nouaient entre elle et lui des liens non soupçonnés encore, ils reparlèrent de la triomphale soirée où l'élite de Paris avait acclamé Alice. Miss Florence était enthousiaste du talent souple et puissant de son amie, du génie musical qui l'inspirait.

— Comme il faut être reconnaissant aux grands artistes qui savent si bien traduire nos pensées ! s'écria-t-elle les yeux brillants. Ce rôle de Marguerite..., combien nombreuses les femmes qui l'ont chanté, combien rares celles qui l'ont marqué d'une empreinte ineffaçable !

Entraînée, elle se leva et s'assit au piano. Elle ouvrit une partition au hasard, celle de *Tristan et Yseult*. Lentement ses doigts fins tournèrent les feuillets jusqu'au duo sublime qui est l'une des plus hautes expressions de la musique moderne... Quand elle cessa de jouer, Roland retenait à peine ses larmes. Tous les deux, muets et mélancoliques, partageaient la même émotion sereine et douce.....

Ainsi que la Francesca et le Paolo du poète, ils n'avaient pas besoin d'en dire davantage...

Lorsque Roland quitta le chalet de Passy, il se sentait possédé par un sentiment nouveau, et si puissant qu'il en était moins effrayé que surpris. Il aimait... Impossible de briser la chaîne volontaire qui désormais le tenait captif. Il aimait cette jeune fille qu'il ne connaissait pas quelques jours plus tôt. C'était elle, l'inconnue espérée au détour du chemin. Pourquoi ne l'aimerait-elle pas, elle aussi? Il avait conquis la fortune, et dompté le monde : il saurait bien vaincre une femme.

III

Mais un homme sincèrement épris est incapable de raisonner avec lui-même. Au lieu de modérer la passion lente qui l'envahissait, Roland s'abandonna tous les jours davantage. Après la première visite, il en fit une seconde, puis une troisième, s'efforçant de mettre entre elles un intervalle convenable. Il dut bientôt reconnaître que l'après-midi se traînait lourdement quand il ne devait pas se rendre à Passy, que la soirée n'en finissait plus, quand il y allait le lendemain. Heureusement les amoureux sont féconds en ruses, ruses bien vieilles et toujours nouvelles ! Florence avait pris l'habitude de venir dans la loge d'Alice, chaque fois que la cantatrice était de service à l'Opéra. Roland arrivait aussi, avec une exactitude qui trahissait les impatiences de son cœur.

M^{me} Duseigneur s'aperçut bien vite de cet amour qui grandissait auprès d'elle. Jamais elle n'eût souhaité d'autre belle-sœur, tant elle chérissait la jeune Américaine. Mais comment savoir les sentiments de Florence pour Roland? Interroger son amie? Elle n'osait pas. Cette créature si fière et si chaste respectait religieusement la pudeur des autres. Puis, de même que son frère, Alice remarquait certaines nuances incompréhensibles dans le caractère de l'orpheline. Chaque fois que cette ravissante fille parlait mariage, elle disait : « — Certes je me marierai, mais plus tard, plus tard... » Qu'attendait-elle donc? Une seule fois, elle fut assez expansive pour que M^{me} Duseigneur devinât une partie du secret que c'était ce cœur de dix-neuf ans.

La cantatrice étudiait depuis une semaine le rôle d'Ophélie, choisi pour son second début. Un après-midi, la répétition terminée, Alice trouva miss Florence installée dans sa victoria, à l'entrée des artistes, sur le boulevard Haussmann.

— Craignez-vous le froid? demanda l'Américaine en riant.

— Pas beaucoup, d'habitude. Mais je chante demain, et je n'ai pas envie de m'enrhumer.

— Alors je renvoie la victoria. Nous marcherons,

et je vous mettrai chez vous, si vous le voulez bien.

— Très volontiers.

Tout en bavardant, elles arrivèrent à l'avenue Friedland.

— Vous montez, n'est-ce pas ? poursuivit Alice. Mon frère doit être là. Il sera si content de vous voir !

Florence rougit un peu et suivit M^{me} Duseigneur.

— Le thé de Madame est servi dans le boudoir, dit la femme de chambre, en s'effaçant pour laisser entrer sa maîtresse.

Un feu clair flambait dans la haute cheminée. La pièce calme et paisible, doucement éclairée par une lampe dressée sur une colonne d'argent, invitait au repos et à la rêverie.

— Je meurs de faim, dit Alice en riant.

Et vivement, sans ôter son chapeau, elle servit le thé brûlant dans les tasses de vieux Sèvres, beurrant d'une main leste de fines rôties dorées. La joue appuyée sur sa main, bien enfoncée dans un large fauteuil, Florence tendait ses petits pieds à la flamme du foyer.

— Maintenant que je vous ai, je vous garde. Vous dînez avec nous et Roland vous reconduira.

La jolie Américaine voulut protester, mais son amie n'entendit pas raison.

— Vous n'avez aucune invitation pour ce soir ; je ne permettrai pas que vous restiez seule. Sans doute, vous ne vous ennuyez jamais dans votre *home*, mais on ne quitte pas ses meilleurs amis pour s'enfermer pendant des heures avec des livres et de la musique.

— J'accepte, alors, répliqua Florence en souriant.

Alice s'assit à son tour, regardant d'un air songeur les bûches rougies qui se tordaient sous les morsures du feu.

— Tenez, ma chère enfant, c'est pour moi l'une des bonnes heures de la journée. J'ai fini ma tâche, satisfaite de moi-même, puisque j'ai travaillé en toute conscience. J'attends mon mari et mon frère. L'Opéra fait relâche, et je me réjouis à l'avance des instants que je vais passer, seule avec eux et vous dans l'intimité confiante de la famille.

Florence soupira.

— Oui, murmura-t-elle. Aimer, être aimée... toute la vie est là. Bien vaines les autres joies qu'on envie à côté de ces joies qui viennent du cœur !

— Puisque vous pensez ainsi, pourquoi n'accordez-vous pas vos actes avec vos désirs ? Jolie, riche, intelligente comme vous êtes, il vous est aisé de choisir. Quel homme, distingué par vous, ne serait heureux de vous adorer ?

Miss Sidney fit un brusque mouvement, et cacha tout à coup sa tête entre ses mains.

— Grand Dieu! vous pleurez!

— Ce n'est rien... Je suis ridicule de ne pas savoir me contenir... Pardonnez-moi...

— Vous pardonner, ma pauvre enfant! Mais c'est moi qui suis la coupable. J'ai dû, par une phrase maladroite, évoquer chez vous un souvenir triste...

— Eh bien! oui, je l'avoue. Voilà plusieurs fois que vous me parlez de mariage... et vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir...

Elle s'arrêta une minute, puis d'une voix plus faible :

— Il ne m'est pas permis de me marier! Ne cherchez pas à comprendre... Un devoir sacré m'incombe... Par respect pour moi-même, je n'ai pas le droit de m'appartenir tant que je n'aurai pas acquitté ma dette. Si j'aimais, je fuirais au bout du monde pour détruire cet amour par l'oubli; si j'étais assez lâche pour céder à mon pauvre cœur, je prendrais en aversion celui qui m'aurait fait déchoir...

Alice écoutait avec stupeur ces paroles énigmatiques; et à cette stupeur se mêlait une douloureuse angoisse. Elle voyait Florence souffrir, et elle pensait que Roland souffrirait, lui aussi. La jeune

filles essayait ses larmes : elle reprit avec un accent navré :

— Et cependant, je suis née pour être une épouse heureuse et une heureuse mère... Je suis née pour avoir un mari, des enfants, un intérieur, une famille... Une famille, à moi, bien à moi, qui n'ai presque pas connu les chers êtres qui m'ont mis au monde...

Son émotion était poignante ; elle fondit en larmes et s'abattit sur le sein d'Alice avec la naïve confiance des enfants blessés. La jeune femme s'efforçait de l'apaiser, de la calmer ; Florence hochait doucement la tête, se rebellant à l'idée qu'on pourrait consoler son inconsolable douleur. La pauvre petite pleura longtemps ; et, tout en la regardant, M^{me} Duseigneur cherchait la cause de cette explosion de désespoir. Sans doute, la jeune fille avait, ou s'imaginait avoir un devoir à remplir, devoir qui l'empêchait de se donner à un mari. Elle voulait rester indépendante, libre de ses actes, sans être soumise à une surveillance étrangère. Mais elle souffrait de cet esclavage volontaire, puisqu'elle regrettait si amèrement de ne pouvoir disposer d'elle-même. Et pourquoi souffrait-elle, sinon parce qu'elle aimait déjà quelqu'un ? Ce quelqu'un était Roland. Certes, pas un mot, pas une allusion, ne

trahissaient la secrète inclination de Florence : cependant, Alice ne doutait pas. Elle connaissait l'existence de son amie qui voyait peu de monde et ne recevait pas de jeunes gens. Maîtresse enfin de son émotion, l'orpheline se leva et vint nouer ses bras au cou d'Alice.

— Comme je suis peu raisonnable ! dit-elle doucement. Vous me traitez en petite sœur, vous me chérissez, vous me gâtez... Eh bien ! voyez : au lieu d'être heureuse de cette affection inespérée, je pleurniche comme une enfant.

Elle s'efforçait de sourire maintenant ; elle câlinait la grande artiste, l'embrassant avec une tendresse caressante.

— Vous avez eu confiance en moi, ma chérie, reprit Alice, et j'en suis très touchée ; soyez donc confiante jusqu'au bout. Je ne veux rien connaître de ce que vous appelez votre secret. Je désire même ignorer la nature de ces devoirs à qui vous sacrifiez votre jeunesse. Mais ne puis-je rien pour vous ?

— Rien, hélas ! Cependant... je voudrais que vous me fissiez une promesse.

— Bien volontiers. Laquelle ?

— Que personne ne sache un mot des demi-confidences que vous avez reçues.

— Je vous le jure.

— Personne, n'est-ce pas ? Ni votre mari, ni...
Florence s'arrêta rougissante.

— Ni mon mari ni mon frère, acheva M^{me} Du-seigneur.

La jeune fille détourna la tête pour cacher son trouble. Son amie l'avait comprise. La conversation prit un cours nouveau, et peu à peu la tristesse de Florence se dissipa, comme fond une neige d'avril au soleil de midi. Alice l'observait beaucoup, et après l'arrivée de Roland, durant le dîner et la soirée, elle surveilla leurs allures à tous les deux. Aristide saisissait les intentions de sa femme au plus petit regard. Lui aussi aurait désiré que son beau-frère épousât la ravissante Américaine. Ignorant que mademoiselle Sidney se croyait condamnée au célibat, il jugeait fort aisé de réussir. Est-ce qu'une instinctive sympathie n'entraînait pas l'un vers l'autre ces deux êtres si bien appareillés ? Alice, elle, mieux instruite, raisonnait plus subtilement. Une femme ne se trompe jamais quand elle juge du cœur d'une autre femme par le sien. Son amie aimait Roland : impossible de s'y méprendre. Quand il avait baisé la main de Florence, celle-ci était devenue toute rose. Maintenant, assis près d'elle, il lui parlait presque à voix basse, et elle souriait d'un sourire délicieux, qui donnait à

son visage une impression angélique. Une flamme pure brillait dans les yeux de l'adorable créature qui s'abandonnait ingénument au charme qu'elle subissait. Elle aimait; Alice ne doutait plus. La joie naïve que l'orpheline ne pensait pas à cacher, la gaieté franche et jeune qui succédait tout à coup chez elle à la tristesse et aux larmes, autant d'indices bien certains. Toute la soirée, Florence fut riieuse et charmante. Elle ne s'assombrit un peu qu'en voyant approcher l'heure du départ, l'heure où elle quitterait ce « *home* » où elle se sentait enveloppée de tendresse... Il était convenu que Roland la reconduirait à Passy. Pendant tout le trajet, elle resta muette, pelotonnée dans un coin du coupé. Et lui respectait son silence, n'osant rien dire, car il la devinait confuse et gênée. Quand il lui offrit sa main pour l'aider à descendre, Florence leva les yeux sur lui, des yeux humides où perlaient des larmes. Les doigts de la jeune fille tremblaient en touchant les siens... Elle dit : « — Merci! » faiblement et disparut derrière la grille du jardin.

IV

Le temps marchait, ramenant février, aux journées froides et pluvieuses. La gloire de M^{me} Salbert était maintenant un fait consacré. Les jalousies se taisaient devant l'acclamation universelle. Après Ophélie, Valentine; après Valentine, Juliette et les autres héroïnes de l'opéra contemporain. Malheureusement, les journaux craignaient que l'étoile nouvelle ne disparût du ciel parisien pour briller dans un autre firmament. La mode commençait de ces grandes tournées qu'entreprennent parfois les artistes célèbres. Un impresario hardi avait offert, disait-on, un million net à M^{me} Salbert pour donner cent représentations dans les deux Amériques. Ce soir-là, au cercle, on discutait *le potin* :

— Moi, j'affirme que c'est faux, dit un jeune

Parisien nommé Fernand de Quinsac, qui se prétendait toujours sûrement informé.

— Mais, mon bon, je tiens l'histoire de René Lestourmel.

— Eh bien, après?

— Vous oubliez que M^{me} Rosenheim est la cousine du directeur de l'Opéra et qu'elle n'a rien de caché pour Lestourmel.

— Je ne cherche pas midi à quatorze heures, reprit Fernand, et je raisonne par induction. Si M^{me} Salbert était une de ces femmes obligées de battre monnaie avec leur talent, vous pourriez avoir raison, mais elle est riche.

— Son frère est riche; pas elle.

— Alors pourquoi lui permet-il de rester au théâtre?

— Impossible de lui faire entendre raison, paraît-il. Puis, une cantatrice célèbre ne déçoit jamais. Et la gloire est une si puissante tentatrice! Enfin, on m'a conté que M^{me} Salbert avait connu jadis la misère, la vraie misère, le combat pour la vie dans toute sa laideur brutale. Les applaudissements d'aujourd'hui, c'est sa consolation et sa revanche. Au surplus, demandez à Salvete.

René jouait au bésigue à l'extrémité du salon. En s'entendant nommer, il leva les yeux.

— Qu'y a-t-il donc ?

— On parle de Montfranchet et de sa sœur ; nous avons besoin de toi.

René eut un petit rire satisfait. La gloire d'Alice, les millions de Roland rejaillissaient sur lui. Le bon garçon se croyait naïvement l'auteur de tous ces bonheurs-là. Rien ne le flattait plus que d'être interrogé sur les faits et gestes de ses illustres amis. En réalité, son caquetage de boulevardier leur avait été fort utile. Par lui s'était glissée, à travers le monde parisien, la légende héroïque et charmante de ce frère et de cette sœur arrivés à force de volonté, de travail et de talent. La société, ou plutôt les deux mille coteries qui composent la société de Paris, est trop indifférente pour approfondir les faits qu'on lui raconte. Elle ne creuse pas au delà de l'écorce. On ne connaissait donc que par leur ensemble ces deux existences parallèles qui s'étaient hardiment imposées. Chez Alice, les Parisiennes, bien que toujours un peu envieuses, n'admiraient pas seulement la cantatrice : elles respectaient aussi la femme. Au lieu de se griser de son succès, M^{me} Duseigneur se montrait d'une extrême simplicité, affectant de ne jamais parler d'elle. Elle coupait court, avec une gêne gracieuse, aux éloges exagérés qu'on lui prodiguait.

D'elle-même, elle s'offrait pour toutes les œuvres de charité, prêtant l'appui de sa réputation sans marchander. Dans une soirée, Alice ne se faisait jamais prier pour chanter, et toujours avec la même affabilité souriante. Un jour, un grand seigneur vennois organisa un concert pour la création d'un hôpital militaire dans la banlieue de Paris. Il s'adressa naturellement aux artistes en renom qui tous demandèrent des cachets élevés. Seule, M^{me} Du-seigneur n'accepta rien.

— Je ne fais mon métier que sur les planches, dit-elle. Dans le monde, je redeviens femme du monde.

Comme les plus riches sont assez souvent les plus avarés, on lui savait gré de cette générosité peu commune. Quant à Roland, on l'aimait et on l'estimait pour des raisons presque identiques. Cet homme aurait pu n'être qu'un heureux agioteur comme il y en a tant. Au contraire, il se montrait épris des choses d'art, amoureux du mouvement littéraire de son époque. Son érudition profonde et variée, sa connaissance parfaite des langues étrangères en faisaient un être à part. On lui avait pardonné d'abord sa haute fortune à cause de l'infinité de ses débuts : on la trouva fort bien placée quand on vit le genre d'existence qu'il adoptait.

Du reste, cette fortune s'était édifiée rapidement, au grand jour, par un de ces coups de chance qui stupéfient les boursiers. Un beau matin, quelques spéculateurs hardis entreprirent de faire crouler la fameuse *Société des Métaux*. Il semblait que celle-ci, patronnée et soutenue par les rois de la finance, dût résister vaillamment. Roland flaira l'inévitable déconfiture et joua audacieusement à la baisse; l'événement lui donna raison : en deux mois il décupla son capital. Les uns dirent : « — Il a de la veine ! » Les autres répliquèrent : « — Il est rudement habile ! » Les premiers ne se trompaient guère; les seconds non plus. Veine ou habileté, Roland inspira désormais une confiance absolue; et la confiance, à Paris, c'est la moitié du succès.

Le banquier se souciait peu qu'on citât ou non ses équipages; les choses du sport lui étaient absolument indifférentes. Bien des gens dont il ne froissait pas les petites vanités ! Il est vrai qu'aux ventes de tableaux, aux dépèchements de bibliothèques, M. Montfranchet arrivait le premier.

Cette situation à part que le frère et la sœur s'étaient créée leur valait un bon renom et de solides sympathies. Dans la discussion soulevée au Cercle il entraît plus de curiosité que d'aigreur. Le Parisien naît potinier; mais quand ce Parisien

est doublé d'un clubman, l'amour du potin se change chez lui en maladie chronique.

Tous attendaient impatiemment la réponse de Salverte.

— Je crois que Quinsac se trompe, dit-il. Un ancien ami des Montfranchet, tel que moi, est fixé sur leur compte. Ce qui appartient au frère appartient aussi à la sœur : comme Roland est millionnaire, notre grande artiste est millionnaire également. Elle n'a donc pas besoin de courir le monde comme la Patti. Maintenant, je n'oserais affirmer qu'elle déclinera les offres qui lui sont faites. Quand on a le cœur bien placé, on aime peu devoir son luxe à autrui, fût-ce même au plus tendre des frères. M^{me} Salbert se décidera peut-être à gagner par elle-même une grosse fortune. Sans l'insistance de Roland, elle eût déjà signé l'engagement qu'on lui propose.

La réponse de René ne donnait tort à personne et satisfaisait tout le monde. Il n'ajoutait point qu'en ce moment Alice n'aurait pas voulu voyager et laisser son frère seul. Comme tous les intimes de la maison, Salverte s'apercevait de l'amour qui grandissait dans le cœur de Roland. Seulement, ignorant les dessous de ce drame intime, il ne comprenait pas que le mariage de son ami avec

miss Florence ne fût pas annoncé déjà. C'était là un problème que le bon garçon essayait en vain de résoudre. Ces deux êtres semblaient destinés et promis l'un à l'autre. Quel obstacle les eût séparés? Riches et orphelins, ils ne dépendaient que d'eux-mêmes. Il suffisait de les voir pour deviner qu'ils s'adoraient. Alors pourquoi ne s'épousaient-ils pas? On aurait fort étonné Salvete en lui apprenant que Roland n'avait pas encore osé faire son aveu.

Et pourtant, c'était vrai! Maintenant le banquier passait tous les jours de longues heures dans le chalet de Passy. Le travail; les affaires n'existaient plus pour lui. Il ne pensait qu'à Florence. Chaque après-midi, il arrivait, décidé à prendre la main de la jeune fille, à lui dire : « — Je vous aime... Voulez-vous être ma femme? » Puis, il se taisait, vaincu par une insurmontable timidité. Cet homme au cœur vierge, à la vie chaste, n'avait jamais aimé, et l'amour lui apparaissait ainsi qu'un maître formidable. Il s'apercevait bien que Florence le trouvait à son gré, qu'elle se plaisait avec lui. Mais aussi, par instants, elle se montrait froide et silencieuse comme pour creuser un abîme entre eux. Alice ayant gardé le silence et respecté le secret de son amie, Roland ignorait les mobiles cachés qui faisaient agir l'orpheline. « — Étrange fille!

pensait-il. La pire coquette ne se conduirait pas autrement, et cependant elle n'a rien de la coquette. Ses yeux sont trop purs, ses allures trop franches. Elle a deviné que je l'aime et parfois elle semble me prendre en haine, tant elle craint que je ne lui parle de cet amour. Elle n'est pourtant pas de ces femmes qui se promettent et se refusent tour à tour, par caprice ou par plaisir, afin d'exciter la passion qu'elles inspirent... »

Ce jour-là, Roland sortit à pied, après son déjeuner. Comme d'habitude, il allait à Passy, avec des impatiences de collégien. Florence lisait : son joli visage s'éclaira lorsqu'elle vit paraître son ami.

— Comme vous êtes gentil de venir si tôt ! s'écria-t-elle.

— Alors, je ne vous ennuie pas trop ?

— C'est un compliment que vous voulez ? Eh bien ! non ; vous ne l'aurez pas. Maintenant, il faut que je vous remercie de mes belles fleurs. Elles sont arrivées de Nice ce matin. Voyez comme elles sont fraîches et parfumées !

Des fleurs, c'étaient les seuls présents que Roland se permit. Deux ou trois fois la semaine, un jardinier de Nice bien stylé faisait à M^{lle} Sidney un envoi régulier. Pour atténuer l'incorrection de ces cadeaux adressés à une jeune fille par un

homme jeune, Alice se prétendait de moitié avec son frère.

— Si votre sœur et vous saviez la joie que vous me causez en me gâtant ainsi! reprit-elle de sa voix harmonieuse. C'est si bon d'être aimée! Je suis seule au monde...

Il s'était assis près d'elle. En entendant ces paroles, Roland sentit son cœur défaillir.

— Seule au monde, miss Florence? Êtes-vous donc aveugle ou ingrate pour ainsi vous plaindre? N'avez-vous pas un « *home* » dans mon « *home* », une famille dans ma famille? Quand vous consentez à vous joindre à nous, ne **nous** apportez-vous pas l'allégresse et la joie?

La voix de Roland tremblait. Florence était devenue pâle. Elle ferma les yeux, en murmurant :

— Oh! taisez-vous!

— Me taire? Je ne vous ai pas froissée, cependant. Non, laissez-moi parler, laissez-moi me confesser et mettre mon cœur à nu. J'ai trente-deux ans, Florence; jusqu'à présent, je n'avais jamais aimé. Que voulez-vous? L'existence a été dure pour moi. L'homme qui n'a pas l'assurance du lendemain serait un égoïste ou un fou s'il se choisissait une compagne. Le jour où la fortune m'a souri, les rêves d'ambition m'absorbaient. Je m'étais juré

de n'appartenir jamais qu'à une seule femme. Cette femme, je l'ai attendue longtemps. Lorsque je l'ai rencontrée...

Il saisit la main de M^{lle} Sidney, et cette main frissonnait entre les siennes. Puis, brusquement, la jeune fille se recula, comme pour s'arracher à l'étreinte qu'elle subissait. Pour la seconde fois, elle répéta :

— Oh ! taisez-vous...

Mais Roland ne pouvait plus se taire ; il aurait le dernier mot de cette étrange créature.

— Lorsque je l'ai rencontrée, reprit-il avec ardeur, j'ai senti au premier regard qu'elle m'avait conquis et dompté. Nulle n'est plus ravissante, plus élégante, plus exquise ; pas une autre ne possède un charme comme le sien, une candeur comme la sienne. Quand je suis auprès d'elle, je deviens timide ainsi qu'un enfant, et j'ai peur de profaner sa chasteté souveraine de même qu'on craindrait de flétrir un lys en y touchant...

— Oh ! taisez-vous !... taisez-vous ! balbutia-t-elle d'une voix qui glissait comme un souffle.

Il ne disait plus rien, cherchant ces yeux bleus qui se détournaient de son regard, cherchant cette main fine qui fuyait la sienne. Florence murmura quelques mots ; puis, vaincue elle aussi par la tendre

sincérité de cet amour qui palpait à côté d'elle, elle laissa pencher sa tête blonde sur l'épaule de Roland.

C'est ainsi qu'ils se comprirent. Elle n'avait rien à répondre. Pendant quelques minutes ils restèrent silencieux, se regardant, lisant les promesses de leurs yeux, anéantis par la délicieuse émotion qui les envahissait. Enfin, il se mit à genoux, et prenant les mains de Florence :

— Ma femme !... vous serez donc ma femme !

La jeune fille jeta un cri douloureux, comme si on l'arrachait soudain à son rêve enchanteur ; d'un bond, elle courut à l'extrémité du salon, et chancelante, à demi renversée, elle s'appuya contre le piano ouvert. La pâleur de Florence se changeait en lividité ; elle restait immobile, secouée de frissons. Enfin elle murmura :

— Votre femme ? Jamais je ne serai votre femme...

Roland croyait rêver. Eh ! quoi ! elle lui répondait cela, elle qui cinq minutes plus tôt partageait son trouble et son extase !

— Vous me repoussez... vous me refusez?...
bégaya-t-il.

Elle fit un grand effort, et d'une voix presque inintelligible :

— Oui, dit-elle.

Roland cacha son front entre ses mains brûlantes. Il voulait redevenir maître de lui-même, étouffer la révolte puissante de tout son être.

— Est-ce vous qui avez parlé, Mademoiselle, vous, ou... ou est-ce *l'autre*? Vous êtes double! Il y a deux femmes en vous, celle dont les yeux me disent : « Aimez-moi : je vous aime... » celle dont la voix répond : « Vous ne serez jamais mon mari! » Qui êtes-vous? Je ne comprends pas. Moi qui vous respecte autant que je vous adore, je me refuse à vous juger. Mais jugez-vous vous-même! Pourquoi m'avoir si longtemps abusé? Vous ne pouviez vous méprendre sur les sentiments que j'éprouvais. Mon amour... Ah! mon amour, vous le lisiez dans mes regards, vous l'entendiez dans mes paroles! Vous deviez me dire que vous n'étiez pas libre... Et cependant, tout à l'heure, je vous ai vue frémissante, là, près de moi... Il est impossible que vous ayez joué une abominable comédie! Florence, oui ou non, m'aimez-vous?

Elle semblait souffrir atrocement; sa figure blanche tressaillit. Elle murmura :

— Non... non, je ne vous aime pas...

Roland réprima les sanglots qui montaient de son cœur à ses lèvres, et s'enfuit, affolé. En le voyant disparaître, Florence fit un mouvement pour l'ar-

rêter ; puis, ne se tenant plus, à bout de forces, elle tomba sur le tapis, agenouillée. Elle pleurait, oh ! elle pleurait, la pauvre enfant, sentant bien que son bonheur s'enfuyait par cette porte entr'ouverte. Roland allait la mépriser et la haïr. Sa haine... soit, mais son mépris ? Elle se révoltait à l'idée qu'il la croyait menteuse, coquette, perfide. A présent, elle gisait à demi étendue et repliée sur elle-même, la tête appuyée sur les coussins de la chaise longue.

— Oh ! maman, maman, murmura la pauvre fille..., inspirez-moi, vous qui êtes au ciel... que dois-je faire ? Et me pardonneriez-vous si je manque au serment que j'ai prononcé ?

Elle achevait cette prière navrante, quand le timbre de la porte d'entrée résonna. La superstitieuse Américaine eut un frisson, comme si une corrélation mystérieuse existait entre sa supplication désespérée et cette visite imprévue. Ce n'était pas une visite. A travers la fenêtre, Florence vit l'employé du télégraphe remettre une dépêche à la femme de chambre. Toujours sous l'empire de son agitation intérieure, elle sortit dans le vestibule, n'ayant point la patience d'attendre qu'on lui apportât le télégramme. Elle déchira le papier d'une main nerveuse, et lut ces deux lignes :

« Arrivée au Havre. Serai à Paris ce soir par express minuit. Bonnes nouvelles. »

« NELLY. »

— Bonnes nouvelles? pensait Florence. Est-ce que?... Mais non, je n'ose espérer cela. Ma chère Nelly! Je vais donc la revoir, après un an, une longue année de séparation...

Un peu de rose revenait aux joues pâles de Florence, et une sorte de joie fébrile s'emparait d'elle. Après la scène douloureuse qu'elle venait de subir, la jeune fille se raccrochait maintenant à une espérance dernière. Nerveusement, elle sonna la femme de chambre.

— Dolly, dit-elle, M^{lle} Nelly arrive ce soir; vous préparerez son appartement.

Dolly, une grosse Irlandaise amenée de New-York, comprenait toute l'importance de la mission qu'on lui confiait.

— M^{lle} Nelly arrive? répliqua-t-elle. J'en suis bien heureuse pour Mademoiselle, et pour nous tous, du reste, car les choses vont bien mieux quand M^{lle} Nelly est là.

— Merci, Dolly : je sais que vous êtes une bonne servante.

Dolly se retira flattée et toute fière du compli-

ment de sa maîtresse ; Florence était adorée de ses domestiques. Tous ceux qui l'entouraient, l'Irlandaise, la cuisinière, le valet de chambre, le cocher, lui appartenaient jusqu'au dévouement. Cette ravissante fille faisait naître les affections autour d'elle, comme le soleil fait germer des fleurs dans un parterre.

V

Roland s'était échoué sur un banc, au fond d'une allée déserte. A cette époque de l'année, le Bois n'a guère de visiteurs ; ses taillis humides et dépouillés n'attirent pas les enfants joueurs et les mères frileuses. Roland songeait. *Elle* ne l'aimait pas ! De nouveau, il se rappelait l'émotion poignante de Florence en écoutant son aveu, le charme qu'elle subissait, l'élan mystérieux de tendresse pudique avec lequel la jeune fille se penchait vers lui. Tout cela n'était pas un rêve, pourtant ! Elle avait cédé à l'irrésistible entraînement de son cœur. Alors pourquoi lui disait-elle : « Je ne serai jamais votre femme, je ne vous aime pas?... » Et il se prenait à l'accuser, à la maudire.

« — C'est une coquette, pensait-il, et la plus dangereuse des coquettes, celle qu'on croit franche et

sincère, celle qui inspire la confiance et le respect. Elle a su que je l'aimais, du premier jour où je l'ai vue... N'a-t-elle pas tout essayé pour faire naître et grandir mon illusion? Il lui était bien facile, pourtant, de me défendre sa porte, de me chasser, de ne pas permettre qu'une douce intimité se nouât entre nous... »

Il eut un frisson d'angoisse. Finie, cette intimité-là! Finies, ces visites quotidiennes qui étaient devenues les seules joies de son existence! Le malheureux souffrait atrocement. Pour la première fois depuis l'assassinat et le vol qui l'enrichissaient naguère, sa chance l'abandonnait. Pendant les années qu'il venait de vivre, Roland n'avait pas un instant appréhendé le remords.

Le meurtrier ne le connaissait pas, ce pâle et sinistre compagnon des criminels, que Shakspeare montre penché comme une goule sur leur couche nocturne. Pas une lueur de repentir ne filtrait dans son cerveau. Si parfois sa mémoire précise évoquait le souvenir du terrible drame, Roland s'applaudissait, comme d'un acte hardi, de n'avoir pas reculé devant ce forfait heureux. Et voilà que tout à coup le destin changeait de camp. Le fatalisme de cet homme faiblissait. Il se demandait si les mauvais jours n'allaient pas venir, puisque lui,

lui, le dompteur du sort et des hommes, il se brisait soudainement contre le caprice et la coquetterie d'une petite fille!

Une petite fille, soit, mais la plus délicieuse, la plus séduisante des créatures!

Parmi les œuvres des grands poètes, il en était une que Roland lisait et relisait constamment : *les Affinités électives* de Goethe. Florence lui rappelait Ottilia, la ravissante héroïne du poète allemand; Ottilia, cette vierge si candide et si amoureuse, toujours prête à discuter entre sa passion et son devoir, prête aussi à se sacrifier aux appels de sa conscience. Roland se demandait, avec la double vue des hommes sincèrement épris, si Florence, elle aussi, ne se croyait pas contrainte à s'immoler. Mais l'hypothèse lui paraissait inadmissible. Est-ce qu'elle n'était pas libre, riche, orpheline, dégagée de tous liens de famille, à l'abri de tous soucis matériels? Et cette femme lui paraissant énigmatique, il aimait mieux l'accuser que d'admettre l'intervention d'un devoir impérieux.

« — Je souffre : voilà la vérité, se disait-il. Je ne suis pas assez niais pour m'imaginer que cette souffrance est un châtiment. Châtiment de quoi? Je trouve absurdes ces métaphysiciens expliquant que le mal est quelque chose de négatif. Ainsi

que l'a dit Schopenhauer, le mal seul est positif, au contraire, puisqu'il se fait sentir. Tout bien, tout bonheur sont négatifs, puisqu'ils ne font que supprimer un désir... »

Et toujours, avec l'aide de ses philosophes préférés, il repoussait l'idée d'une punition. Déduction logique, puisqu'il repoussait l'idée d'une conscience. Pourquoi l'homme serait-il juste, quand la justice est bannie de ce monde? La nature est monstrueuse. Elle a créé certains animaux pour dévorer les autres; elle a imaginé des parasitismes imbéciles. Pourquoi le frelon dans la ruche? Lui, Roland, avait tué Mrs Readish, une ivrognesse, une morphinomane. C'était son droit de travailleur. Une fois de plus, l'abeille laborieuse supprimait le frelon inutile. Non, pour la nature, il n'y a ni bien ni mal, car elle ignore la justice et la pitié.

Par une étrange contradiction, cet homme n'hésitait pas à maudire Florence, à la supposer capable de jouer une répugnante comédie. Et cependant pas une minute il ne la supposait indigne de lui. Cette vierge, au regard angélique, n'avait subi aucune déchéance. Et à cette pensée, son amour s'avivait encore de tout le regret d'un trésor perdu. Que faire? Il ne savait plus. Renoncer à Florence? Il s'avouait tout bas qu'il n'en aurait pas le courage.

Alors, il continuerait à la voir, à retourner chez elle? Il ne briserait pas ces doux liens d'intimité qui le charmaient et le ravissaient? Qui sait? Peut-être triompherait-il d'une résistance inexplicable, peut-être consentirait-elle à l'épouser. Il s'était levé et marchait à pas lents dans les allées tristes. Machinalement, toujours en proie à ce combat intérieur, il traversa le Bois de Boulogne et reprit le chemin de son hôtel.

Alice venait de rentrer. D'habitude, son frère la faisait demander ou se rendait chez elle. Surprise de ne pas le voir, elle franchit le grand corps de bâtiment qui séparait les deux ailes et frappa doucement chez Roland. Ne recevant aucune réponse, elle ouvrit la porte. L'immense cabinet de travail était sombre.

« — Il n'est pas rentré, » pensa-t-elle.

Soudain, elle entendit de sourds gémissements; elle se pencha et aperçut son frère étendu sur une chaise longue. Un mouchoir entre les dents, pour étouffer le bruit de ses sanglots, Roland pleurait désespérément. La jeune femme courut à lui, épouvantée.

— Grand Dieu ! qu'as-tu ?

Et comme il se taisait, elle embrassa tendrement cet être qui gisait auprès d'elle, inerte et écrasé.

— Je comprends... murmura-t-elle. Tu as vu Florence, tu lui as dit que tu l'aimais ?

— Oui...

— Je veux savoir. Parle !

Roland obéit. A voix basse, il raconta tout à sa sœur : cet amour qui grandissait dans son cœur depuis des semaines, les visites de chaque jour qu'il faisait à la jeune fille, enfin l'aveu arraché à ses lèvres par la force irrésistible de sa passion. Alice l'écoutait, pensive. Elle comprenait, maintenant.

— Tu as confiance en moi ? répliqua-t-elle. Tu sais que je te suis ardemment dévouée, que je donnerais ma vie sans hésiter afin d'assurer ton bonheur ? Eh bien ! je te jure qu'elle t'aime !

Elle parlait avec une telle hardiesse qu'un frisson secoua Roland.

— Elle m'aime ! Comment le sais-tu ? Elle ne peut te l'avoir dit, à toi, puisqu'à moi elle a dit le contraire !

— Elle t'aime ! continua la jeune femme. Je la connais : c'est une douce, loyale et franche créature. Ce serait la pire des coquettes si, après tout ce qui s'est passé entre vous...

— Oh ! tu ne m'as pas compris ! Je lui ai demandé de devenir ma femme ; elle a refusé. Je lui ai de-

mandé : « — M'aimez-vous ? » Elle m'a répondu :
« — Non, je ne vous aime pas ! »

— Elle t'aime ! dit encore Alice avec force. Est-ce que vous connaissez les femmes, vous autres hommes ? Le plus fin, le plus observateur ne démêlera jamais les complexités de conscience de la plus inintelligente ! Alors tu n'as pas songé que Florence se croit peut-être séparée de toi par un obstacle qu'il n'est pas en son pouvoir de renverser ? Va, ma tendresse fraternelle est trop active pour manquer de vigilance. Du premier jour où tu l'as connue, tu as donné ton cœur à Florence. La sachant libre, j'ai souri à cet amour : tu ne pouvais choisir de femme qu'il me fût plus doux d'appeler ma sœur. Je vous ai étudiés tous les deux. Vous êtes dignes l'un de l'autre. J'ai vu naître et s'épanouir son amour comme j'ai vu naître et s'épanouir le tien. Sois patient et fort, ainsi que tu as toujours été. Je te jure qu'une heure viendra où cette jeune fille te paraîtra si haute et si pure que tu ne te pardonneras pas de l'avoir accusée !

Roland écoutait Alice, muet, éperdu, n'osant pas croire encore, mais déjà n'osant plus douter. Elle l'embrassait tendrement, avec une sollicitude de mère, avec une émotion de sœur.

— Ne pleure plus, sèche tes larmes. Et puisses-tu être assez heureux pour ne jamais regretter cette journée où tu es si malheureux !

VI

Le quai de la gare de l'Ouest s'emplissait de monde. L'express du Havre arrivait à minuit, avec les revenants du long voyage au delà des mers. Ici, une mère anxieuse, guettant de ses yeux agrandis l'apparition du fanal rouge ; plus loin, un spéculateur cousu d'or, poussé par l'ambition. Au milieu du quai, enveloppée d'un manteau de loutre, miss Florence restait immobile, cachant ses mains frileuses dans un manchon. Un voile épais couvrait le visage de l'orpheline ; ses meilleurs amis seraient passés à côté d'elle sans la reconnaître. Enfin un cri strident déchira la nuit, où luisait la blancheur de la lumière électrique, et le train entra majestueusement en gare. Florence laissa ses voisins se précipiter aux portières ; puis, quand elle ne craignit plus d'être foulée par les

impatiens, elle examina les voyageurs qui descendaient des wagons.

— La voici, murmura-t-elle.

Et elle alla droit à une jeune femme qui s'arrêtait attentive, en regardant à droite et à gauche.

— Nelly, ma chère Nelly ! s'écria Florence en serrant celle-ci entre ses bras.

— Oh ! mademoiselle, mademoiselle, que je suis heureuse de vous revoir après cette longue année d'exil !

— Viens vite, Antoine est là ; il s'occupera de tes bagages. Nous deux, nous allons partir ; tu dois être bien fatiguée, ma pauvre petite.

Elles montèrent dans le coupé, qui fila rapidement en remontant la rue Saint-Lazare. Nelly serrait avec tendresse les mains de sa maîtresse entre les siennes.

— Je ne suis plus fatiguée, maintenant que je vous retrouve. Vous ne me laisserez plus loin de vous, n'est-ce pas, mademoiselle ? Je suis trop malheureuse. Pensez donc que depuis six ans, c'est la première fois que je vous ai quittée. Du reste, vous touchez au but.

Florence eut un tressaillement.

— Tais-toi, balbutia-t-elle. Je ne veux rien savoir avant que nous soyons à la maison.

Elles n'échangèrent plus une parole. Enfin le coupé franchit la grille du jardin, et s'arrêta devant le perron.

— J'ai fait servir le thé dans ma chambre, reprit Florence. Viens. Elle est très jolie, ma chambre, et me rappelle celle du couvent. Là, mets-toi dans ce fauteuil, au coin du feu, et chauffe-toi, mon enfant. Non, non, ne te lève pas!

— Oh ! mademoiselle... murmura Nelly toute confuse.

Florence éclata de rire. Jamais elle n'avait été plus gaie ni de meilleure humeur.

— Tu ne veux pas que je te serve ? Eh bien ! tu es difficile !

Puis, redevenant grave, elle ajouta :

— Il y a longtemps que tu n'es plus une servante pour moi, ma bonne Nelly. Je n'oublierai jamais que tu t'es dévouée à l'orpheline, en cette heure cruelle où elle restait seule au monde. Quand j'ai su de quel abominable assassinat ma pauvre maman était tombée victime, tu m'as aimée, tu m'as consolée. Entre nous, il n'y a pas seulement l'intimité quotidienne, mais la solidarité d'une pensée commune. Maintenant donne-moi les bonnes nouvelles que tu m'as promises...

.

.

De son premier mariage, avec M. Sidney, Mrs Readish avait eu une fille qui reçut au baptême le joli nom de Florence, assez répandu aux États-Unis. L'enfant grandit, adorant sa mère, la vénérant, tombant malade si, d'aventure, elle restait plusieurs jours sans la voir. Peu tendre de sa nature, Sacha était heureuse de cette passion qu'elle inspirait à son enfant. Lorsqu'elle la prenait sur ses genoux, la petite entourait de ses bras le cou de sa mère, et disait en la câlinant, en la caressant : « — Vous êtes la plus belle des femmes ! » En ce temps-là, Mrs Readish, que la morphine et le whisky n'avaient pas encore abêtie, éblouissait New-York en hiver et Saratoga en été. Le bonheur de Florence dura peu. Un matin, Sacha vint s'asseoir auprès du lit de sa fille, et très doucement :

— Ma chérie, dit-elle, tu as toujours peur quand je rentre tard du théâtre ou d'une soirée ; à l'avenir, tu ne craindras plus rien. Je me remarie.

Florence ne comprenait pas bien : elle regardait sa mère de ses grands yeux interrogatifs et doux.

— Vous vous remariez ?

— Oui, ma petite. Tu n'as pas connu ton père : je vais t'en donner un.

L'enfant ne comprenait toujours pas. Cependant

une douleur aiguë la mordit au cœur. Sortant à moitié de son lit, les mains jointes, elle murmura d'une voix suppliante :

— Vous ne me quitterez pas?...

Ce cri de détresse remua le cœur de Mrs Readish.

— Tu es folle, ma Flor. Pourquoi te quitterais-je?

Elle dut cimenter cette promesse de beaucoup de baisers ; mais au moins Florence s'apaisa. M. Readish, le second mari de Sacha, était un homme bon, de grand cœur et d'une réelle intelligence. Ayant fait un mariage d'amour, il se promit d'être un père véritable pour l'orpheline. Malheureusement Florence s'aperçut bien vite que sa mère lui préférait de beaucoup cet étranger introduit dans la maison ; et cette petite fille souffrit les tourments, les inquiétudes, les angoisses d'une jalousie féminine. Elle ne se disait pas : « — Maman ne m'aime plus, » mais bien : « — Maman aime quelqu'un plus que moi. » En quelques semaines, ses joues se creusèrent et ses yeux se flétrirent, vagues et ternes comme des yeux d'anémique. Grisée par le bonheur de sa lune de miel, la nouvelle mariée ne remarquait rien. Ce fut le beau-père qui s'inquiéta le premier. Aussitôt, l'on consulta l'un des plus savants médecins de New-

York qui resta fort étonné devant ce phénomène physiologique : une enfant de six ans atteinte d'une dégénérescence nerveuse ! N'osant promettre de sauver la malade, il exigea qu'elle fût envoyée en plein air, dans les champs, pour fortifier ce corps frêle dont les muscles déprimés fonctionnaient mal. En apprenant qu'elle allait partir, Florence eut un violent accès de désespoir. Pour la décider, il fallut ne lui rien cacher. Si elle se soignait bien, si elle se remettait vite, l'absence serait brève : quelques mois, au plus. Ces quelques mois durèrent une année. Et quand Mrs Readish rappela la délaissée auprès d'elle, ce ne fut pas pour longtemps. Pendant plusieurs semaines elle prépara lentement ce jeune cœur à une séparation nouvelle. De grands intérêts de fortune condamnaient Sacha et son mari à de fréquents voyages. Pouvaient-ils emmener leur enfant avec eux ? Il était nécessaire que celle-ci commençât son éducation. Pendant son exil, Florence s'était habituée à vivre repliée sur elle-même. Son petit cerveau commençait à se faire une idée précise de la vie. Puisque aussi bien elle n'avait pas à elle toute seule sa mère bien-aimée, mieux valait qu'elle ne l'eût pas du tout. Ce n'était pas à cette mère qu'elle en voulait, mais à l'*autre*, à l'étran-

ger, au voleur de tendresse. Quand Sacha consacrait une heure à sa fille, elle se montrait toujours douce et caressante ; elle disait :

« — Comme je souffre loin de toi, ma petite Flor adorée ! »

Si bien que l'enfant se persuadait que sa mère n'était pas libre et que le second mari se mettait méchamment entre elles deux.

Cette pensée l'obséda dans la solitude du couvent. Les mois s'écoulèrent, puis les années. Florence croissait en force et en grâce. Sa douceur angélique la faisait adorer de tout le monde, de ses compagnes autant que des bonnes sœurs, qui la choyaient et la gâtaient. Mais cette persistance d'une idée fixe mûrissait l'intelligence de la petite fille, lui donnant une activité précoce. Elle travaillait assidûment, se disant que plus tôt elle aurait terminé ses études, plus tôt elle sortirait du couvent. Ses plus grandes joies étaient les lettres maternelles, qu'elle recevait régulièrement toutes les semaines. Un lundi, la lettre arriva bordée de noir. Veuve pour la seconde fois, Mrs Readish écrivait aussitôt à sa fille, sans beaucoup parler de sa douleur d'épouse. Il est vrai qu'après les enivrements de la lune de miel, Sacha s'était aussi peu souciée du second mari que du

premier. Dans ces quatre pages froides, Florence ne lut et ne comprit qu'une phrase : « Désormais, je n'ai plus que toi... » Elle eut un cri d'égoïsme bien humain. Enfin sa mère lui appartiendrait comme autrefois ! A l'avenir, nul ne pourrait les séparer. Elles allaient se revoir et ne se quitteraient plus.

La désillusion ne tarda pas. Non seulement Mrs Readish ne revint pas d'Europe, mais encore elle cessa d'écrire. La supérieure n'osait dire à Florence qu'ayant dû entrer dans la maison de santé berlinoise, sa mère ne pouvait tenir une plume. Cependant, la santé de l'enfant fut si gravement ébranlée, qu'il fallut bien lui révéler la vérité.

— Maman n'est pas en danger de mort ? demanda-t-elle, toute pâle, angoissée, les yeux fixes.

— Mais non, je vous le jure ! Dans quelques mois, elle sera guérie, tout à fait guérie.

— Alors j'aime mieux apprendre que maman est malade que de penser qu'elle ne m'aime plus !

Cette fois encore, la petite se remit. Mais toutes ces secousses morales aiguisaient sa sensibilité en affinant son système nerveux. Enfin, après un long temps écoulé, Mrs Readish arriva. Elle eut un mouvement de joie en voyant Florence. Quoi ! cette créature exquise lui appartenait ! Flattée dans son

amour-propre, elle s'imagina qu'elle avait toujours été le modèle des mères. Est-ce que sa fille ne l'adorait pas?

— Eh quoi! maman, vous repartez encore! s'écria l'enfant, les larmes aux yeux, lorsqu'elle sut que Mrs Readish traversait seulement New-York.

— Pour la dernière fois, ma Flor. Il faut que je liquide ma fortune, la tienne. Ce sont des terres éparses à droite et à gauche, dans le Far-West et en Indo-Chine.

Le joli visage de Florence s'attrista.

— Ce voyage m'épouvante, murmura-t-elle.

— Peureuse!

— Ah! maman, vous ne savez pas ce qu'on raconte de ces bandits de l'Ouest, quelles abominables aventures on leur prête!

— Rassure-toi. J'emmène ma femme de chambre et un gentleman français qui est instruit et courageux.

— Au moins vous ne resterez pas longtemps absente?

— Non, non, je te le promets.

Pendant cette courte apparition à New-York, Mrs Readish ne quitta guère le couvent, à la fois surprise et satisfaite d'être une si heureuse mère. De vrai, si Florence eût été laide et disgracieuse,

Sacha se fût très peu souciee d'elle. Mais une femme, si méchante et indifférente qu'elle soit, est toujours agréablement flattée, lorsqu'elle a couru le monde, de retrouver un amour filial, tendre et fidèle. Mrs Readish partit enfin, promettant à nouveau de revenir bien vite...

Et elle ne revint jamais !

En apprenant l'attaque du *log-house*, l'incendie, le crime, Florence faillit devenir folle. Et quand elle entra en convalescence, après deux semaines de délire fiévreux, une transformation étrange s'était opérée en elle. Sa gaieté enfantine n'existait plus, et sa raison semblait mûrie subitement. Son tuteur, un parent éloigné, s'intéressait vivement à la malheureuse orpheline, comme tous ceux qui la connaissaient.

— Ma maison vous est ouverte, ma cousine, s'il vous déplaît de rester au couvent.

Mais Florence désirait ne pas quitter les bonnes sœurs. Elle souhaitait seulement qu'on attachât à son service la femme de chambre qui accompagnait sa mère pendant le terrible voyage. A plusieurs reprises, elle demanda des détails sur ce gentleman dont chacun vantait le sang-froid, le courage et le dévouement. Encore alitée, lorsque Roland vint s'embarquer à New-York, elle ne put

le recevoir. N'ayant pas témoigné sa reconnaissance au défenseur de Mrs Readish, Florence reporta toute sa gratitude sur Nelly; et Nelly se mit bientôt à chérir sa petite maîtresse. Comme la fille tenait peu de la mère! La mère violente, emportée, cruelle; la fille douce, patiente, simple. Vite, l'orpheline aima cette nouvelle venue, cette confidente inespérée que le sort lui envoyait. Bien souvent, le cœur serré, Nelly écoutait Florence parler de la morte dont elle vantait la bonté, la douceur et la grâce. L'humble servante respecta pieusement de chères illusions, sachant bien que ces illusions-là sont encore le meilleur de la vie. Lorsque M^{lle} Sidney eut tout à fait confiance, elle révéla ses projets à sa confidente.

L'enfant de treize ans voulait venger sa mère assassinée!

— Je me suis fait raconter les détails exacts du crime, disait Florence. J'ai lu tous les journaux qui en ont parlé, j'ai recopié de ma main l'enquête et le rapport du *coroner*. Il ressort clairement que, seuls, cinq ou six bandits sont entrés dans le *log-house*. Les *ranchmen* en ont pris trois qu'on a lynchés sur place. Avant de mourir l'un de ces brigands a nié que lui ou l'un de ses camarades eût étranglé maman. « — Nous volons, nous ne tuons

pas. Ce ne peut être que François Chevrin qui a fait le coup ! » Qu'est devenu ce misérable ? C'est ce que je veux savoir...

A partir de ce jour-là, Nelly fut l'aide et le lieutenant de M^{lle} Sidney. M. Clark, l'homme d'affaires, autorisé par le tuteur, entra volontiers au service de l'orpheline. Au couvent, celle-ci dépensait à peine la centième partie de son revenu : M. Clark mit à la disposition de Florence des sommes considérables. Elle put entamer et poursuivre les recherches nécessaires. Après six mois d'investigations prudentes, on était fixé : François Chevrin travaillait comme simple ouvrier dans les mines par actions de la Caledonia, aux environs de Deadwood. Et, moins d'un an après le crime, on arrêtait cet homme, au grand scandale de la population ouvrière, qu'une telle sévérité stupéfiait. François Chevrin ne parut pas trop effrayé en apprenant qu'il serait déféré au jury. Les jurés américains sont souvent à vendre, et parfois aussi les juges. Les uns et les autres estiment qu'il n'y a pas de petits profits ! On ne pouvait nier la présence du Français dans la bande des *bull-wackers*. Cependant, Chevrin se défendait avec une passion et une énergie extraordinaires. Six mois plus tôt ou six mois plus tard, il eût peut-être obtenu un acquittement.

Mais les jurés désiraient ménager tout le monde : autant les gens riches que les mineurs. Au lieu de prononcer une condamnation à mort, comme les premiers l'espéraient, ils envoyèrent l'accusé en prison pour quatre ans, ce qui parut très sévère aux seconds.

A cette nouvelle, M^{lle} Sidney eut un accès de colère et d'indignation. Mais elle s'aperçut bien vite que personne n'approuvait l'exaltation de son ressentiment. Refoulant ses pensées en elle-même, elle ne voulut pas désormais d'autre confidente que Nelly. Les religieuses crurent leur élève résignée et calmée, à l'heure même où celle-ci prenait une résolution violente. Puisque la loi la trahissait, Florence se ferait justice elle-même. Néanmoins, elle continua de vivre au couvent, jusqu'à ce qu'elle fût émancipée. Enfin M^{lle} Sidney était libre ! Elle avait calculé que le meurtrier de sa mère allait achever son temps de prison. Quand Chevrin en sortirait, on l'expulserait du territoire des États-Unis : le droit de résidence est toujours refusé aux étrangers qui ont purgé leur peine. Eh bien ! elle voulait savoir ce que deviendrait le misérable, en quel pays il irait chercher un asile. Se méfiant de tout le monde, Florence pria Nelly de rester à New-York jusqu'à ce que le bandit eût payé sa dette à

la justice. Alors la fille de la victime achèverait l'œuvre commencée !

M^{lle} Sidney ne se faisait pas une idée bien nette du châtement qu'elle infligerait à l'assassin. Mais elle raisonnait en Américaine, qui, par atavisme autant que par éducation, accepte la loi de Lynch comme une nécessité. Une Française n'eût pas compris cet acharnement, parce qu'elle est habituée à respecter les arrêts de la justice. Là-bas, au contraire, le sentiment public les méprise. C'est un état d'âme à peu près pareil à celui du Corse ; la vendetta se retrouve à des degrés différents chez tous les peuples jeunes.

Voilà pourquoi M^{lle} Sidney refusait de se marier. Un époux n'eût pas compris sa résolution farouche. Cette douce créature, cette vierge au cœur sensible et tendre, gardait immaculée son adoration filiale. Et maintenant Nelly arrivait, pour dire à Florence : « — François Chevrin est rentré en France ; je l'ai vu sur le paquebot qui m'a ramenée, je le connais, je lui ai parlé, et l'heure que vous avez si longtemps attendue a sonné enfin... »

VII

Le lendemain, Nelly réveilla sa maîtresse de bonne heure.

— Maintenant, mademoiselle, il est juste que vous me parliez de vous. Qu'êtes-vous devenue depuis notre séparation? Je vous croyais fixée à Rome, au moins jusqu'à mon retour; soudain, j'ai reçu la lettre qui m'annonçait votre départ pour Paris...

M^{lle} Sidney dut satisfaire la curiosité de sa confidente. Elle raconta la vie amusante qu'elle menait en Italie, l'accueil empressé qu'elle trouvait dans la colonie étrangère, enfin la liaison d'amitié vive qui l'unissait bientôt à M^{me} Salbert. En entendant ce nom, Nelly eut un tressaillement.

— M^{me} Salbert, avez-vous dit, chère maîtresse?

— Oui. La connais-tu?

— Je ne la connais pas. Mais ce nom réveille tant de souvenirs en moi!... Vous ne vous souvenez pas, vous aussi, de l'avoir entendu prononcer?

Florence regardait Nelly de ses yeux étonnés; puis, avec un sourire triste :

— Si je me rappelle! Crois-tu donc que j'aie oublié votre compagnon de voyage, à ma pauvre maman et à toi? Quand j'ai vu ce nom imprimé en grosses lettres sur les affiches du théâtre Apollo, j'ai eu le frisson. La cantatrice que Rome acclamait était-elle la parente de l'homme de cœur qui vous avait défendues toutes les deux? Comment l'interroger? Je la rencontrai, chez le ministre des États-Unis. Mais déjà je savais l'inanité de mes soupçons. Jeune fille, M^{me} Salbert s'appelait M^{lle} Montfranchet. Elle était mariée à M. Aristide Duseigneur; et quand je lui demandai pourquoi elle avait choisi ce pseudonyme, elle me répondit d'une manière évasive...

Nelly soupira. Une fois de plus, elle perdait l'espérance de revoir son compagnon d'autrefois, celui qu'elle soignait et veillait naguère, avec tant de dévouement, dans la chambre triste d'un hôpital. Soudainement, M^{lle} Sidney était redevenue triste. La fidèle servante ne s'y méprenait pas : sa maîtresse paraissait songeuse et préoccupée.

— Alors, mademoiselle, vous êtes l'amie de cette grande artiste? Et vous n'avez rien de plus à m'avouer? Vous rougissez... Je le savais bien! Vous êtes la plus jolie, la plus adorable des filles. Tous les Parisiens ont dû s'éprendre de vous!

— Tais-toi, Nelly... Pourquoi me parles-tu ainsi? Est-ce que je m'appartiens? Quand tu me disais à New-York : « — Pourvu que plus tard, après votre mariage, vous ne cessiez pas de m'aimer... » Je te répondais : « — Je ne penserai à moi que lorsque j'aurai vengé celle qui n'est plus... » Ma tâche n'est pas accomplie.

— Elle le sera bientôt, mademoiselle... Permettez-moi de revenir à mon sujet... Pourriez-vous me jurer qu'un sentiment nouveau n'est pas entré dans votre cœur? Je vous connais trop, je vous aime trop tendrement pour ne pas lire dans vos yeux limpides. Vous n'avez donc plus confiance en votre petite Nelly?

Florence laissa tomber sa tête sur l'épaule de son amie, en soupirant. C'était un tableau délicieux, que ces deux femmes ainsi rapprochées par un élan d'affection commune.

— Ah! si, tu es toujours celle en qui j'ai foi... Bien souvent, depuis quelques semaines, j'ai souffert de ne pas t'avoir à mes côtés. Si tu savais!...

J'ai tant besoin de ne pas garder ce secret pour moi seule...

— Vous pleurez, mademoiselle!

— Je souffre. Comprends-tu, Nelly, si je suis malheureuse? *Il* m'aime, je *l'*aime, je puis devenir sa femme... et j'ai dû *le* repousser, étouffer mon cœur qui s'élançait vers *lui!* Souvent, quand nous parlions d'amour, je t'ai dit mes rêves de jeune fille. L'idéal du bonheur pour une femme, c'est d'appartenir à un être uniquement adoré. Je ne comprenais pas, je ne comprendrai jamais celles qui se marient au hasard, comme si se donner une fois n'était pas se donner pour la vie. Quand tu t'écriais en riant que je ne devais épouser qu'un prince, je me moquais, tu te rappelles, car pour moi ce mot de prince évoque une idée ridicule. Nous en voyons tant, aux États-Unis, de ces grands seigneurs qui essaient de se refaire une fortune avec nos dots! Mon désir ne cherchait pas si loin et ne montait pas si haut. Rencontrer un jeune homme qui m'aimât comme je l'aimerais,... je n'en demandais pas davantage au bon Dieu. Le monde ne m'amuse pas beaucoup; pour moi, le vrai bonheur a toujours été la vie à deux, avant que les enfants n'arrivent; et plus tard, la joie de voir grandir de mignons petits êtres nés de

sa chair. Il me déplaisait d'épouser un Américain. Le plus riche est ambitieux d'argent ; je ne voulais pas que l'homme dont je porterais le nom fût distrait de moi par des préoccupations étrangères. Je caressais tous ces rêves, sans avoir l'espérance de les réaliser jamais, et je vivais paisible, avec le souvenir de ma chère morte...

Miss Florence; Sidney s'arrêta une minute. Elle s'animait peu à peu ; une flamme brillait dans ses yeux clairs.

— J'ai beaucoup songé depuis hier, reprit-elle. Je ne dormais pas cette nuit, et je me rappelais tes paroles. Que pourrais-je faire pour châtier l'assassin de ma pauvre maman? Si nous étions en Amérique, ma tâche serait aisée. Les *ranchmen* du Far-West sont les seuls juges des brigands qui parcourent la Prairie. J'aurais pu leur livrer ce François Chevrin, par force ou par ruse ; mais en France, je suis désarmée. Puis, je ne veux pas que le crime soit puni par le crime. Où trouver l'homme qui risquera sa vie pour dégager mon serment? Qui acceptera un combat avec ce bandit? Seul, celui qui m'aimera consentirait à un pareil sacrifice...

Nelly commençait à entrevoir le plan de M^{lle} Sidney : faire d'elle-même l'enjeu d'une terrible par-

tie, provoquer un combat de Dieu où le vainqueur, ainsi qu'au moyen âge, aurait en récompense la main de sa dame.

— Permettez-moi de sourire, mademoiselle, mais, vrai, je trouve ce projet-là un peu trop romanesque ! Vous ne rencontrerez pas de chevalier pour la cause que vous voulez défendre. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont ni assez généreux ni assez enthousiastes pour provoquer en duel un repris de justice. Vous oubliez que ce François Chevrin a payé sa dette à la société. Il est quitte envers la loi, sinon envers vous.

Et comme Florence gardait le silence, Nelly reprit plus doucement :

— Je n'ai jamais lutté contre cette idée de vengeance. Lorsque vous l'avez conçue, vous sortiez d'une maladie terrible ; depuis deux semaines, le délire obscurcissait votre raison. C'est alors que je vous ai connue. En entrant à votre service, je me suis juré que je vous serais attachée fidèlement. Et quand vous m'avez dit vos rêves, j'ai cru d'abord à un reste d'exaltation cérébrale, que les années calmeraient. Les années ont coulé ; vous êtes restée la même. Vous m'avez commandé de me séparer de vous, de demeurer à New-York, de surveiller l'assassin... J'ai obéi. Mais plus j'y

pense, moins j'espère vous voir réussir, à moins que...

— A moins...?

— Celui auquel vous faisiez allusion tout à l'heure... celui que vous aimez et qui vous aime... sait-il vos pensées secrètes ?

— Non. Pourquoi les saurait-il ?

— Et vous l'avez repoussé ?

— Oui... hélas !

— Il doit être digne de vous, car vous n'auriez pas choisi un homme qui ne serait pas brave, noble et bon. Dites-lui tout, révélez-lui votre secret; et comment vous avez juré de n'être à personne, avant que le crime de Willow-Creek soit puni. S'il vous aime réellement, si sa passion est sincère, il vous répondra peut-être : « — J'accepte... » Je doute qu'il vous fasse cette réponse-là, car, encore une fois, ces générosités et ces enthousiasmes ne sont plus de ce temps-ci; mais enfin, s'il consent...

Florence eut un sanglot étouffé.

— J'y ai pensé, murmura-t-elle... Mais je me suis fait horreur à moi-même. Risquer sa vie, à lui, à lui...

— Vous risqueriez donc la vie d'un homme que vous n'aimeriez pas ? Alors, votre cause est injuste et mauvaise !

Maintenant, M^{lle} Sidney cachait sa tête entre ses mains.

— Tu as raison, Nelly. Comme fille, j'ai le droit de venger ma mère ; mais en échange du sacrifice que je demanderai à un mari, j'ai le devoir de me sacrifier moi-même. J'appellerai Roland à mon aide...

Nelly eut un mouvement si brusque, que la jeune fille s'arrêta court.

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle stupéfaite.

— Pardonnez-moi, mademoiselle ; une idée folle, une idée absurde a traversé mon cerveau. Roland !... celui que vous aimez s'appelle Roland ?

— Oui ; c'est le frère d'Alice, cette amie que j'ai connue à Rome...

Nelly se leva, toute droite :

— Il s'appelle Roland et sa sœur a pris le nom de Salbert !... Oh ! mademoiselle... mademoiselle...

L'émotion de Nelly était si forte, qu'elle s'arrêtait, ne pouvant plus ; les mots s'étranglaient dans sa gorge. Elle croyait deviner tout ! Florence aimait à son insu celui-là même qui naguère défendait si vaillamment Mrs Readish. Quelle joie pour M^{lle} Sidney, quand elle connaîtrait la vérité ! Maintenant, la jeune fille ne redoutait plus que sa maîtresse révélât son secret. Un être hardi et bon comme Roland Salbert était digne de tout com-

prendre. Et si cependant l'imagination de Nelly l'abusait ? Elle n'osait parler encore... Alors elle pressa Florence de questions, et elle écoutait, anxieuse, se demandant quelles ressemblances existaient entre le Roland d'aujourd'hui et le Roland d'autrefois, quels liens mystérieux unissaient le présent au passé. Elle cherchait à se faire une certitude avec les confidences de M^{lle} Sidney. Emportée par son émotion, elle dit tout à Florence.

— Mais c'est impossible ! balbutia l'orpheline... Un tel bonheur ne m'est pas réservé ! Celui que mon cœur a choisi aurait défendu ma mère ! L'élan qui m'entraînait vers lui serait à la fois venu de mon instinct et de mon cœur...

— Je vous supplie, mademoiselle, laissez-vous convaincre... N'est-ce pas le destin qui a mis sur votre chemin le seul homme qui puisse vous comprendre comme vous voulez être comprise, qui puisse vous aimer comme vous voulez qu'on vous aime !

— Mais c'est impossible ! dit Florence pour la seconde fois.

— Vous voulez savoir?... Écrivez-lui de venir...

— Nelly !

— Il le faut ! Je le verrai, et quelques changements que les années aient amenés en lui, je le reconnaî-

traï, rien qu'au son de sa voix. Si Roland Montfranchet est bien Roland Salbert, je me dirai que décidément votre œuvre était juste et que Dieu vous inspirait !

Elle ne songeait pas que si le Créateur inspire parfois les actions humaines, c'est plutôt pour aider à sa justice que pour assurer le bonheur de la créature !

VIII

Depuis la veille, Roland n'avait point vu M^{lle} Sidney. Les heures s'envolaient, lourdes et tristes. Un grand vide se faisait brusquement dans la vie de cet homme envahi par une passion irrésistible. Il se répétait, avec une amertume douloureuse : « Je ne la verrai plus... » En vain, il se rappelait les paroles consolantes d'Alice ; un instant crédule, il se reprochait maintenant son illusion comme une stupidité. Sa sœur voulait bercer son désespoir ; elle s'efforçait d'atténuer les refus de l'orpheline, lorsqu'elle la lui montrait se sacrifiant à un devoir imaginaire. Comme cette journée serait longue, puisqu'il n'irait point à Passy, puisqu'il ne jouirait pas de ce bonheur quotidien : l'entendre et lui parler ! Eh bien, soit ! il lutterait contre lui-même, il triom-

pherait de sa lâcheté. Le travail seul permet d'oublier et apaise les orages du cœur.

Tous les matins, à son réveil, Roland passait dans son cabinet et dépouillait son courrier. Il classait méthodiquement les lettres reçues, mettant de côté les unes, auxquelles il se réservait de répondre lui-même, annotant les autres qu'il confiait à son secrétaire. M. Montfranchet commençait à peine sa besogne, lorsqu'il tressaillit en apercevant une enveloppe posée sur le bureau. L'écriture de Florence ! Est-ce qu'Alice aurait raison ? Il brisa le cachet et lut. Lettre bien courte ! Quatre lignes, un peu tremblées, mais bien éloquentes ! La jeune fille lui demandait une entrevue.

Une entrevue ! Ainsi donc, sa sœur avait deviné juste ! M^{lle} Sidney l'aimait ! Autrement, elle ne lui eût pas écrit ; elle aurait considéré leur brouille comme définitive. Que voulait-elle lui dire ? Tâcher de le reconquérir à nouveau, pour lui imposer des épreuves nouvelles ? Impossible. Florence connaissait l'énergie de Roland : elle le savait ardent et résolu. Ayant avoué son amour, il ne pouvait reparaître chez elle qu'à titre de fiancé. Comment admettre alors qu'en si peu d'heures les intentions de la jeune fille eussent changé ? A moins qu'elle n'eût été sincère, la veille, elle avait un devoir à

remplir. Tout d'abord, elle repoussait Roland, se croyant assez forte pour sacrifier le bonheur promis. Puis, vaincue, elle l'appelait à elle... Toutes ces pensées se pressaient dans le cerveau de cet homme déséquilibré par un amour violent. Comme l'heure du rendez-vous serait longue à sonner!

— Que t'avais-je dit? s'écria sa sœur lorsqu'il lui montra la lettre de M^{lle} Sidney. Va! mon affection pour toi est trop profonde pour que je m'abuse. Florence sera ta femme. Par la réponse qu'elle t'a faite hier, par la lettre qu'elle t'a écrite ce matin, tu peux juger de sa tendresse. La pauvre petite voulait imposer silence à son cœur. Quand tu as été parti, elle a enduré le même supplice que toi. Allait-elle demeurer seule, et te perdre pour toujours?

A deux heures, Roland arrivait à Passy, très ému, très troublé, sentant bien que cette entrevue déciderait du sort de sa vie entière. Florence était fort pâle; ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Elle lui tendit sa petite main, en s'efforçant de sourire.

— Je craignais que vous ne vinssiez pas, murmura-t-elle.

— Ne me saviez-vous pas votre ami, mademoiselle, et pouviez-vous douter que je n'accourusse?

Elle était grave et soucieuse.

— Asseyez-vous près de moi, comme d'habitude, et promettez-moi de me pardonner le chagrin que je vous ai fait...

— Vous pardonner...

— J'ai eu tort, hier; j'aurais dû vous parler franchement.

Elle le regardait de ses yeux clairs où se lisait toute sa sincérité.

— Vous m'aviez dit que vous m'aimiez, Roland... Moi aussi, je vous aime...

— Florence !

— Par grâce, écoutez-moi jusqu'au bout. Avant de me répondre, je veux que vous me connaissiez tout entière. Nous nous sommes rencontrés, un soir, dans la loge de votre sœur. Tout de suite, vous m'avez plu. J'ai ressenti une impression singulière, lorsque vous m'avez dit : « — Il me semble que je ne suis pas un étranger pour vous, et je m'imagine vous connaître depuis très longtemps. » J'ai toujours cru que deux êtres destinés à s'unir devant Dieu ne peuvent être des étrangers l'un pour l'autre. Ils ne se sont jamais vus, mais ils se sont devinés. Puis, vous êtes venu chez moi ; je vous ai étudié, je vous ai compris. Nous avions des idées pareilles, des sensations communes. Quand je me

suis aperçu que des liens invisibles unissaient nos deux cœurs, j'aurais dû réagir contre moi-même et contre vous ; j'aurais dû fuir un bonheur qui me paraissait impossible...

— Impossible ! prononcez-vous encore ce mot-là !

— J'ai été faible... Que voulez-vous, je ne suis qu'une enfant, une pauvre enfant, qui ne sait pas triompher d'elle... Et cependant un devoir sacré me séparait de vous. Écoutez-moi bien, Roland ! Vous m'avez crue une orpheline comme les autres... Non. Une jeune fille est libre, à l'ordinaire, lorsqu'elle a perdu ses parents et qu'elle reste seule au monde. Moi, je ne le suis pas. J'appartiens à une morte. Ma mère a succombé au plus abominable des crimes, là-bas, en Amérique. Son meurtrier n'a subi qu'une peine dérisoire, et je me suis juré de ne pas me marier, tant que je n'aurais pas vengé celle qui n'est plus.

Roland écoutait, le cœur serré, ne comprenant pas encore.

— Commencez-vous à entrevoir la vérité ? Une créature débile telle que moi ne peut rien. Je voulais armer en faveur de ma cause l'homme qui, pour m'obtenir, aurait la générosité de risquer sa vie contre celle de l'assassin. Raisonnement de petite fille un peu romanesque et bien naïve ! Il est aisé

de construire des projets, tant qu'on n'aime pas. Le jour où le cœur se donne, la raison devient esclave. Je vous ai aimé. Je me suis dit que si je vous demandais d'abord un pareil sacrifice, je n'aurais pas ensuite le courage de l'accepter jusqu'au bout...

Elle se tut pendant quelques minutes.

— C'est alors que j'ai voulu rompre tous liens entre nous. Je vous ai repoussé. Lorsque vous êtes parti hier, il m'a semblé que tout mon bonheur s'en allait... Est-ce que je pouvais vous ouvrir mon cœur? Est-ce que je pouvais vous crier: « — Voici mon secret, prenez-en la moitié! » Mon passé ne comptait pas pour vous. Je ne datais dans votre vie que du jour où vous m'aviez connue. Vous ne datiez dans la mienne que du jour où je vous avais aimé... Je le croyais, du moins. Tout à coup...

Elle souriait maintenant, et une lueur d'espérance brillait dans ses yeux.

— Tenez, Roland, nous sommes unis par une étrange fatalité. Je vous croyais étranger à mon existence d'autrefois; et vous y êtes mêlé par un événement tragique...

Elle souriait toujours, et déjà il entrevoyait l'épouvantable révélation. Sa raison protestait, mais son instinct devenait plus fort que sa logique. Il devinait à l'avance les paroles de la jeune fille.

— C'est une amie qui m'a tout dit, pensez à ma joie ! Je vous devais déjà de la reconnaissance, avant de vous avoir rencontré ! La pauvre morte que je pleure, vous l'aviez héroïquement défendue...

M^{lle} Sidney se leva, et ouvrant la porte du salon qui donnait dans le boudoir :

— Viens, Nelly, dit-elle à voix haute : regarde ! Roland Montfranchet s'est-il appelé Roland Salbert ?

— C'est lui, mademoiselle !

Et s'élançant vers le jeune homme, Nelly prit ses mains qu'elle baisa.

Roland avait reculé, livide, terrifié. Ce n'était pas Nelly qu'il voyait apparaître soudain, mais Mrs Readish. Il croyait sa victime disparue, oubliée, et ce spectre implacable se dressait devant lui pour le maudire ! Il agita ses bras comme pour chasser la vision vengeresse, et n'y tenant plus, il tomba écrasé sur un siège. Nelly et Florence crurent qu'il cédait à l'émotion du souvenir soudainement évoqué. Après des années révolues, il revivait la scène sinistre et le drame de la Prairie.

— Ah ! monsieur Roland, continua Nelly, comme vous avez été bon et courageux !... Je vous ai conté bien souvent cette terrible aventure, mademoiselle. Seul, seul, contre cette bande enragée, ivre, furieuse, il s'est jeté en avant pour nous défendre. Il

est tombé, frappé d'une balle, en couvrant de son corps celle qu'hélas ! il n'a pu sauver...

Par un terrible effort de volonté, Roland recouvrait lentement son calme et sa lucidité. Il eut l'intuition précise qu'il était perdu, s'il s'abandonnait à son trouble inexplicable pour ces deux femmes. Comment ne s'étonneraient-elles pas du tremblement de sa voix, de la fébrilité de ses gestes ?

— Vous, vous, Florence, bégaya-t-il, la fille de Mrs Readish !

M^{lle} Sidney était transfigurée. Son visage rayonnait de joie et d'amour.

— Oh ! que je vous aime, Roland, et comme je vous admire aussi ! Me trompais-je en disant que la fatalité nous destinait l'un à l'autre ? L'homme que j'aime est l'homme à qui je dois le plus ! Je vous repoussais hier, pour ne pas vous révéler mon secret, et ce secret n'en était pas un pour vous ! Aurais-je eu le droit de demander à un autre ce que je puis vous demander, à vous ? D'être mon soutien, mon aide, mon vengeur !

Il était redevenu calme, absolument maître de lui.

— Je vous appartiens, répliqua-t-il. Faites de moi ce que vous voudrez... Et vous, ma bonne Nelly, vous qui m'avez sauvé, vous serez mon amie,

comme jadis... Mais vous parliez de châtement, Florence, vous parliez du criminel qui n'a subi qu'une peine dérisoire... Je croyais que...

Il n'osait pas continuer, sentant bien qu'il marchait en plein inconnu. Plus que jamais, Roland craignait de se trahir. La terrible situation où il se trouvait jeté se compliquait de circonstances qu'il ignorait. Adroitement il interrogea M^{lle} Sidney, et resta stupéfait. Quelle confiance étrange ! Comment cette vierge aux yeux si doux avait-elle pu concevoir une pensée si farouche ? Ce caractère féminin lui échappait complètement. Il crut qu'il suffisait de flatter cette exaltation filiale, pour la diriger par la suite et l'amoindrir. Florence parlait toujours, disant naïvement la joie et les espérances de son cœur. Maintenant, elle pouvait devenir la femme de Roland ; rien ne s'opposait plus à leur union. Oh ! l'adorable vie qu'ils mèneraient tous les deux ! Les rêves de la jeune fille prenaient corps. On eût dit qu'elle oubliait le serment fait à la morte, pour se livrer tout entière à la chaste ivresse d'aimer et d'être aimée. Pourquoi, Roland ne réaliserait-il pas ses projets d'autrefois ? N'étaient-ils pas riches l'un et l'autre ? Le banquier Montfranchet ôterait de sa vie le souci des affaires, afin de redevenir un dilettante. Il se taisait toujours, s'effor-

çant de l'écouter et ne parvenant pas à l'entendre, grimaçant un sourire et se débattant contre sa terreur grandissante. A mesure que Florence parlait de l'avenir, Roland s'enfonçait dans le passé. Par instants, il regardait la jeune fille et ne la voyait pas. Celle qu'il voyait, c'était l'*autre*, la victime, celle qu'il croyait à jamais enfouie sous la terre, et qui sortait de sa tombe pour s'accrocher à l'assassin et l'entraîner avec elle ! Ce fut une sensation si aiguë, si insupportable que M^{lle} Sidney eut peur. Il était pâle, et ses yeux brillaient de fièvre. Une dernière fois, Roland fit un effort violent sur lui-même.

— Pardonnez-moi, dit-il, presque à voix basse. Après avoir eu l'énergie de supporter ma souffrance, je me suis senti faible devant mon bonheur... Pensez donc qu'hier je croyais vous avoir à jamais perdue!... Et aujourd'hui je vous retrouve!... Je vous retrouve, et bientôt vous serez ma femme... ma femme !

IX

Quand il quitta la jeune fille, Roland eut un soupir d'allégement. Enfin, il pouvait reprendre ses esprits et regarder l'épouvantable réalité en face. Florence, fille de Mrs Readish ! Ces mots sonnaient comme un glas à ses oreilles. Le mariage devenait impossible. Il avait volé, il avait tué ; pas une minute le remords n'était entré dans son cœur. Chaque fois qu'il se rappelait la mort de Sacha et le larcin adroit qui la suivait, il s'applaudissait d'avoir si bien réussi. La fortune souriante l'amnistiait à ses propres yeux. Mais, quelle que fût son assurance, en dépit de sa force d'âme, il n'oserait pas épouser l'héritière de sa victime, et jeter un audacieux défi à la nature et à la raison.

« — Non, non, je ne pourrai jamais, pensait-il. Je ne me repens pas d'avoir étranglé une femme mé-

chante, nuisible, à moitié folle. Pourquoi me repentirais-je ? Ce fut un acte involontaire. Puis, c'est la loi de l'humanité. Le plus faible est supprimé par le plus fort, le parasite disparaît au profit du laborieux. Mais si je consommait une pareille union, je sortirais des limites de mon droit... »

Et à mesure qu'il réfléchissait, une douleur inexprimable déchirait son cœur. Il fallait donc qu'il se résignât à perdre Florence ! Quoi ! cette adorable créature ne serait pas sa femme ! Il détruirait de ses propres mains le bonheur rêvé, et cette enfant, cette jeune fille qu'il aimait, dont il était aimé, s'éloignerait de lui, avec mépris peut-être, ne comprenant pas qu'il refusât de l'épouser après tout ce qu'il avait dit ! Pauvre Florence... En aurait-il le courage ? Était-il assez maître de sa volonté pour accepter un pareil renoncement ? Il avait tant souffert la veille, lorsqu'il se croyait le jouet d'une coquette ! Pourrait-il à nouveau endurer cette souffrance-là ?

En arrivant à son hôtel, Roland défendit sa porte, et s'enferma dans son cabinet de travail. Il donna l'ordre au valet de chambre de ne laisser entrer auprès de lui ni sa sœur ni Aristide : la consigne n'épargnait personne. Alice connaissait trop bien son frère ; tout de suite elle devinerait qu'il était

accablé par un malheur imprévu. Roland se débattait entre deux impossibilités : celle d'épouser M^{lle} Sidney, celle de la perdre.

« — Raisonçons froidement, pensait-il. Ai-je du remords de mes actions, dans l'acception philosophique du mot? Non. Le remords est une expression creuse, dans le sens que lui donnent les spiritualistes. Je me suis déjà prouvé à moi-même que je n'étais plus responsable quand j'ai étranglé Sacha. Le sang qui coulait par ma blessure ouverte anéantissait mes facultés. Hughlings Jackson a fait remarquer que dans les grandes commotions la volonté se dissout violemment. Bien plus, il a noté cette observation, conforme aux théories d'Herbert Spencer : « Un homme à demi paralysé, ayant perdu les mouvements les plus volontaires d'une partie de son corps, ne perd pas les mouvements les plus automatiques. » J'étais à moitié paralysé. Et le coupable ce n'est pas *moi*, créature pensante, c'est *moi*, automate inconscient. Soit. Mais le vol a suivi le crime. Revenu à la raison, à la pleine possession de ma volonté, j'ai profité de ce vol. Donc, éclipse totale du sens moral. Pourquoi n'admettrais-je pas la théorie de Maudsley? « L'absence du sens moral peut être un vice congénital de l'organisation morale. » Ne sait-on pas que la conscience, — puisque je suis

forcé de m'ê servir de ce mot, — est pervertie et parfois détruite par une maladie, par une fièvre, par une blessure? J'étais la proie de phénomènes physiologiques très naturels. D'abord, résolution de ma volonté; ensuite, impulsion automatique : je me suis rué sur cette femme... Voilà mon crime excusé. Puis, comme j'étais blessé, probablement atteint d'un transport au cerveau, il y a eu chez moi obscurcissement du sens moral; et voilà mon vol excusé comme mon crime... »

L'illogisme de sa prétendue logique lui apparaissait pourtant, malgré le travail subtil de sa pensée. Qui sait même si ces raisonnements péniblement échafaudés n'étaient pas une forme du remords? Car enfin, s'il concluait à l'irresponsabilité quant à certains actes accomplis, cette irresponsabilité cessait, quant à la conséquence de ces actes. Roland s'avouait qu'une fois guéri, une fois redevenu le maître de sa volonté, il avait gardé le bénéfice du vol commis alors que cette volonté n'existait plus.

« — Je ne pouvais pas faire autrement, se disait-il. La plus vulgaire prudence m'ordonnait d'agir ainsi. Une maladresse me perdait. Comment aurais-je expliqué que ces quatre bank-notes de 4000 livres se trouvassent en ma possession? Il était inadmis-

sible que Mrs Readish me les eût confiées. Donc, je les avais dérobées. A quel moment? Avant ou après l'attaque du *log-house*? Évidemment après, quand la victime gisait évanouie. Une fois le premier soupçon conçu, le *coroner* en aurait eu un second. Il se serait dit que j'avais tué afin de voler, et non pas que j'avais volé parce que j'avais tué. Cet argent a été la source de ma fortune. Soit. Il n'a pas dépendu de moi de le rendre. A qui?... »

Roland s'arrêta court. Une lueur lui apparaissait d'abord très faible, mais peu à peu grandissante. A qui restituer cet argent, sinon à M^{lle} Sidney, seule héritière de sa mère? Il ne dirait pourtant pas à Florence: « — Ceci est à vous, non plus à moi... » L'envoi anonyme de quatre cents billets de mille francs offrait d'autres dangers inévitables. Un commissionnaire pouvait parler; la poste saurait le nom de l'expéditeur. Alors, comment faire? Comment faire! Mais son heureux destin lui permettait d'accorder sa raison avec son cœur. En épousant M^{lle} Sidney, il partageait avec elle tout ce qu'il possédait. Seule conclusion logique de cette aventure sinistre! Maintenant encore la prudence lui commandait de violer la loi de nature. Florence ne comprendrait pas que, lui, Roland, refusât d'être son mari. Elle remarquerait que ce refus coïncidait

avec la découverte du secret. Tant que Roland ignorait sa naissance, à elle, il l'aimait, il la suppliait de devenir sa femme. Le jour où il la savait fille de Mrs Readish, l'amour croulait, et le fiancé prenait la fuite...

Ce raisonnement spécieux semblait irréfutable. Le mari de Florence rendait à celle-ci la fortune dérobée. Bien plus, il la lui rendait colossalement accrue. Après tout, pourquoi la loi de nature défendrait-elle au meurtrier de s'unir à la fille de la victime? Les conquérants d'autrefois épousaient les héritières des rois qu'ils avaient égorgés. La fille de Darius entra dans le lit d'Alexandre, et Pyrrhus se mourait d'amour pour Andromaque. Ce qui a été vrai reste vrai. L'humanité change, non pas la notion du bien et du mal. Et, comme pour se prouver à lui-même combien il avait raison, Roland cherchait à se persuader que cette rencontre entre lui et Florence était un bonheur. Deux jours avant, il accusait le destin de l'abandonner, croyant à l'éclipse de sa chance. Au contraire, sa chance lui demeurait fidèle et le destin continuait de le protéger. Le mariage terminait tout. Roland avait tué la mère; il rachetait son crime en faisant le bonheur de la fille. Et de même, il rendait à la fille l'argent dérobé à la mère...

Et cet homme né honnête, mais non défendu contre la tentation par une croyance religieuse, ne sentait pas l'insanité de ses arguments. Il cherchait un enchaînement mystérieux dans les actes successifs de son existence, sans s'apercevoir que ces actes se soudaient en effet les uns aux autres, mais pour le punir, non pour l'amnistier ! La créature humaine ne peut pas commettre un crime unique. Après le premier, le second ; après le second, le troisième ! Le mal commande le mal, comme le bien commande le bien. Nos actions sont pareilles à ces lampes toujours flamboyantes du poète latin :

... Et quasi cursores vitæ lampada tradunt...

Les coureurs qui se relaient sans jamais s'arrêter, ce sont nos pensées, nos décisions, nos tentations, nos entraînements, car toute faute commise, petite ou grande, a du retentissement sur l'existence entière. Ici-bas, il n'y a ni fatalité ni mauvaise chance, mais déduction logique et inévitable. L'homme naît libre et responsable. S'il est soumis à des impulsions héréditaires, il est apte à les refréner et à les vaincre. Il tente de s'absoudre en invoquant la folie ou le trouble des fonctions mentales... Tout en dedans de lui-même, une voix

se lamente tôt ou tard, et tôt ou tard un remords naît, grandit et ronge... Celui qui ne croit à rien appelle cette voix : la peur ; celui qui croit à Dieu appelle ce remords : la conscience !

X

M^{lle} Sidney voulait que le mariage fût célébré très simplement. Cette gracieuse créature haïssait le tapage et le faste.

— Pourquoi ne pas fuir le bruit? disait-elle un soir à Alice. Il me semble que ces grandes cérémonies ne sont qu'une des satisfactions les plus niaises de la vanité.

M^{me} Duseigneur se mit à rire.

— Vous avez absolument raison, ma petite sœur. Je serais bien étonnée, du reste, si nous n'étions pas très souvent du même avis! Mais retenez ma prédiction : si vous refusez d'obéir à la mode, tout le monde vous en voudra.

— Oh! tout le monde!...

— Vous croyez que j'exagère? On voit bien que vous ne connaissez guère Paris. Les Parisiens, ma

chérie, sont des enfants et des badauds. Ils veulent male mort à ceux qui les privent d'un plaisir attendu.

La jeune fille eut une adorable moue d'impatience.

— Alors, répliqua-t-elle, Roland et moi nous sommes condamnés à nous exhiber devant ces gens-là, comme des histrions?

La vivacité de Florence redoubla la gaieté d'Alice.

— Mais, ma pauvre enfant, qu'est-ce que nous sommes les uns et les autres, sinon des comédiens? Remarquez bien que je ne parle pas pour moi, qui suis doublement comédienne! Voyez-vous, le grand secret de la vie, pour être à peu près épargnée par les médisances, — je dis à peu près! — c'est de ne jamais faire autre chose que ce qu'on attend de vous. Mon frère occupe une haute position. Vous-même n'avez pas une situation inférieure, puisque vous appartenez à l'une des plus riches familles américaines. Comment les badauds dont je parle admettraient-ils que vous désirez vous passer d'eux?

Il fallut bien que l'orpheline se rendit à l'évidence. Avec son inaltérable bon sens, Alice jugeait sagement la vie. Tout le monde se réjouit, à l'espérance d'une grande fête que M^{me} Duseigneur donnerait pour le mariage de son frère. Mais lorsqu'on apprit

que le banquier Montfranchet liquidait ses affaires et devenait un simple rentier, la sensation fut encore plus grande. Cette société « *fin de siècle* », qui n'aime et ne respecte que l'argent, fut très surprise et presque scandalisée. Les hommes de finance, surtout. Ils gardent toujours l'espoir de voir leurs confrères se ruiner !

Il n'y eut pas de notes trop discordantes dans le concert des éloges mondains. Non que d'aimables amis laissassent échapper cette occasion de médire un peu. Mais les *potins* colportés à droite et à gauche n'étaient pas trop envenimés. A la sympathie inspirée par Roland se mêlait une certaine crainte ; et le Parisien n'estime vraiment que les gens qu'il redoute. Malheur à ceux que frappe une accusation de « bon-garçonisme » ! Ils sont livrés aux bêtes, comme d'innocents chrétiens des temps héroïques. Après le bal de contrat, les éloges furent unanimes et les femmes déguisèrent leur jalousie naissante. Elles firent un succès à M^{lle} Sidney, exquise et adorable, comme toujours, mais embellie maintenant par la certitude de son bonheur prochain. Ses yeux brillaient d'espérance et d'amour ; leur clarté limpide s'égayait de rayons lumineux, comme ces reflets de soleil qui semblent emprisonnés dans un saphir. Près de la haute serre encombrée de plantes rares

quatre ou cinq Parisiennes caquetaient à leur aise, patiemment écoutées par leurs « flirts ».

— Elle n'est pas mal, cette petite, disait M^{me} Audiberte de Ganges, une jolie brune, élégante et fine, aux allures fringantes. Malheureusement, je crois qu'elle se fanera vite.

— Pourquoi ?

— Trop blonde ! J'engage messieurs les hommes à se méfier de ces créatures éthérées qui ressemblent à des héroïnes de ballade. Leur beauté n'est qu'un déjeuner de soleil !

M^{me} Edmée de Boiscel, très bonne femme, et partant peu influente, ne se montrait pas si sévère. Elle fit même l'éloge de Florence, d'une manière assez vive. Mais la princesse Polinska résuma l'opinion générale en quelques mots très nets.

— Je ne dis pas qu'Audiberte se trompe, mais Edmée pourrait bien avoir raison. Le bonheur est le meilleur des cosmétiques ! Une femme longtemps heureuse reste longtemps jolie. Il nous arrive de voir une amie, déjà passée, presque finie, retrouver soudain une fraîcheur passagère et un éclat inattendu ! Miracle de l'amour !

En revanche, ces dames ne tarissaient pas sur le compte de Roland. Il était, à cette époque, dans toute la plénitude de sa force et de son intelli-

gence. Un homme très beau est le plus souvent très ridicule; mais, chez le fiancé de Florence, on remarquait moins la beauté du visage que l'harmonie des traits et l'élégance du corps. Sa tête grave de penseur et d'artiste était éclairée par le rayon de l'âme. Maître de lui, ayant dépouillé les impatiences d'autrefois, il frappait à première vue par la franchise de son regard pénétrant et vif. En dehors de ses intimes, il inspirait une sympathie point banale, celle qu'on accorde aux natures supérieures lorsque l'orgueil ne les a pas gâtées. Il plaisait aux femmes, parce que toutes auraient voulu être aimées de lui; il plaisait aux hommes, parce que tous le désiraient comme ami.

Voilà pourquoi, dès le lendemain du bal de contrat, on prédisait aux deux fiancés un avenir de bonheurs toujours renouvelés. Que leur eût-il manqué? Jeunes, beaux, riches, pleins de vie et de santé, unis par un amour qu'on savait profond et durable, ils auraient plutôt excité les envieux. Mais chacun se disait tout bas qu'il fallait rest en bons termes avec eux. L'opinion d'une société n'est jamais inspirée que par l'intérêt. Après leur mariage, M. et M^{me} Montfranchet se fixeraient à Paris. Tous désiraient être conviés plus tard à leurs belles réceptions. Dans les jugements qu'ils portent, les

gens du monde sont toujours influencés par l'espérance de jouir du luxe des autres.

L'église de l'avenue Victor-Hugo se trouva trop petite pour contenir la foule bruyante des invités et des curieux. On savait que M^{me} Salbert et deux de ses plus illustres camarades de l'Opéra chanteraient pendant la cérémonie. Tout cela suffisait à transformer cette messe de mariage, que Florence eût désirée bien simple et bien modeste, en « un événement parisien ». Les « événements parisiens » ont cette particularité qu'ils font plus de tapage que les autres et qu'ils sont oubliés plus vite. On parla beaucoup de la cérémonie pendant vingt-quatre heures. Puis on s'occupa fiévreusement d'une brouille inattendue subitement éclatée dans le ménage d'une mondaine en vue. Quelqu'un ayant demandé, par hasard, chez M^{me} Rosenheim :

— Est-ce que M. et M^{me} Montfranchet sont en voyage ?

Personne ne put lui répondre. Nul ne se préoccupait de savoir où Florence et Roland cachaient leurs joies. On les avait parfaitement oubliés, jusqu'au jour où il deviendrait utile de se souvenir d'eux.

Pour ceux qui s'aiment, l'oubli du monde est la moitié du bonheur.

XI

Labiche a écrit le *Petit Voyage*, cette spirituelle odyssée de deux nouveaux mariés, et il a dessiné de verve l'un des travers d'une société qui n'est pas à court de ridicules ! La mode date du dernier siècle. Interrompue par les guerres de la République et de l'Empire, elle reprit de plus belle dès la Restauration. Comme les salons sont moutonniers ! Leurs mœurs intimes se modifient, mais ne changent pas. Le fonds reste le même. Quand elle fait son entrée dans la vie, une génération nouvelle a tout de suite l'air de manquer d'imagination : elle s'empresse de copier la génération moribonde qu'elle remplace. Pour se faire illusion, elle décrète les chapeaux en forme de melon au lieu des chapeaux en forme de cage, et les robes échancrées au lieu des robes bouffantes. Puis, ce grand effort accompli, elle se laisse

vivre. Les coutumes absurdes subsistent, parce qu'il est plus malséant de les détruire que de les observer. Et grâce à ce consentement tacite qui n'est, en somme, qu'une paresseuse indifférence, le *Petit Voyage* de Labiche est encore aujourd'hui d'une observation aussi exacte qu'il y a cinquante ou soixante ans.

Roland partageait l'avis de cet homme d'esprit qui traitait cette indéracinable coutume « de principe barbare et malpropre ». Donc, deux êtres qui s'aiment vont semer à travers les routes leurs souvenirs les plus chers et leurs sensations les plus douces? Ils subiront la promiscuité vulgaire des rencontres, et l'hospitalité banale des hôtels meublés? Et plus tard, lorsque les époux devenus vieux voudront évoquer les jours lointains et se rappeler leur jeunesse disparue, il ne leur restera qu'un parfum presque évanoui pareil à celui d'un sachet éventé!

Quinze jours avant son mariage, M. Montfranchet apprit la mort d'un gentilhomme-fermier de Vaucluse, M. des Escalens, avec lequel il se trouvait en relations d'affaires et d'amitié. M. des Escalens laissait toute sa fortune à des cousins éloignés, qui s'empressèrent de mettre en vente le château de Canourgues, habité par le défunt. Roland connaissait Canourgues. Il se hâta de se porter acquéreur

Grande satisfaction des héritiers. Ils n'espéraient point se débarrasser si tôt d'une propriété d'agrément dont l'entretien coûtait fort cher. Le tapissier eut ses coudées franches. Il transforma le château en quelques jours. Mais il eut soin de conserver les vieux meubles, les bahuts de chêne, les hautes cheminées de marbre, qu'il n'est pas rare de trouver dans les belles habitations provençales.

Canourgues se dresse en face du village de Grambois, au milieu d'un fouillis de chênes, de hêtres et de trembles centenaires. La route de la Tour-d'Aigues déroule son long ruban jaune à l'extrémité du parc qui monte jusqu'à la maison par une pente insensible et régulière. Cette terre bénie de Vaucluse est d'une fertilité prodigieuse; les pins, les cerisiers, les oliviers savoureux et les mûriers y croissent librement, au gré de la nature, cette généreuse fermière. Presque partout, les chênes sont tapissés de lierres souples et vigoureux qui s'élancent des troncs moussus vers les hautes branches, puis retombent en cascades vertes au travers des feuillages éployés. Les arbres sont tellement rapprochés qu'ils forment des dômes bleuâtres où filtrent à peine quelques rayons de lumière blonde. A mesure qu'on avance dans les allées du parc, une immense pelouse, coupée par de longues tranchées remplies

d'eau, s'étale moelleusement, cuisant au soleil ses foins gris semés de violettes, de marguerites et de boutons-d'or. A l'extrémité de cette pelouse, une large terrasse sablée où dans d'énormes vases du Japon se dressent des fleurs prisonnières. Là le curieux s'arrête, ébloui, pour regarder le paysage féérique qui apparaît subitement à ses yeux. En face, le village construit sur une haute colline, où les maisons grises s'accrochent irrégulièrement les unes au-dessous des autres; et le bourg est plus semblable à un château-fort du moyen âge qu'à une paisible commune d'aujourd'hui. A droite et à gauche, une plaine rougeâtre, sillonnée de rivières tour à tour sèches et torrentueuses, et moelleusement fermée en forme de cirque. Au loin, les massifs du Luberon, aux pentes escarpées et rudes, où le soleil plaque des teintes violettes. La ligne des montagnes se découpe en arêtes précises sur le fond bleu pâle du ciel, et la transparence de l'air est telle qu'on croirait en étendant la main toucher presque à ces horizons lointains.

La Provence est le pays des vieilles légendes, qui, après avoir traversé des siècles, se racontent encore le soir aux veillées paysannes. Le village de Grambois à la sienne, à peu près inadmissible au

point de vue historique, mais que les générations se sont pieusement transmise.

Grambois appartenait, cent ans avant Philippe le Bel, aux puissants Templiers qui construisirent sur le monticule une de leurs colossales forteresses. Foulquet, évêque de Marseille, soupçonné d'hérésie, fut contraint de demander aide et protection à ses dangereux voisins. Les Templiers consentirent à recevoir le prélat fugitif, mais à la condition qu'il se réfugierait dans l'ermitage de Canourgues. Foulquet obéit, et mourut en odeur de sainteté, parfaitement oublié des hommes et du pape. Telle est la légende. L'histoire est moins poétique et plus précise. Au lieu d'être un persécuté, Foulquet fut un persécuteur. C'est lui qui prêcha le plus ardemment la croisade contre les Albigeois. Il mourut peut-être à Canourgues, mais chargé d'ans et d'honneurs, titré archevêque de Toulouse, et entouré d'une terreur qu'expliquaient ses cruautés sanglantes.

Quand Philippe le Bel détruisit l'ordre des Templiers, la colline, l'ermitage et les riches terres grasses échurent à l'un des serviteurs du roi, chargé de poursuivre et de traquer les rebelles. Si bien qu'aujourd'hui encore, le paysan montre, à l'une des extrémités du parc de Canourgues, un tertre

énorme où pas un arbre n'a voulu grandir, où pas une herbe n'a voulu germer. L'aspect de ce tertre, au front chauve, parmi toutes ces frondaisons puissantes, produit une impression étrange. Et le paysan ajoute, en son patois musical, que la terre est demeurée stérile parce que là furent pendus, à des potences de quatre-vingts pieds, les derniers Templiers de Provence.

Aujourd'hui le château, qui date du siècle dernier, s'élève sur l'emplacement occupé naguère par l'ermitage du prélat. Deux corps de logis couverts en tuiles rouges sont bâtis de chaque côté d'une grande cour, et reliés entre eux par une façade ardoisée qui domine le reste de la construction. Aux angles de cette façade, deux tourelles assez hautes dressent vers le ciel leurs toits amincis en forme de clochers.

Florence eut un cri de surprise joyeuse lorsqu'elle arriva dans ce paradis. Sous ce climat béni, le printemps est une fête parfumée de la nature, un enchantement perpétuel de l'esprit et des yeux. Accoudée sur la terrasse, émue et silencieuse, elle laissait errer son regard sur les montagnes aux reflets d'améthyste, sur la plaine verte, sur la colline dorée. C'est donc là qu'elle vivrait les premières semaines de son amour, là qu'elle

goûterait les seules joies absolues de son existence !

— Comme vous êtes bon ! dit-elle à Roland. Vous n'avez pas voulu éparpiller nos souvenirs, et, grâce à vous, nous n'oublierons jamais ces jours délicieux.....

Il s'efforça de sourire, et balbutia quelques mots à voix basse. Depuis leur départ de Paris, depuis qu'ils s'appartenaient pour toujours, les jeunes époux avaient des pensées bien différentes. Florence s'abandonnait librement à ses espérances. Son visage, ses yeux, ses paroles trahissaient une gaieté radieuse, un trop plein de sensations exquis. Roland, au contraire, était songeur, préoccupé, presque triste. Vers le milieu de la journée, comme ils se promenaient amoureusement à travers les bois du Jas, M^{me} Montfranchet s'arrêta tout à coup.

— Vous êtes bien silencieux ! s'écria-t-elle avec une pointe d'inquiétude.

Roland eut un tressaillement. Pourvu qu'elle ne devinât rien !

— Ne m'en veuillez pas, ma chérie, et soyez assez bonne pour m'excuser ?

— Vous excuser ?... Je craignais de vous avoir déplu !

Il prit la main de sa femme, et la baisa longuement, tendrement.

— A la bonne heure... je vous retrouve ! Nous arrivons à la route... Voulez-vous que nous rentrions au château ?

A partir de ce moment, Roland redevint l'homme empressé, amoureux qu'il était la veille encore. Et malgré tout, une peur aiguë le tenaillait : la peur de l'absolue intimité qui allait l'unir à sa jeune épouse.

Pourquoi ? C'est que depuis quarante-huit heures, un drame effroyable bouleversait la vie de cet homme...

Au sortir de la chapelle, les nouveaux mariés s'étaient discrètement retirés dans l'hôtel de l'avenue Friedland. Jusqu'au soir, ils avaient reçu les intimes et ceux qu'on ne pouvait se dispenser d'accueillir. Ensuite, conduits à la gare par Alice et Aristide, ils s'étaient pour la première fois trouvés seuls dans le wagon-salon qui les emportait vers le Midi. Nelly devait rejoindre sa maîtresse le lendemain. A ce moment, rien ne révélait chez Roland un trouble ou une émotion. Pendant les premières heures, agenouillé devant sa jeune femme, serrant tendrement ses mains entre les siennes, il lui dit sa joie de l'avoir à lui, bien à lui. Encore une nuit

d'attente, et là-bas, dans la chère solitude qu'il s'était choisie, leur libre volonté ferait d'eux des époux, des amants liés à jamais par le plus saint des sacrements. Florence se laissait bercer par le charme de ces paroles caressantes. Elle souriait, heureuse, alanguie, fière à l'avance de se donner à ce maître qu'elle adorait. Vers une heure du matin, Roland la força de s'étendre sur le large canapé du wagon. Elle résistait gaiement, affirmant qu'elle ne pourrait dormir. Mais quand il l'eut enveloppée de fourrures, elle ferma les yeux, et s'envola bien vite dans le pays des songes étoilés.

Roland, lui, la regardait. Et soudain il eut un frisson d'horreur ! Dans l'abandon de ce sommeil confiant, Florence était le portrait vivant de sa mère. Mrs Readish apparaissait devant son meurtrier, soudainement arrachée à la tombe pour terrifier cet homme qui n'avait pas connu le remords ! Éveillée, la jeune femme ne rappelait que de loin celle qui n'était plus. A peine une fugitive ressemblance entre cette tête jeune, fraîche, rosée, et le visage vieillot de Sacha, ce visage blêmi, où grimaçaient des rides fines et multipliées. La fille, avec ses yeux bleus, clairs et limpides comme une eau de lac, évoquait à peine une vague comparaison

avec la mère, la morphinomane au regard terne et indécis. Le sommeil changeait tout. La figure immobile de la jeune femme, que la vie n'animait plus, forçait à se souvenir de cette autre figure, d'une pâleur uniforme, où le sang ne circulait pas sous la peau mate. Roland contemplait toujours Florence et sentait croître son épouvante. Était-ce l'effet d'une peur nerveuse? Par instants, il se croyait le jouet d'un cauchemar abominable; il se voyait en wagon avec la mère, comme il était maintenant en wagon avec la fille... Vainement, il essayait de réagir contre cette obsession et de chasser la vision vengeresse.

« — Je suis fou... je suis fou.... se disait-il. Qu'y a-t-il de commun entre cette enfant jeune, souriante, heureuse, et cette maniaque, vieillie avant l'âge? »

Alors, il se penchait sur sa femme pour l'étudier à la lueur oscillante de la lampe nocturne... La similitude de ces deux têtes ressortait plus saisissante encore dans la pénombre du wagon. Chez la fille comme chez la mère, le visage formait un ovale d'une absolue pureté; la fille comme la mère avait d'épais cheveux blonds, des dents fines et blanches, des mains élégantes. Roland frissonnait. La créature qu'il croyait à jamais disparue revi-

vait dans une autre ! Et cette autre, il l'avait épousée, elle portait son nom, elle partagerait son existence ! Pour la première fois, ce meurtrier sentit fléchir son orgueil et son âme hautaine s'humilia. Était-ce donc le châtement ? Il se raidit contre cette pensée lancinante. Le châtement ? C'est bon pour les natures molles qui se laissent dominer par d'imbéciles remords ! Lui ne regrettait rien et ne se repentait de rien. Bien fou, l'aventurier heureux, dont le crime ignoré a réussi, et qui se punit lui-même en se courbant avec docilité sous les lois d'une morale conventionnelle ! Et pendant qu'il songeait ainsi, Roland cherchait en vain à s'éloigner de Florence. Un invincible aimant l'attirait vers l'adorable enfant qui dormait à ses côtés. De nouveau, il la contemplait, cherchant à se prouver que ses regards se trompaient, qu'une hallucination malsaine faussait la rectitude de son esprit. Malgré lui, les ressemblances fatales s'accusaient encore. Des yeux pareils, des cheveux pareils, des mains pareilles ! Et pendant toute la nuit, Roland demeura frémissant, épouvanté des pensées nouvelles qui germaient en lui. Au matin seulement, l'extrême lassitude de son corps eut raison de la surexcitation de son cerveau, et il s'endormit d'un sommeil lourd.

Lorsqu'il s'éveilla, le soleil était haut à l'horizon. Près de lui, Florence reposée le regardait à son tour, de même qu'il la regardait quelques heures auparavant. Le cauchemar s'était-il envolé, ou la clarté du jour suffisait-elle à dissiper les terreurs nocturnes ? Mais Florence était redevenue elle-même, la créature pure, brillante, joyeuse, qui ne rappelait en rien la morphinomane à moitié folle.

« — J'ai rêvé, » pensa-t-il pendant que la nouvelle mariée avouait en riant qu'elle mourait de faim.

L'arrivée en gare d'Avignon, l'air vif du matin effacèrent vite les impressions sinistres, et Roland retrouva bientôt le calme et le sang-froid. Néanmoins, en dépit de la gaieté de Florence, il restait songeur et attristé. Une victoria les attendait à la gare de Perthuis et les emporta rapidement vers le château de Canourgues. M^{me} Montfranchet s'abandonnait aux élans de sa nature exubérante, grisée par ce grand air embaumé, ravie par ces paysages pittoresques. Toute la journée, elle resta ainsi heureuse et bercée par des rêves d'or. Pendant la promenade seulement, Florence s'inquiéta de la secrète préoccupation de son mari. Après avoir allégué la fatigue, Roland ne voulut pas que l'imagination de la jeune femme pût s'alarmer.

Lorsqu'ils furent rentrés au château, il s'efforça d'être gai, d'être tendre, de jouir de son bonheur prochain. Et comme la volonté est toute-puissante, cet homme énergique dompta une fois encore les révoltes de son esprit. Cependant, à mesure que les ombres du crépuscule s'épandaient sur la plaine, il sentait des frissons le secouer. La seconde nuit serait-elle semblable à la première? L'hallucination atroce reviendrait-elle? Mais il chassa ces terreurs importunes, résolu à rester maître de lui jusqu'au bout. Le mari et la femme, réfugiés dans un petit boudoir attenant à la chambre à coucher de Florence, se regardaient émus et charmés. Lui, déjà gagné par le vertige de son amour; elle, rougissante et heureuse... Elle avait de la reconnaissance pour ce maître qui, ayant le droit de la prendre, voulait qu'elle se donnât librement.

C'était le soir de leur première intimité, l'heure divine que le plus sceptique et le plus froid n'oublie jamais. Roland saisit dans ses bras l'adorable créature, et, avec une tendresse ardente mêlée d'une infinie douceur :

— Oh! ma chérie, murmura-t-il, comme je t'aime!

XII

L'appartement des jeunes époux se composait de deux grandes chambres séparées par un cabinet de toilette. Quand, au milieu de la nuit, Roland rentra chez lui et se retrouva seul, il se sentait pénétré de joie, imprégné d'amour. Quelles délices, dans ces premiers balbutiements de la femme qui se dégage de la vierge ! Oh ! comme il l'adorait, cette enfant ! Quelle vie enchantée s'ouvrait devant ces deux êtres si bien créés l'un pour l'autre ! Rien ne subsistait plus des visions vengeresses et des évocations maudites. A cette heure, Roland haussait les épaules avec dédain, se moquant de son hallucination maladive.

« — J'avais le cerveau surexcité, se disait-il. Quelle folie de comparer cette créature parfaite à... à *l'autre* ! Un air de famille entre elles... voilà tout.

Encore n'apparaît-il que pendant le sommeil, quand l'expression générale de la physionomie s'altère et s'efface... »

Roland se complaisait en cette pensée, et il se demandait s'il en serait toujours de même, si, à certaines heures, Florence provoquerait inévitablement le souvenir de Mrs Readish.

« — Non, impossible ! J'ai rêvé la nuit dernière. Il me suffit de retourner auprès de Florence, maintenant, pour voir tout de suite... »

Il hésita quelques minutes. Sa femme s'éveillerait peut-être... Puis, à quoi bon, puisqu'à présent il était convaincu de l'inanité de ses terreurs ? Il voulut cependant se donner la preuve irréfragable que ses hantises avaient à jamais disparu. Doucement, il ouvrit la porte de sa chambre et traversa le cabinet de toilette, puis, soulevant une épaisse tenture, il pénétra chez Florence. Une veilleuse rose éclairait la pièce, estompant de sa lueur indécise le grand lit à colonnes, les meubles et les rideaux. La jeune femme dormait, la tête appesantie sur son bras gracieusement replié. Un sourire léger flottait sur ses lèvres à demi ouvertes, laissant voir les dents brillantes et nacrées. Les cheveux dénoués avaient roulé sur les épaules, enveloppant de leurs torsades dorées le corps fin et délicat. Roland sentait son

cœur battre avec force ; il marcha lentement vers le lit, et se pencha comme la veille pour mieux étudier le visage détendu par le repos.

A peine eut-il la force d'étouffer dans sa gorge un cri d'effroi !

La ressemblance fatale apparaissait plus vivante, plus saisissante encore ! La lueur incertaine de la veilleuse plaquait des ombres grises sur la peau rosée, et les similitudes s'accroissaient entre la figure de la mère et celle de la fille. Cette fois encore, Roland demeura immobile, terrifié, voulant fuir et ne pouvant pas, cloué au parquet par une inexplicable épouvante ! Il se laissa tomber sur une chaise, à côté du lit, cachant entre ses mains son front glacé. Un détraquement se fit brusquement dans le cerveau de cet homme, dont l'esprit, jusque-là si ferme, proscrivait les hypothèses et n'admettait que les réalités. Pour lui, ce n'était plus sa femme, ce n'était plus Florence qu'il voyait dormir. Non ! Le spectre de Mrs Readish lui apparaissait, livide et menaçant ! Soudain, l'adorable créature qui souriait gracieusement dans son abandon eut un geste las... Roland crut qu'elle s'éveillait. Par un effort désespéré, il put enfin s'arracher à l'obsession de ce délire et se précipiter au dehors... Seul, il était seul ! Alors la vision reviendrait en-

core, reviendrait toujours? Il ne pouvait se sauver loin de Florence, puisqu'il l'adorait; il ne pouvait demeurer auprès d'elle, puisque la vue de la jeune femme ressuscitait sa folie! Que faire? Devant l'éroulement de ses espérances, Roland restait hébété, interrogeant vainement sa raison obscurcie. Une minute, il eut la tentation de s'élancer dans la campagne, de sauter dans un train, de disparaître... Eh! quoi! disparaître, la nuit de ses noces, quand nul ne comprendrait cet acte d'insanité? Il se trouve toujours des gens qui s'entêtent à expliquer les choses inexplicables. On se demanderait pourquoi, lui, si amoureux de sa femme, la délaissait tout à coup à l'heure des félicités suprêmes. Jadis, Roland aurait souri avec dédain en pensant qu'un moment viendrait où le sanglant passé sortirait de la tombe. Maintenant son crime ancien lui faisait peur.

« — C'est atroce, pensa-t-il. Je veux dormir.... Le repos, c'est l'oubl... »

Étendu dans son lit, un peu calmé par la fraîcheur saine des draps, il ferma les yeux, attendant le sommeil... Et le sommeil ne vint pas! Et ce malheureux entendit les heures sonner lentement les unes après les autres à la pendule de sa chambre; et il connut ce supplice atroce, l'insomnie!

Florence et son mari se retrouvèrent dans la matinée. Elle eut un cri d'effroi devant ce visage blêmi par la fatigue.

— Vous m'effrayez, murmura-t-elle... Si vous étiez malade!

Roland s'agenouilla devant elle, et la serra dans ses bras :

— Je t'aime, dit-il d'une voix sourde... Tu es mon bien, mon trésor, mon univers. Ma vie a commencé par toi, et c'est par toi qu'elle finira!.. Quel rêve! Nous adorer à ce point que toutes les autres sensations disparaissent devant l'infini de nos baisers!

Il parlait avec une passion si véhémence que les craintes de Florence s'atténuèrent. Elle ne s'apercevait pas que Roland n'était plus celui qu'elle avait épousé la veille, mais un autre homme, animé par des pensées différentes. Fiancé heureux, il ne demandait à la vie que des promesses de bonheur; mari heureux, il lui demandait maintenant l'oubli de ses rêves effrayants. Peu à peu l'amour expansif, jeune et sincère de la radieuse créature apaisa les tumultes de cet esprit surchauffé, de même que les rayons éclatants du soleil dissipent les brouillards humides. Florence voulut faire une longue promenade, et tous les deux partirent après le déjeuner.

— Allons à la rencontre de Nelly, dit-elle. Le coupé a dû la prendre il y a une heure, en gare de Perthuis...

— Tu la trouveras à ton retour, mon cher trésor. Perdons-nous plutôt dans ces bois, là-haut, au sommet de la colline...

Après une bonne course, ils s'arrêtèrent l'un et l'autre sous un taillis épais. Autour d'eux, les mille bruits inexplicables de la nature travaillée par les éclosions du printemps. Sous la mousse que leurs pieds écrasaient, on sentait palpiter et vivre des myriades de fleurs et d'insectes invisibles; des oiseaux voletaient de branche en branche, pendant qu'une brise tiède caressait mollement les grands chênes silencieux. Florence s'assit sur un pan de rocher et Roland se mit auprès d'elle. Alors, elle lui parla de son passé, des années de couvent, des rêves de son enfance. Il écoutait sans entendre. Les yeux ardemment fixés sur elle, il la contemplait moins pour la voir que pour étudier les traits de son visage.

« — Même au repos, songeait-il, Florence *lui* ressemble. Elle a dans la voix des inflexions pareilles... »

Et à force d'étudier les yeux, les lèvres, le front de sa femme, Roland découvrait des simili-

tudes étranges et nouvelles qui existaient peut-être, mais que son imagination grossissait démesurément. A partir de cette heure, le supplice du malheureux ne cessa plus. Ce fut une possession de toutes les minutes, de toutes les secondes, quelque chose comme un envoûtement démoniaque. A certains moments, il se demandait s'il aimait Florence ou s'il la redoutait. Elle le fascinait et lui faisait peur ! Trop énergique pour se laisser vaincre sans luttés, il domptait les terreurs et les révoltes de son esprit. Il comprenait que son amour seul pouvait triompher de sa folie. Alors il exagérait les transports de sa passion. Roland ne dormait plus depuis son arrivée au château de Canourgues. L'insomnie de la première nuit recommença toutes les nuits suivantes. En vain essayait-il de briser son corps par des marches rapides et continues, par des exercices violents. Le sommeil s'obstinait à le fuir. Sa tendresse pour Florence recevait le contre-coup immédiat de toutes ces secousses cérébrales. Roland subissait un entraînement sensuel de désirs toujours renouvelés que la satiété ne pouvait éteindre. Et ces transports la ravissaient en l'effrayant. Elle se sentait uniquement chérie, uniquement adorée. Et cependant elle remarquait des contradictions bizarres dans le caractère de

son mari, dont les yeux changeaient d'expression subitement. Et au fond de ce regard fixement attaché sur elle, la jeune femme voyait remuer une pensée insaisissable...

Depuis trois mois, ils habitaient leur retraite, étrangers aux bruits du monde, oublieux de tout ce qui les eût distraits l'un de l'autre. Deux fois par semaine, Alice écrivait à son frère, qui répondait par quelques lignes brèves. M^{me} Montfranchet, en cachette de son mari, avait moins de réserve et plus d'abandon. Elle confiait à sa belle-sœur ses craintes chaque jour grandissantes et calmées par les seuls raisonnements de Nelly. La tendresse active de M^{me} Montfranchet s'alarmait des incompréhensibles désordres qu'elle remarquait dans la santé de Roland. Une insomnie persistante, un manque d'appétit quotidien; car, en dépit de longues courses à travers la plaine, les nerfs du malade ne cédaient pas.

— Ne vous tourmentez pas, ma chère maîtresse, disait doucement Nelly. Vous êtes... trop aimée. Voilà tout. Faut-il vous plaindre? Quand M. Roland vous a épousée, il vous apportait un cœur vierge. Ce laborieux ne connaissait guère les entraînements du plaisir. En se garant des caprices faciles, il a mis en réserve pour vous toutes ses adorations....

Rougissante, Florence hochait la tête, un instant rassurée, mais bientôt reprise par ses inquiétudes. Pour Nelly, Roland restait le héros chevaleresque rêvé par toutes les femmes. Elle revoyait toujours le temps lointain où il la protégeait, où il la défendait. Sans lui, elle eût été chassée par Mrs Readish, elle n'aurait jamais connu mademoiselle Sidney, et ç'avait été pour elle le bonheur, plus même, le salut. Aujourd'hui, son avenir, celui de ses petites sœurs était à jamais assuré. Trop dévouée à sa maîtresse pour ne point partager ses tourments, elle remarquait, elle aussi, le changement physique qui s'opérait chez M. Montfranchet. La figure de Roland s'était affinée, presque amincie. Ses yeux bleus, sombres et énergiques, semblaient agrandis par la maigreur des joues creusées. Au repos, ils prenaient une expression de dureté, dont Florence s'étonnait parfois.

— Pourvu qu'il ne s'ennuie pas dans notre chère solitude! disait-elle avec angoisse.

Nelly riait, se moquant de ces naïves appréhensions.

— S'ennuyer, lui? Oh! madame, on ne s'ennuie jamais, avec un amour comme celui qu'il a dans le cœur! Remarquez combien il s'occupe de vous, de votre coiffure, de vos toilettes... Ne vous a-t-il pas

demandé hier de porter vos cheveux rejetés en arrière et tordus en chignon sur la nuque ? Ce n'est point la mode, cependant...

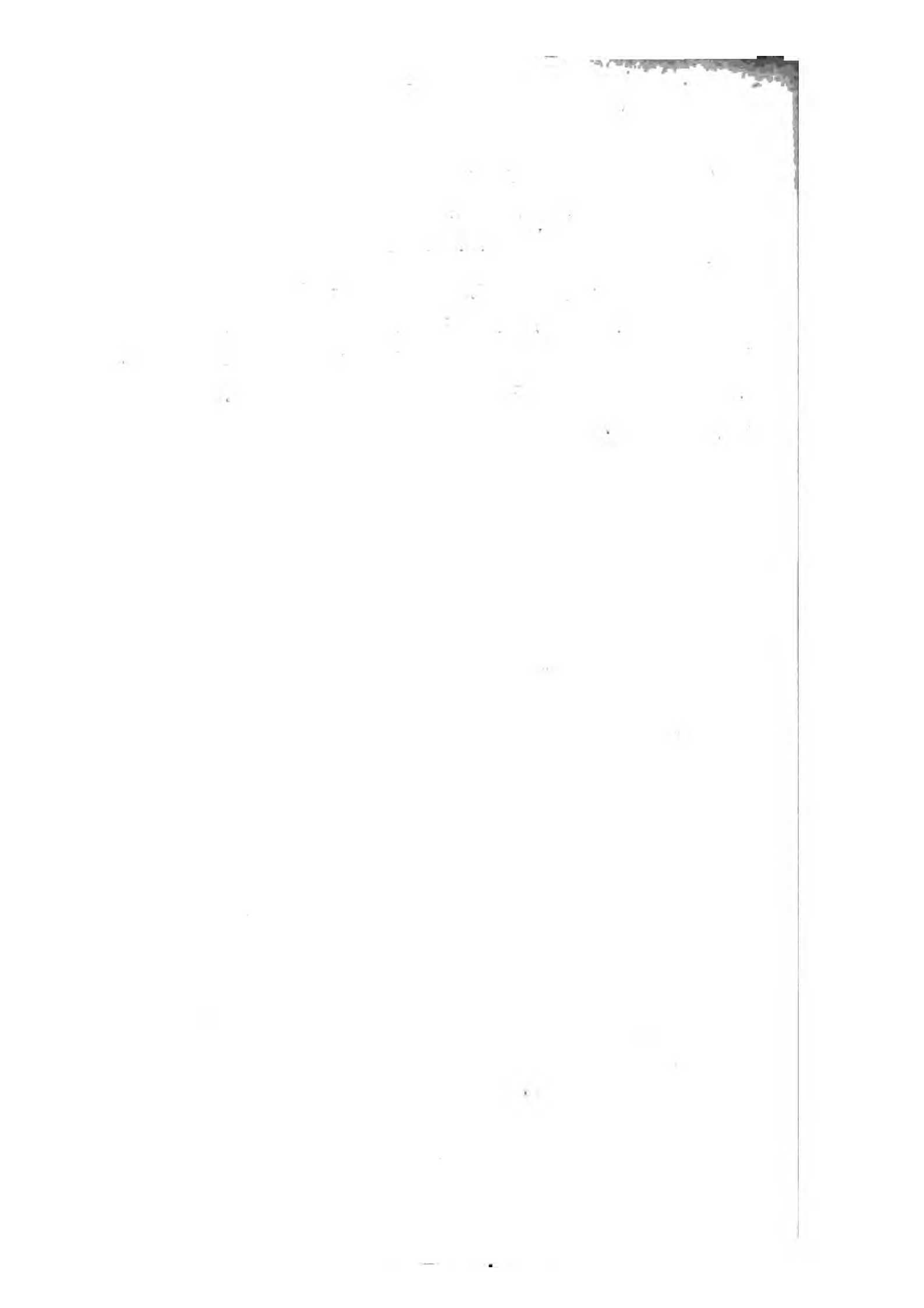
C'est que Roland voulait que Florence, tout en restant elle-même, ne fût plus elle-même ! Une modification dans la coiffure, un changement dans la toilette, atténueraient pendant quelques heures la ressemblance fatale qui le poursuivait partout.

L'été était revenu. Maintenant les deux époux ne sortaient que le soir, lorsque l'ombre épandait sa fraîcheur dans la plaine. Les paysans, depuis que les jeunes époux habitaient Canourgues, avaient appris à les connaître et à les aimer. A Grambois, à la Tour-d'Aigues, à La Bastide des Jordans, on savait que le château secourait toutes les misères, et que nul n'y tendait vainement la main. Avec sa douceur naturelle, Florence se faisait adorer de tous. Quand un enfant tombait malade, on venait lui demander conseil ; quand la désunion entraînait dans un ménage, elle n'avait pas de repos qu'elle n'eût rétabli l'harmonie. Cette atmosphère de sympathie respectueuse les enveloppait, lorsqu'ils passaient à cheval dans la pénombre violette du crépuscule, élégants et gracieux, comme de romanesques époux que la vie réelle n'a pu distraire de leur amour.

Vers cette époque, Roland commença de souffrir d'oppressions pénibles qui le laissaient pendant des heures haletant, presque suffoqué. Florence appela aussitôt le docteur Grand, de Perthuis. Après quelques tâtonnements, celui-ci reconnut des désordres causés par une angine de poitrine. M. Montfranchet ne pouvait s'étonner. Jadis, à deux reprises différentes, les médecins militaires avaient refusé pour ce motif de l'admettre au régiment. Le docteur Grand ordonna une potion à l'extrait thébaïque : les oppressions furent vite calmées. Roland s'éprit bientôt de ce remède qui combattait également l'insomnie. Toutes les nuits, il mêlait à son tabac des grains d'opium et fumait de longues pipes, qui l'engourdissaient délicieusement. Le sommeil lui revint, et, avec le sommeil, l'appétit s'excita. Ce fut une période à peu près heureuse, où les hallucinations disparurent. Il ne restait plus qu'une crainte irraisonnée, comme une terreur de l'inconnu. Quand l'automne reparut, il espéra qu'il était définitivement guéri. L'énergie de sa constitution l'emportait enfin et cet homme retrouvait un calme relatif. C'était la santé physique, mais non pas la santé morale.

Après le crime de Willow-Creek, Roland se croyait plus fort que les hommes et que le Destin.

Pendant des années, il avait regardé l'avenir en face. Maintenant l'avenir lui faisait peur. Lui seul pouvait donner un nom à sa névrose : c'était le remords, le remords qu'il niait audacieusement, le remords qui, pendant des nuits et des nuits d'insomnie, avait rongé son cœur de ses morsures empoisonnées.



TROISIÈME PARTIE

RÉMONIN

... Rappelez-vous ce que vous dit un vieux philosophe... le bien est plus fort que le mal.

MRS CLARKSON

Pourquoi voit-on alors si souvent le mal l'emporter sur le bien?

RÉMONIN

... Parce qu'on ne regarde pas assez longtemps.

ALEXANDRE DUMAS

(l'Étrangère, acte III).

I

On ne ment pas à sa destinée. Dès sa première enfance, le jeune François Chevrin eut la passion des chevaux. Le dimanche, pendant les tièdes soirées de printemps, il s'évadait furtivement de la boutique paternelle, aux Ternes, pour courir la foire de Neuilly. Les cirques ambulants ne connurent pas de spectateur plus assidu. Pendant la se-

maine, le garçonnet précoce ne quittait pas les employés de la compagnie des omnibus ou les écuries de la place Saint-Ferdinand. Il rôdait toujours à travers les *boxes*; et, palefrenier volontaire, il se plaisait avec les cochers et les conducteurs. M. Chevrin père, mercier au petit détail, souffrait en son orgueil de bourgeois parisien. C'est qu'il rêvait de hautes destinées pour l'héritier de son nom! Oui, de son nom. Et, rudement il retombait du haut de ses espérances. Quelle désillusion! François désertait l'école et refusait d'entrer au collège!

— Mais que deviendras-tu, malheureux? lui demandait son prud'homme auteur avec un geste noble qu'eût envié un tragédien.

Longtemps François dédaigna de répondre. Un jour, agacé par cette question sans cesse répétée, il répliqua audacieusement :

— Je veux être écuyer!

Les os des Chevrin, merciers depuis cinquante-cinq ans, frémirent dans leur concession à perpétuité.

— Écuyer! Qu'est-ce que c'est que ça? continua le bonhomme épouvanté.

François, qui rongait la mèche d'un fouet, dit avec l'admiration grave de Raphaël parlant du Pérugin :

— *C'est être comme M. Loyal!*

Et M. Chevrin sentit bien que tout était fini. En effet, son fils disparut un beau matin. Tour à tour aide-palefrenier, garçon d'omnibus, cocher de la Compagnie générale, le contempteur de la mercerie des Ternes, obtint un emploi qui flattait à la fois ses goûts natifs et ses instincts de paresse.

Depuis plusieurs années, les éleveurs du Perche traitent des affaires considérables avec le Far-West des États-Unis. Les Américains se sont d'abord servis des chevaux indigènes. Mais les longues distances, les rudes travaux, les caprices du climat ont bien vite forcé les fermiers de recourir aux croisements étrangers. Jusqu'à présent, ce sont les étalons de l'Eure-et-Loir et de l'Orne qui plaisent le plus aux *ranchmen*. Tous les ans, nos paysans exportent pour sept ou huit millions de francs. Cette pluie d'or a suffi malgré le krach agricole pour entretenir la prospérité de plusieurs départements français. Le Normand a profité de l'aubaine inattendue. Deux ou trois fois par an, il envoie quelques-unes de ses bêtes dans le Far-West des États-Unis, sous la conduite de garçons vigoureux et hardis.

Un de ces éleveurs rencontra par hasard François Chevrin et consentit à l'embaucher. Quelser-

vice agréable et facile ! Surveiller des écuries modèles, courir dans les belles et grasses prairies de l'Orne, avoir l'air de travailler et mener presque une vie de fainéant ! Le Parisien réalisait tous ses rêves. Un jour, son patron lui proposa de conduire une dizaine d'étalons et de juments dans le Dakota. Le voyage est long et difficile. La traversée fatigue aisément les chevaux, et leur gardien doit exercer une surveillance constante. François se laissa facilement séduire par le côté aventureux de l'expédition. Il ne se possédait pas de joie à l'idée de partir pour ces pays lointains où les préjugés de la vieille Europe n'ont pas encore pénétré. Du reste, l'éleveur ne pouvait mieux choisir. Ce garçon, qu'ennuyaient les livres et l'existence régulière, n'était ni sot ni malhonnête. Puis il aimait passionnément les bêtes confiées à sa vigilance : on était sûr qu'il remplirait bien sa tâche.

Arrivé aux États-Unis, Chevrin eut la révélation d'une vie nouvelle. Il connut le *cow-boy*, ce héros que Bret-Harte a chanté ! Le Parisien n'hésita pas. Il devint très vite le collègue de ces coureurs du Far-West que le baron de Mandat-Grancey a dépeints si finement. Toujours à cheval, pour inspecter le troupeau de son maître, François eut bientôt les vices de ses camarades que les scrupules ne

gênaient pas. On ne séjourne pas impunément dans un pareil milieu. Il faut que l'honnêteté naturelle soit bien solide pour protéger efficacement contre la tentation des pires exemples. Ce Parisien, dénué d'instincts mauvais, mais paresseux, non vicieux mais viciable, descendit rapidement au niveau de ses compagnons. Il devint ivrogne, débauché, menteur, dépensant en trois jours le gain de son travail du mois, et toujours prêt à piller, quand l'argent faisait défaut. C'est ainsi qu'entré au service de la compagnie des *stage-coaches*, il était présent à l'attaque du *log-house*.

Pourquoi les soupçons tombèrent-ils sur lui plutôt que sur les *bull-wackers*? D'abord quelques fermiers l'accusaient d'un enlèvement de bestiaux. Puis l'un des trois bandits sommairement lynchés avait dit, avant de mourir : « — Nous volons, nous ne tuons pas. Ce ne peut-être que François Chevrin qui a fait le coup. » Haine de race, peut-être. Enfin, quinze jours après le crime, François eut l'imprudence de vendre à un bijoutier de Deadwood une des perles que Mrs Readish portait aux oreilles. Sans la tendresse filiale de Florence, jamais le coupable n'eût été poursuivi. Mais la jeune fille voulait venger sa mère. Il fut arrêté et traduit devant les assises de Deadwood. Là, il se défendit avec

une énergie passionnée. Oui, il était parmi les pil-lards; oui, il avait volé les perles de Mrs Readish. Mais il jurait devant Dieu que ni lui ni ses com-pagnons n'étaient coupables de la mort de la voyageuse. Un jury aux États-Unis, surtout dans le Far-West, est toujours accessible à des influences mystérieuses. Or, les *cow-boys* menaçaient de brûler quelques maisons si on châtiât leur camarade. D'un autre côté, le tuteur de miss Florence ne ménageait pas l'argent. Partagés entre la peur et l'intérêt, les jurés de Deadwood trouvèrent le moyen de mécontenter tout le monde. Ils déclaraient l'accusé « coupable, quant au vol; innocent, quant au crime ». Si bien que la cour le condamna seulement à quatre années de détention. Les juges américains ont avec le ciel de faciles accommodements!

Pendant toute la durée de sa peine, François Chevrin ne dérangea pas. Il ne pardonnait ni au jury ni au tribunal, et proférait d'affreuses menaces contre les jurés imbéciles. L'aventurier raisonnait assez logiquement.

— Ou j'ai assassiné Mrs Readish, disait-il au directeur de la prison, et alors j'ai mérité la potence; ou je n'ai pas assassiné Mrs Readish, et alors on me devait la liberté.

Ce garçon d'humeur indisciplinée, que la contrainte exaspérait, endurait un vrai martyre dans la bastille de Sioux-City. Habitué aux immenses espaces, il se mourait d'ennui entre les quatre murs de sa prison. Pour la première fois, Chevrin réfléchissait, tournant et retournant dans son esprit l'aventure funeste qui le faisait échouer à vingt-cinq ans dans une maison de réclusion. Hanté par son idée fixe, il en vint à se rappeler le passé dans ses détails les plus intimes. Il se souvenait du paysage de Willow-Creek, de l'attaque du *log-house*, du pillage de la maison. Abandonnant à ses compagnons les bagages des trois voyageurs, il entra, avec trois gaillards déterminés, dans l'habitation. La mémoire de François ne s'égarait pas un instant. Il revoyait cette pièce sinistre du premier étage où gisait Mrs Readish ; à côté d'elle, un jeune homme frappé d'un coup de carabine. Hâtivement, Chevrin déchirait le corsage de la jeune femme, cherchant les bijoux, prenant les bagues et la montre, arrachant les perles vissées aux oreilles et le collier attaché au cou. Il avait cru d'abord Mrs Readish inanimée, évanouie de peur en voyant fondre sur la maison la petite armée des écumeurs de la Prairie. Maintenant le prisonnier comprenait tout. La malheureuse était morte. Il avait, lui,

François, détroussé un cadavre. Morte? Soit. Mais tuée par qui? Là, l'imagination vagabonde du Parisien se butait contre l'inconnu. Ne sachant rien des voyageurs, rien de leur existence ou de leur passé, il lui devenait impossible de bâtir et d'étayer un raisonnement quelconque. Cependant un vague instinct lui disait que le vrai coupable devait être ou le tenancier du *log-house* ou le compagnon de voyage de la victime.

Du soir au matin et du matin jusqu'au soir, ces pensées remuaient dans le cerveau de François. Comme tous les gens dont l'esprit n'a qu'un but, il recommençait une par une, heure par heure, ces troublantes réflexions. Alors, peu à peu, sa rage, tournée d'abord contre ses juges, s'en prit à la cause de son malheur. Enfin les quatre années s'écoulèrent et le malheureux acheva son temps. Le jour où il quitta la prison, le directeur lui intima l'ordre de vider sous huit jours le territoire des États-Unis. Chevrin demanda et obtint une prolongation de quarante-huit heures. C'est qu'il voulait retourner à Willow-Creek, revoir le fatal *log-house*, interroger les gens qui l'habitaient. Seraient-ce encore les mêmes après un si long temps?

Le captif était libre. A l'heure réglementaire on

lui ouvrit les portes. Aussitôt il prit le train de Pierre. Sans s'arrêter dans la ville, il continua son voyage à travers la Prairie. Par bonheur, le *log-house* n'avait pas changé de propriétaire. C'étaient deux Irlandais, le mari et la femme, pieux catholiques, aimés et estimés par les *ranchmen* des environs. Impossible d'accuser ces hôtes paisibles du crime que le Parisien soupçonnait. Il les fit causer, se doutant bien que ni l'un ni l'autre ne reconnaîtraient l'élégant et hardi *cow-boy* d'autrefois, en cet homme pâli par la réclusion, aux yeux ardents, au visage embroussaillé d'une barbe noire. L'aventure avait laissé des traces profondes dans la mémoire des deux Irlandais. Oh ! certes ! ils se rappelaient les trois voyageurs de cette nuit maudite ! Une dame, nommée Mrs Readish, accompagnée de sa femme de chambre, Nelly, et de son interprète, Roland Salbert. Le mari et la femme avaient lu avec passion dans les journaux les détails du crime, le procès du coupable et sa juste condamnation. Assez bavarde, et peu accoutumée à trouver des auditeurs, l'Irlandaise ne se lassait point de parler. Pauvre Mrs Readish ! Elle avait laissé une fille, paraît-il, « une intéressante orpheline » qui achevait son éducation dans un couvent de New-York. Elle devait être jolie, cette en-

fant, si elle ressemblait à sa mère. Car la brave femme se souvenait fort bien de la voyageuse. Une belle créature, élégante et blonde... Et qui devait avoir un caractère assez difficile. Oh ! oui, difficile ! Peu d'instants avant l'attaque du *log-house*, une discussion violente avait éclaté au premier étage...

François écoutait avec une attention passionnée. Maintenant, chaque mot le confirmait dans son idée première. Le coupable, c'était l'interprète, ce Roland Salbert, qui escortait Mrs Readish. Est-ce que dix preuves convaincantes ne l'accusaient pas ? La voyageuse était morte, quand on avait pénétré dans la pièce. Tuée par qui, sinon par cet homme ? Où retrouver l'interprète ? Sans doute, les arguments du Parisien reposaient sur une assise peu solide, mais un instinct sûr le guidait et le soutenait. Il allait rentrer en France. Une fois à Paris, il tâcherait de parvenir jusqu'à celui qu'il présumait être le coupable. Comment, par quel moyen ? Chevrin ne savait pas encore. Des projets mal ébauchés, incohérents et confus, se pressaient dans son cerveau surexcité. Ce nom de Salbert est peu commun. A force de chercher à droite et à gauche, d'interroger celui-ci ou celui-là, François finirait bien par rencontrer son homme.

Pendant les quatre ans de prison qu'il venait de

subir, Chevrin avait perdu son père et sa mère; là-bas son petit héritage l'attendait intact et un peu accru. Pas grand'chose, sans doute : une centaine de mille francs économisés sou à sou, par l'épargne quotidienne d'une longue vie de travail. Assez, du moins, pour végéter au fond d'une banlieue ou dans un faubourg de Paris. Là, il poursuivrait son but avec acharnement. C'est que maintenant l'idée de vengeance de François tournait à l'obsession. Il lui fallait son Roland Salbert à tout prix. Le côté aventureux de ce caractère se retrouvait dans l'intensité d'une pensée unique. L'ancien *cow-boy* allait recommencer la chasse à l'homme, non plus dans la Prairie, mais en pleine capitale, au milieu des gardiens de la paix et des agents de police. Quel régal ! Et, quand il tiendrait ce gibier mystérieux, il saurait bien vite si, leurré par l'apparence, il accusait Salbert d'un crime imaginaire. Un interprète est généralement un pauvre ou un déclassé. Il serait facile à Chevrin de se lier avec l'inconnu, de le faire causer, de l'étudier patiemment. Il arriverait ainsi à confirmer ses soupçons ou à les détruire. Et s'il les confirmait, quel châtement il infligerait à ce misérable, pour lequel, lui, l'innocent, il avait payé ! Pensait-il donc à livrer l'interprète à la justice ? Allons donc ! Il la

connaissait, la justice ! Il savait de combien d'erreurs et de quelles sottises elle est capable. Non, la vengeance de François Chevrin serait tout autre. A la fois hardie et raffinée : digne en même temps d'un *cow-boy* audacieux et d'un Parisien spirituel.

II

Ce soir-là, on jouait *Aïda*. Alice était arrivée de bonne heure dans sa loge, afin d'examiner quelques changements commandés au tapissier du théâtre. Quand elle chantait, la jeune femme ne dînait pas. Elle lunchait légèrement à six heures et soupait, le soir, avec son mari. Les artistes célèbres ont toujours excité des passions mystérieuses. M^{me} Du-seigneur s'amusait beaucoup des épîtres enflammées que la concierge de l'Opéra lui remettait, avec sa dignité de diplomate. Elle les lisait en riant, tandis que sa femme de chambre la peignait et l'habillait.

— Madame a beaucoup de lettres, ce soir, dit la camériste pendant que sa maîtresse parcourait distraitement les épîtres de ces adorateurs ignorés.

— Oh! toujours la même chose!... Je suis une grande artiste... j'ai du génie, etc., etc.

— Sans compter les amoureux que Madame ne connaît pas! reprit Hélène gaiement. Les amoureux que Madame n'a jamais vus, qu'elle ne soupçonne même pas, et qui nous donnent la comédie, à nous autres.

— Vraiment, Hélène?

— Si Madame savait!... C'est une aventure que les badauds colportent à travers l'Opéra depuis quinze jours! Madame se rappelle la grève des machinistes?

— Oui. Après?

— Du jour au lendemain, ils ont menacé de quitter le service, si l'on n'augmentait pas leurs appointements. Alors, la direction a pris ce qu'elle a pu. Des machinistes de l'Eden, et des ouvriers qui se trouvaient libres. Parmi ces gens-là, le régisseur a remarqué un garçon bien nippé, très agile et fort adroit, nommé François Levrault. Il s'est mis vite au courant du métier. Comme il est de bonne conduite, on l'a gardé après la grève. Alors, il est devenu amoureux de Madame.

— Bah!

— Quand Madame chante, il reste la bouche ouverte, appuyé contre un portant, regardant Ma-

dame avec extase. Nous nous tordons dans les coulisses !

La plus honnête femme du monde est toujours flattée d'inspirer une passion. Alice se fit montrer l'aide-machiniste, un gaillard assez élégant et bien tourné. Hélène n'exagérait pas. Le nouveau venu était habile, expert dans sa besogne et d'une régularité modèle. Ses chefs se louaient de lui et ne lui adressaient aucun reproche. Peut-être un peu trop curieux, quand il s'agissait de son idole, François Levrault interrogeait tout le monde sur le passé, sur les habitudes, sur la famille de M^{me} Salbert. Un matin, il causait avec un de ses camarades, dans une brasserie de la rue Mogador.

— C'est vrai, disait l'autre, tu es trop nouveau à l'Opéra pour connaître le frère de M^{me} Salbert. Un grand banquier, le fameux Montfranchet ! Mais il se retire des affaires, à ce qu'on prétend Marié récemment, adorant sa femme, il renonce à travailler désormais. Je comprends ça !

L'aide-machiniste questionnait toujours, comme si, n'osant parler constamment de son idole, il voulait du moins parler de ceux qui la touchaient de près. L'autre raconta la légende fameuse, qui courait le monde, sur M^{me} Salbert et son frère. Tous les deux, échoués à Paris, sans amis et sans

protecteurs, et conquérant, à force de volonté, la célébrité et la fortune.

— Oui, mon cher, il a fait tous les métiers, ce Montfranchet, qui marche de pair aujourd'hui avec les plus riches et les plus puissants. En ce temps-là, il était si malheureux, qu'il dut changer de nom. Il s'appelait M. Roland tout court, ou bien encore... Eh bien! qu'est-ce que tu as?

Tout pâle, Levrault restait immobile, l'œil fixe.

— Ah! le frère de... de M^{me} Salbert... se nomme Rol... Roland! bégaya-t-il d'une voix chevrotante.

— Oui. Qu'est-ce que ça peut te faire?

Levrault répondit quelques mots vagues et changea de conversation. Au bout d'une demi-heure, son camarade le quitta. Chevrin, prudemment caché sous son pseudonyme, était seul dans la brasserie.

« — C'est lui! pensait-il. J'en suis sûr maintenant. Comment faire pour me rapprocher de cet homme? D'après ce que je viens d'entendre, il est parti pour le Midi avec sa jeune femme. Vais-je demeurer ici ou courir là-bas? »

Pendant tout cet après-midi, François, échoué à la même place, s'enfonça dans de profondes réflexions. A partir de ce jour-là, il tenta de se rapprocher encore davantage de M^{me} Salbert. Personne

ne pouvait s'en étonner, puisque tout le monde *blaguait* la passion secrète qu'il éprouvait pour elle. Le hasard se chargea d'amener le dénouement si bien préparé par la diplomatie de Chevrin. Un soir, en remontant dans sa loge, Alice s'approcha d'une rampe de gaz qu'on avait négligé d'éteindre. Sa robe prit feu : en une seconde, elle fut environnée de flammes. Les uns se sauvèrent, les autres se mirent à crier ; il ne vint à l'idée de personne de secourir la malheureuse. Tout à coup, Chevrin s'élança, bousculant avec vigueur les abonnés et les figurants. Il saisit M^{me} Salbert entre ses bras, étouffant le feu mortel, sans se préoccuper des brûlures. Alice était sauvée, à peine atteinte. Mais l'aide-machiniste restait dangereusement blessé. Il ne voulut pas qu'on le conduisît à l'hôpital et se fit porter dans son petit logement, 103, avenue des Ternes.

Alice ne ménagea pas les témoignages de sa reconnaissance. Seule ou accompagnée de son mari, elle allait souvent s'asseoir au chevet du malade, cherchant à l'égayer, à le consoler.

— Décidément, dit un jour René Salverte à la cantatrice, cela sert à quelque chose de passionner les foules. Sans Levrault, vous étiez perdue !

— Vous croyez plaisanter ? répliqua-t-elle. Eh

bien ! vous avez tort. Je suis très touchée par le dévouement de ce garçon et je me demande en vain ce que je peux faire pour lui. Aidez-moi. Lui donner de l'argent ? Je le crois trop fier pour accepter. D'ailleurs...

— Ce soin me regarde, interrompit Aristide. Celui qui a sauvé ma chère Alice mérite une récompense et il l'aura.

Aristide croyait avoir trouvé le meilleur moyen de payer sa dette. Depuis longtemps, Roland se plaignait des concierges qui gardaient l'entrée de son hôtel. La seule crainte de mal tomber l'empêchait de renvoyer des gens dont le service lui déplaisait. Pourquoi Aristide, muni des pleins pouvoirs de son beau-frère, ne proposerait-il pas cette place à François Levraut ? Le concierge contemporain, celui qui occupe une belle loge dans les maisons ou les hôtels nouveaux, est un des êtres heureux de la création. Est-ce même une loge qu'il habite ? Il est probable que cette expression malséante choquerait sa fierté sereine. C'est un appartement, qu'un officier en retraite serait bien heureux de posséder ! Donc, un après-midi, Aristide s'en alla seul à l'avenue des Ternes, et fit son offre au blessé. En écoutant ces paroles inattendues, François ferma les yeux, tant il craignait de trahir sa joie intérieure.

Le bon Aristide crut d'abord que le sauveur d'Alice hésitait. Alors il insista sur les avantages, sur les bénéfices de cette position. Il fut convenu que François commencerait son service dès la fin de sa convalescence. Enfin, Chevrin touchait au but ! Il allait demeurer sous le même toit que l'homme dont il voulait se venger !

III

M. et M^{me} Montfranchet ne rentrèrent à Paris qu'au printemps. Leur lune de miel durait depuis une année. Une année de bonheur continu, troublé seulement par la maladie de Roland. Florence commençait à se rassurer. Néanmoins Alice trouva son frère très changé surtout, fort maigri.

— Comment, vous vous êtes décidés à revenir? dit ironiquement Aristide. Mais nous ne comptons plus vous voir!

— Plaisantez, plaisantez! répliqua la jeune femme. C'est au château de Canourgues que j'ai vécu les douze plus beaux mois de ma vie!

Elle était rayonnante de joie et de santé. Sa beauté, affinée par l'amour, brillait d'un éclat extraordinaire.

— Ne t'inquiète pas, petite sœur, reprit-elle quand

elle fut seule avec M^{me} Duseigneur. Il a été souffrant, très souffrant même. A présent tout péril a disparu. Cependant les insomnies sont encore trop fréquentes. Aussi je te prie d'insister pour que Roland accepte une consultation sérieuse.

— Je ne suis pas si rassurée que toi. Je ne lui trouve pas positivement mauvaise mine, mais ses yeux luisants m'effraient. Ne l'ayant pas quitté, toi, tu n'es pas si bon juge que moi, qui le revois après un an d'absence... Enfin, tu es heureuse ?

— Plus qu'heureuse !... Un enchantement de toutes les heures, de toutes les minutes. Ton frère est un être adorablement bon ; et son intelligence vaut son cœur. Je lui dois des sensations exquisés, des émotions inoubliables. Si tu savais !... Je peux te dire cela, à toi, pour qui je n'ai rien de caché ; je ne désire pas avoir un enfant. Comme je te remercie, mon Alice, de n'avoir pas combattu l'amour que je lui inspirais ! Ne sois pas jalouse, va ! Il t'adore comme par le passé... Chaque jour il me parlait de sa tendresse pour toi.

Avec les nouveaux venus, l'hôtel de l'avenue Friedland s'anima bientôt. Alice pouvait difficilement recevoir. Une artiste est absorbée par un travail incessant qui la sèvre de tous les plaisirs. Roland, au contraire, pouvait offrir au « Tout-

Paris » les splendeurs de son hôtel. Il voulait faire envier par les unes, admirer par les autres, l'adorable créature qui portait son nom. La beauté de Florence méritait tous les hommages. A Paris, il ne suffit pas qu'une femme soit belle; il lui faut encore un cadre digne d'elle, qui la rehausse et la mette en lumière. A peine entrevue avant son mariage, connue des seuls habitués de la loge d'Alice, Florence apparaissait maintenant comme une reine future du monde parisien. Quelques grands dîners et un *garden-party* achevèrent de la rendre célèbre.

— Sais-tu que c'est un vrai triomphe? lui dit un jour son mari en souriant. Quand tu passes au Bois dans ton landau, quand tu entres dans une loge au théâtre, tout le monde se retourne pour te regarder.

— M'aimeras-tu davantage?

— Ah! coquette, tu sais bien que je ne peux pas!

— Alors, tous les succès dont tu parles me laissent complètement froide.

En dépit des réceptions nombreuses et des visites rendues, Roland et Florence n'avaient pas interrompu leurs tendres intimités. Le matin, ils montaient à cheval, comme naguère au château de

Canourgues. Le soir ils se réunissaient encore dans le monde ou au théâtre. A travers cette existence dissipée, on remarquait peu François Chevrin. Il ne quittait guère la loge, très exact à sa besogne et fort aimé des serviteurs. Seule, Nelly aurait pu le reconnaître, et elle était restée en Vaucluse. M. et M^{me} Montfranchet comptaient y retourner dès le mois de septembre. Ils ne voulaient pas que des mains étrangères profanassent le temple de leurs chers souvenirs.

Le nouveau concierge satisfaisait Roland. Ce garçon actif et taciturne lui plaisait par ses allures correctes, par son empressement à rendre service à tout le monde. Il aidait le valet de chambre ou le jardinier. Le plus souvent, pendant ses heures de liberté, il se glissait dans les écuries, surveillant et conseillant les palefreniers.

— Ce Levrault est un écuyer consommé, dit un jour Roland à sa femme. Il a dû servir longtemps dans la cavalerie; peut-être même a-t-il travaillé dans un manège.

François acceptait tous ces compliments d'un air modeste. Il se contentait de répondre qu'il était l'homme le plus heureux du monde. Au fond du cœur, une inquiétude sourde le rongait. Elle ne viendrait donc jamais, l'heure tant désirée? Car il

ne doutait plus, maintenant. Les serviteurs de l'hôtel lui avaient conté toute l'histoire de M. Montfranchet. Histoire un peu grossie, un peu dénaturée par des commérages d'office, mais qui retraçait, au moins dans ses grandes lignes, la vie aventureuse de Roland. C'était bien lui, qui accompagnait Mrs Readish dans le Far-West : pas moyen d'hésiter. Tout le monde connaissait la tragédie de Willow-Creek, parmi les domestiques ou les familiers de la maison. Et, comme une araignée au centre de sa toile, François patientait, guettant l'heure propice. Elle vint, comme toujours, au moment où il s'y attendait le moins.

Un soir, un peu avant minuit, Alice eut besoin d'envoyer à l'Opéra quelqu'un de sûr. Un de ses bracelets en diamants lui manquait : elle voulait qu'on fit d'immédiates recherches dans sa loge. Fatigués par une grande réception de la veille, les domestiques avaient obtenu de se retirer et de monter dans leurs chambres. Ne pouvant se priver des services d'Hélène, M^{me} Duseigneur imagina d'appeler François et de le charger de la commission. L'ancien *cow-boy* eut un frémissement de joie. Il aurait donc un prétexte pour entrer dans les appartements, lorsque tout le monde serait endormi ! Depuis qu'il souffrait, Roland se couchait tard et

veillait dans la bibliothèque ou la galerie de tableaux, lisant et rêvant. De loin, l'œil ardent de François voyait briller la lumière derrière les persiennes closes. Que de fois il s'était dit que tout serait terminé en quelques minutes, s'il pouvait pénétrer dans cet hôtel si bien défendu ! En recevant l'ordre de se rendre à l'Opéra, il conçut aussitôt l'espérance d'exécuter le plan si longtemps caressé.

— Je serai dans mon appartement, dit M^{me} Duseigneur. Vous frapperez à la porte et vous donnerez la réponse à Hélène.

— Bien, madame.

Une heure plus tard, Chevrin était de retour. Il rapportait le bracelet, qu'on avait, en effet, retrouvé dans un coin de la loge. Il le remit à la femme de chambre et marcha droit à l'ennemi, le cœur à peine ému, seulement agité par sa pensée constante de haine inassouvie. Personne dans la galerie de tableaux ; personne non plus dans la bibliothèque. Une lampe à gaz brûlait, éclairant de sa lueur jaune les cadres dorés et les reliures mates. L'homme eut un frisson. Est-ce que *l'autre* ne viendrait pas ? Puis, il réfléchit que M. Montfranchet ne quittait son appartement que fort tard. François se résigna. Il attendrait. Après tout, il en

avait vu bien d'autres. Se glissant derrière une draperie flottante, il se blottit silencieusement contre la muraille. Le hasard voulut que, cette nuit-là, Florence se présentât fort tard chez sa belle-sœur.

— Je craignais que tu ne fusses endormie, dit la jeune femme. Tu es si paresseuse, quand tu ne chantes pas!

— J'ai mal aux nerfs... A propos, mon bracelet n'est point perdu.

— Viens-tu causer avec nous? Roland dort mal en ce moment. Je lui tiens compagnie tant que le sommeil ne me gagne pas.

— Volontiers.

Quand ils furent réunis tous les trois dans le boudoir de Florence, on se mit à discuter un avis donné par les médecins. Ils conseillaient tous à M. Montfranchet un voyage de dix ou douze mois. Les longues traversées ont une heureuse influence sur le système nerveux. Elles apaisent les excitations cérébrales et ramènent le sommeil disparu. La conversation se prolongea. Il était trois heures du matin, quand Alice se leva pour rentrer chez elle.

— Eh! mon Dieu! Hélène va me croire morte!
La jeune femme embrassa tendrement son frère

et sa belle-sœur, et s'enfonça dans la longue galerie qui traversait tout l'hôtel. Elle tenait à la main un petit bougeoir, dont la lumière scintillait sur les tentures et les draperies. Arrivée en face de la bibliothèque, elle s'arrêta brusquement : la porte s'ouvrait, comme poussée par un ressort mystérieux. Une ombre se glissait, rasant la muraille... Alice était brave. Elle posa le bougeoir sur un meuble et marcha droit devant elle, en disant : « — Qui est là? » Stupéfait de cette apparition inattendue, Chevrin essaya de s'enfuir. Mais la jeune femme le prit au collet, en appelant au secours. De son bras nerveux, M^{me} Duseigneur secouait le misérable, qu'elle n'avait pas encore reconnu. Pendant cette courte lutte, un couteau tomba sur le parquet. Seulement alors elle comprit qu'elle était en face d'un assassin.

— Au secours! au secours! cria-t-elle.

— C'est moi... moi... madame, balbutia une voix chevrotante.

— Vous?

Alice recula de quelques pas et leva la bougie pour voir clair devant elle. François!... Que venait-il faire là? Pourquoi se trouvait-il dans l'hôtel, au milieu de la nuit, un couteau à la main?

M^{me} Duseigneur sentit qu'elle ne courait aucun

danger personnel. Elle crut au vol, non pas au crime. D'ailleurs, quel péril pouvait-elle craindre? L'homme paraissait plus épouvanté qu'elle-même.

— Vous êtes un misérable! dit-elle.

— Madame...

— Taisez-vous! Vous n'avez été admis à l'hôtel que sur ma recommandation. Votre conduite était bonne; vos maîtres vous témoignaient de la confiance. Vous en avez abusé afin de vous introduire dans les appartements à cette heure nocturne pour voler...

L'aventurier eut une révolte.

— Voler!... Moi!...

— Alors, pourquoi êtes-vous ici? Je vais faire éveiller les domestiques, qui appelleront le commissaire de police.

Chevrin se vit perdu. Depuis l'aventure de Deadwood, ce mot de police sonnait lugubrement à son oreille. Il signifiait, pour lui, l'arrestation, la cour d'assises, le jugement, la prison... Et la prison terrifiait cet homme farouche, épris avant tout de grand air et de liberté.

— Je vous en supplie, madame, épargnez-moi... murmura-t-il d'une voix suppliante.

— Je veux tout savoir! reprit-elle. Vos paroles

et vos allures cachent un mystère que je dois connaître.

Un grand combat se livrait dans l'âme de François. En parlant, il reculait sa vengeance, et pour des années peut-être... La peur du bague triompha de la haine.

— C'est bien, madame, je serai franc, mais à une condition...

— Laquelle?

— Je sortirai d'ici libre, à l'abri de toute poursuite.

Alice se garda bien de refuser. Elle n'avait menacé cet homme du commissaire de police que pour lui arracher un aveu. Elle savait qu'une arrestation, opérée chez elle, serait presque un scandale. Trop heureuse d'éviter les visites des reporters friands de nouvelles, la jeune femme prit vite une résolution énergique.

— Passez devant moi ; marchez jusqu'à mon appartement. Si vous êtes sincère, je vous ferai grâce.

François obéit. Hélène attendait toujours, endormie sur une chaise, dans l'antichambre qui précédait le boudoir de sa maîtresse. Elle s'éveilla en sursaut, en entendant la porte s'ouvrir, et crut rêver en voyant sa maîtresse accompagnée du concierge.

— J'ai besoin de causer avec Levrault, dit M^{me} Du-seigneur. Attendez-moi.

Elle ajouta, d'une voix plus basse :

— Soyez prête à répondre à mon premier cri, à mon premier appel...

IV

Chevrin était résolu à ne rien céler. Il commença le récit pittoresque de ses infortunes, depuis l'évasion de la maison paternelle jusqu'à ses débuts dans le Far-West. Alice écoutait silencieusement, captivée d'abord par un inexplicable intérêt, puis tout à coup saisie par ce drame d'une intense vérité. François disait sa vie de *cow-boy*, cette vie étrange d'aventurier vagabond, les courses folles à travers la Prairie, quand les troupes des *ranchmen* s'évadaient, ou risquaient de se perdre. La jeune femme avait l'intuition qu'elle allait apprendre quelque chose d'inattendu. Cet homme n'entamait un si long récit que pour lui faire une révélation formidable. Soudain, elle eut un frisson de terreur. Il en arrivait à l'attaque du *log-house*, à la mort de Mrs Readish.

— C'est vous qui êtes François Chevrin! s'écria-t-elle d'une voix vibrante. Vous avez changé de nom, comme les coupables qui ont un crime à cacher!

— Non, je ne suis pas coupable! répliqua-t-il avec chaleur. C'est parce que je suis innocent, que j'ai voulu entrer dans cette maison!

Cette phrase était si extraordinaire qu'Alice regarda François plus attentivement. Elle ne pouvait douter de la sincérité de cet homme. L'œil luisant, la lèvre frémissante, il se tenait debout devant elle : non pas avec l'allure d'un malfaiteur pris au piège, mais fier, farouche, tel qu'un malheureux qui se défend contre une accusation mensongère. Les aveux de Chevrin la stupéfiaient. Eh! quoi, il accusait Roland, son cher Roland, d'être l'assassin de Mrs Readish! La jeune femme n'eut même pas de colère. Elle mettait son frère trop haut, pour qu'un pareil soupçon pût l'atteindre.

— Vous êtes fou! dit-elle en haussant les épaules. Tellement fou, que je crois à peine à votre franchise.

— Alors, madame, pourquoi suis-je entré à l'Opéra? Pour me rapprocher de vous. J'ai cent mille francs à moi. Je n'ai pas besoin de travailler pour vivre. Ce nom de Salbert m'avait frappé, et je voulais..

Alice comprenait tout.

— C'est bien. Allez.

François salua gauchement et sortit. M^{me} Duseigneur appela sa camériste et rentra dans sa chambre. Mais quand elle eut achevé sa toilette de nuit et congédié Hélène, quand elle se retrouva seule, Alice chercha vainement le sommeil. Cent idées contraires se heurtaient dans son cerveau troublé. Comme la vie a des péripéties bizarres ! Elle connaissait les secrètes pensées de sa belle-sœur. Elle savait pourquoi Nelly était demeurée à New-York pendant quatre ans. Ainsi Florence, dont la tendresse filiale restait toujours vivante, guettait ce François Chevrin et voulait châtier en lui le meurtrier de sa mère. Et voilà que cet homme se défendait d'avoir commis ce crime ! Bien plus, il tentait de se venger sur Roland, de la peine injuste qui l'avait frappé jadis ! Puis, peu à peu, l'esprit d'Alice se calma. Peut-être valait-il mieux que les choses eussent ainsi tourné. Elle préviendrait son frère afin que celui-ci pût se garer de François. Sans doute, l'ancien *cow-boy* n'était plus à craindre. Mais pour concevoir de pareils projets, il fallait que l'aventurier fût très exalté, sinon à demi fou. La prudence commandait d'avertir Roland.

Le lendemain matin, de bonne heure, M^{me} Du-seigneur envoya Hélène recueillir les nouvelles. La femme de chambre revint fort étonnée : François Levrault était parti, sans explications, après avoir remis les clefs de la loge au premier valet de chambre. Comme tous les gens dont le sommeil est mauvais, Roland dormait tard dans la matinée. Alice ne voulut pas qu'on le dérangerât. Florence lui ferait signe dès que son mari serait éveillé. A onze heures, il arrivait chez sa sœur.

— Tu as besoin de me parler, mon amie? lui demanda Roland après l'avoir embrassée.

— Oh! certes!

— Eh! bon Dieu, qu'y a-t-il? Tu es un peu pâle, ce matin.

— Il y a de quoi! Tu ne seras plus surpris, quand je t'aurai conté... Dis-moi, est-ce que Florence est sortie?

— Oui, elle est allée se promener à pied du côté de l'avenue du Bois.

— Tant mieux. Il était nécessaire que nous fussions seuls.

Alors, elle lui dit l'aventure étrange de la nuit, cette rencontre avec François, qui s'évadait comme un malfaiteur de la bibliothèque, et l'aveu bizarre de cet homme, qui l'accusait, lui Roland, d'avoir

assassiné Mrs Readish. Alice s'arrêta court dans son récit. Son frère, d'abord presque indifférent, devenait tout à coup livide. Une sueur fine perlait à son front blanc. Ses yeux s'agrandissaient démesurément, comme élargis par l'épouvante, et de courts frissons agitaient son corps.

— Grand Dieu ! qu'est-ce que tu as ? s'écria-t-elle.

Par un puissant effort de volonté, il reprit possession de lui-même.

— Ne sois pas étonnée, murmura-t-il. Je pense que l'assassin de Mrs Readish a dormi sous mon toit, à quelques pas de Florence... Si la pauvre enfant avait su !

L'explication était si naturelle, que la jeune femme n'insista pas. Dès lors, complètement maître de son émotion, Roland reprit la causerie où sa sœur l'avait laissée. Il affectait même une allure dégagée, comme s'il prenait l'incident avec indifférence.

— La morale de l'aventure, c'est qu'on a bien tort d'introduire chez soi des gens dont on n'est pas absolument sûr. Où m'as-tu dit que demeurait cet individu avant d'entrer ici ?

— 103, avenue des Ternes.

— Bien, je le ferai surveiller. Non que je le croie capable d'un mauvais coup, mais il est bon d'avoir

l'œil sur lui. Maintenant je te quitte... Ma pauvre Alice, comme tu as dû avoir peur !

Il prit sa sœur entre les bras, la câlinant et l'embrassant avec tendresse. Il souriait, et une peur épouvantable lui serrait le cœur ! Avec une allure très dégagée, il traversa la longue galerie qui conduisait à son appartement. Mais, quand il fut seul, dans son cabinet de travail, il tomba sur un fauteuil, écrasé, anéanti.

« Perdu..., je suis perdu ! murmura-t-il. Cet homme parlera : il est impossible qu'il ne parle pas. Il a bien osé dire à ma sœur que c'était moi l'assassin ! »

Roland songeait. Que faire ? Alors, lentement, une idée germa dans son esprit. Idée nuageuse d'abord, qui se précisa peu à peu, jusqu'à ce qu'elle devînt très nette. En somme, quel danger courait-il, lui Roland ? Aucun. Qui croirait un François Chevrin, un aventurier qui avait fait tous les métiers, un ancien *cow-boy*, condamné à quatre ans de prison par une cour d'assises américaine ? Pour qu'une accusation soit périlleuse, pour qu'elle frappe les plus indifférents par son évidence, il faut qu'on puisse l'étayer de preuves irréfutables. Et cet homme n'en possédait aucune. Rien que des présomptions bien vite écroulées sitôt qu'on

les examinait de près. Tout en raisonnant ainsi, Roland ne se rassurait pas. Son instinct lui disait que ce Chevrin était un danger toujours vivant, un ennemi toujours aux aguets, une menace toujours renouvelée. Alors, M. Montfranchet en revenait à son point de départ. Que faire, oui, que faire? Soudain, Roland tressaillit : une voix douce l'appelait au dehors. Il ouvrit la porte : Florence rentrait de sa promenade matinale.

— Excuse-moi, dit-elle. Je suis un peu en retard. Viens-tu déjeuner? Je meurs de faim.

Il alléguait un peu de migraine, afin d'avoir un prétexte pour rester seul; et comme la jeune femme se tourmentait :

— Ne t'inquiète pas, ma chérie; j'ai beaucoup travaillé ces jours-ci. Je serai remis rapidement par un peu de diète et de repos.

De nouveau il était seul, en face de sa pensée. Sans doute, peu importait que François bavardât ou gardât le silence. S'il s'avisait de prétendre que le banquier Montfranchet avait tué et volé, tout le monde hausserait les épaules. A supposer même que les pires ennemis de Roland fissent semblant de croire à l'histoire, aucun danger à craindre. Nul ne soupçonnait, nul ne pouvait soupçonner que Mrs Readish eût porté quatre bank-

notes de 4 000 livres sterling, agrafées à son corsage. Alors, comment expliquer un crime inexplicable ? Étant sans cause, il était aussi sans intérêt ? Toute action mauvaise est inspirée par le profit qu'on en tire. Là, rien de pareil. Et cependant, malgré toutes ces assurances qu'il se donnait à lui-même, les inquiétudes de Roland ne se calmaient pas. Une voix intérieure lui criait qu'il y avait là un péril à éviter.

« — Pour détruire l'accusation, pensait-il, je dois détruire l'accusateur ! »

Ce malheureux ne s'apercevait pas qu'il roulait dans l'abîme ouvert sous les pieds de tous les coupables. C'est le mal qui doit sortir du mal, et l'homme qui a commis un premier crime est condamné à en commettre un second. Les philosophes peuvent inventer des arguties subtiles et nier le libre arbitre de la créature humaine ; ils peuvent imputer à des maladies mentales ce qui est le fait d'une volonté personnelle et agissante. Ce qui domine tout, dans la vie, c'est l'enchaînement fatal des actes accomplis. Après avoir étranglé Mrs Reedish, Roland l'avait volée. A l'heure même où il se croyait assuré de l'impunité, l'assassin était forcé d'immoler une autre victime. L'homme de bien peut regarder l'avenir en paix : rien ne le contrain-

dra jamais à faillir. Le coupable n'ose pas regarder son avenir, à lui : car il sait bien qu'il n'y verra que des fautes nouvelles ou de nouvelles abominations!

V

En acceptant une place dans l'hôtel de l'avenue Friedland, François Chevrin n'avait pas quitté son petit logement de l'avenue des Ternes. Il tenait à l'héritage paternel, aux vieux meubles connus et admirés autrefois. On garde, à son insu, un respect mystérieux pour ce qu'on a aimé dans son enfance. Qui n'a retrouvé avec ravissement les promenades et les paysages de la douzième année? Impressions ineffaçables qui restent dans le cœur, ainsi qu'un souvenir aigu et pénétrant!

L'ancien *cow-boy* eut un mouvement de joie en se retrouvant chez lui. Quoi qu'il eût dit à M^{me} Du-seigneur, François ne renonçait pas à son projet de vengeance. Il l'ajournait purement et simplement. Une nature aventureuse comme celle à n'est jamais en peine de concevoir des projets

nouveaux. L'esprit inventif de Chevrin construisait déjà de toutes pièces un plan habile et d'une exécution aisée. Pourquoi n'en avait-il pas eu l'idée plus tôt? Il est impossible de tuer un homme, qu'entourent de nombreux domestiques et que protège la surveillance quotidienne d'un grand hôtel parisien. Tandis que là-bas, en Vaucluse, il serait facile d'approcher de M. Montfranchet, de le surprendre au milieu d'une de ses promenades et de l'abattre d'un coup de revolver.

Le logement de François se composait de trois pièces au cinquième étage. Des fenêtres de sa chambre, mansardée mais assez grande, il voyait toute l'enfilade des fortifications, peuplées de maisons grises, à l'aspect triste, comme dans tous les faubourgs de Paris. Le soir, après son dîner, et avant que son service ne commençât à l'Opéra, il se plaisait à se promener le long du boulevard Gouvion-Saint-Cyr. Bien vite, il reprit ses anciennes habitudes. On l'aimait dans le quartier, pour son obligeance active, pour ses allures paisibles de rentier modeste. On eût fort étonné « mademoiselle la modiste » ou « monsieur l'épicier », en leur apprenant que ce petit bourgeois était un ancien rôdeur de la Prairie américaine. Une légende tenace, comme tous les récits invraisem-

blables, avait couru à droite et à gauche, lorsque François, quittant l'avenue des Ternes, était entré au service de M. Montfranchet. On raconta d'abord que le machiniste devenait le secrétaire du célèbre banquier. Le lendemain, le secrétaire se changeait en associé. Que de romans chimériques imaginèrent les cerveaux des jeunes filles à marier ! Quand Chevrin reparut, tout ce monde éprouva une grande surprise et une profonde déception. Qu'est-ce que cela voulait dire ? L'ancien *cow-boy* déclara négligemment qu'il n'avait pu se faire aux ennuis d'une existence sédentaire. Le propos flattait l'amour-propre de tous ces braves gens. Sans doute ils menaient une vie bruyante et agitée, puisque leur voisin désertait les hauteurs de la finance pour la paisible avenue des Ternes !

Forcé d'ajourner l'exécution de ses projets, puisque M. Montfranchet ne retournerait en Vaucluse qu'à l'automne, François reprit ses habitudes anciennes. D'abord la grasse matinée ; puis, après un bon déjeuner, qui le conduisait jusqu'aux premières heures de l'après-midi, il vaguait dans Paris avec la badauderie d'un oisif. Le soir, il avait le théâtre, le café-concert, ou l'une des mille distractions que Paris offre aux inoccupés. Il avait repris possession du petit logement depuis quel-

ques jours, quand, un soir, son concierge l'arrêta, d'un air aimable :

— Il est venu quelqu'un pour vous, monsieur Chevrin.

François releva vivement la tête.

— Qui donc ?

— Je ne sais pas. Ce monsieur n'a pas laissé son nom.

Chevrin remonta chez lui, préoccupé, inquiet. Qui pouvait le venir voir ? A la réflexion, il se calma lentement, car il connaissait bien le caractère généreux de M^{me} Duseigneur. Cette noble créature ne pouvait pas l'avoir trahi. Cependant, lorsqu'il redescendit le lendemain, il fit jaser le concierge.

— Vous m'avez parlé d'une visite... Comment était cet homme ?

Ravi de pouvoir bavarder à son aise, le portier loquace entama un discours prolix. Oh ! un monsieur très distingué, presque aussi bien mis que M. Chevrin lui-même ! On voyait difficilement son visage, car l'heure était assez avancée ; un large chapeau mou couvrait le front et les yeux. Par exemple, une belle barbe, une belle barbe brune et soignée !

Ces renseignements achevèrent de rassurer Fran-

çois : un de ses anciens camarades de l'Opéra sans doute. Il alla déjeuner dans le petit restaurant où il prenait ses repas et qui portait cette enseigne bizarre : « *Au Papier bleu.* » François fut guilleret et de bonne humeur. Il plaisanta la patronne du restaurant qui raffolait des chansons de café-concert. Cette beauté mûre se montra fort sensible aux attentions d'un homme aussi élégant. L'ancien *cow-boy* usa toute sa journée à causer avec celui-ci ou avec celui-là, jouant aux cartes, entamant l'un des récits de sa vie d'autrefois, ce qui faisait dire à ses voisins :

— M. Chevrin est un grand voyageur !

Vers quatre heures de l'après-midi, François quitta la place. De coutume, avant son dîner, il passait chez lui. Ce soir-là, son concierge l'arrêta de nouveau :

— Monsieur Chevrin, la personne qui vous a demandé l'autre jour est revenue.

— Ah ! Pouvez-vous me donner à peu près son signalement, cette fois ?

— Encore moins : il portait un mouchoir sur la joue. Un mal de dents peut-être.

Gavarni a observé que les concierges ont en général beaucoup d'enfants. A cette première observation s'en ajoute une seconde : c'est que le mal

de dents sévit particulièrement dans cette classe de la société ! Est-ce parce que les portiers demeurent au rez-de-chaussée, ou parce que la porte de leur loge est fréquemment ouverte ? Chevrin ne s'inquiéta pas davantage de cette seconde visite et se dirigea tranquillement vers le « *Papier bleu* ».

Dans la Prairie, un *cow-boy* est toujours aux aguets ; les dangers rôdent autour de lui. Derrière chaque buisson peut s'embusquer un ennemi la carabine au poing et le revolver à la ceinture. Si, par hasard, l'aventurier rentre dans la vie parisienne, il renonce bien vite à cette prudence. Que peut-on craindre dans une ville peuplée d'agents de police et de gardiens de la paix ? D'ailleurs, François ne redoutait personne. D'un coup de poing il aurait assommé un homme vigoureux, et sa lourde canne était entre ses mains une arme redoutable. S'il eût été vigilant comme autrefois, Chevrin aurait remarqué un homme, la tête coiffée d'un chapeau mou et le visage caché par un mouchoir, qui le suivait à une certaine distance.

Il faisait beau ; une de ces soirées de printemps qui sont délicieuses à Paris, et que le grand poète François Coppée a décrites avec une émotion si pénétrante :

Le crépuscule est triste et doux comme un adieu.
A l'orient déjà, dans le ciel sombre et bleu
Où lentement la nuit qui monte étend ses voiles,
De timides clartés, vagues espoirs d'étoiles...

C'est l'heure où les petites ouvrières pâlies rentrent chez elles après avoir achevé la tâche quotidienne ; les boutiquières, debout sur le pas de leur porte, échangent d'un air réjoui des propos inutiles ou des compliments aigres-doux ; quelques enfants jouent au cerceau, ou se poursuivent les uns les autres, avec des piailleries de moineaux francs, égayant la grosse commère qui pousse devant elle sa petite voiture chargée de fleurs : « Violette, violette ! Qui veut de la belle violette ! » Cependant qu'au loin le grand Paris s'allume déjà, préparant sa nuit joyeuse, et que les réverbères piquent de leur lueur jaune l'obscurité naissante...

VI

Non, les inquiétudes de Roland ne se calmaient pas. Depuis qu'une maladie nerveuse s'était emparée de lui, il y avait chez cet homme un détraquement physique et moral, une lésion cérébrale très fine. Jadis, il passait des semaines entières sans penser à Mrs Readish. Le remords n'ayant pas tourmenté sa conscience calme, il se rappelait à peine sa victime.

Tout était bien changé maintenant. Depuis le mariage avec Florence, son crime ne le quittait plus. Comment aurait-il oublié la mère quand il vivait à côté de la fille ? Cette ressemblance étrange qui le poursuivait sans relâche réveillait le souvenir du vol et de l'assassinat. Après sa maladie, au château de Canourgues, il s'était remis lentement, comme on se remet de ces secousses vio-

lentes qui bouleversent la machine humaine. La révélation d'Alice suffit à le rejeter en pleine épouvante. Tout lui rappellerait donc Mrs Readish ! Il croyait le crime mort avec la femme morte... Le crime ressuscitait en cet aventurier, la femme ressuscitait en Florence aimée, radieuse et jeune ! Ses malaises le ressaisirent, et avec les malaises, l'insomnie aiguë, cruelle, persistante.

Quoi ! l'un des acteurs de cette tragique aventure se mêlait brusquement à sa vie ! Il fallait qu'un de ces misérables *cow-boys* eût l'idée de le soupçonner, lui, Roland. On le suivait à la piste, comme fait un chien de chasse en quête de son gibier ; on entrait dans sa maison pour le guetter, pour le punir. Certes, il ne s'inquiétait pas de ce François Chevrin, se sachant placé trop haut pour qu'une accusation pût l'atteindre. Mais sa belle assurance de jadis était à jamais tombée. Il y avait un point noir dans sa vie. C'était une anxiété qui ne le lâchait plus. Et il se sentait pris de rage contre cet homme. Pendant quelques jours, Florence, de nouveau, le crut en proie à sa maladie.

— Veux-tu que nous retournions à Canourgues ? dit-elle. Tu as interrompu l'existence de saines fatigues que tu menais là-bas. Tu marches à peine, tu ne fais plus d'escrime... A Paris, nous

sommes moins l'un à l'autre, tu ne trouves pas ?

En parlant ainsi, elle s'agenouillait devant son mari, la tête penchée vers lui, le regardant de ses yeux clairs où luisait tant d'amour. Roland frissonna.

— Quitter Paris ? Non, non, jamais !

Comme elle aurait pu s'étonner de cette réponse bizarre :

— Je veux dire... pas maintenant. Vois-tu, ma chérie, je ne me sens pas bien... Oh ! ne t'inquiète, ce sont des malaises qui passeront. Mais ici, les médecins m'observent ;... enfin tu n'es pas seule, Alice est auprès de toi, et cela me rassure...

Elle détourna la tête pour essuyer les larmes qui mouillaient ses yeux, espérant cacher son inquiétude. Est-ce que Roland serait en danger ? Elle ne le reconnaissait plus. Cet homme nerveux, ombrageux, tourmenté, ne rappelait en rien l'homme amoureux et délicat qu'elle avait connu. Elle couvrit de baisers les mains de son mari, et, de sa voix harmonieuse qui vibrait comme une musique :

— Tu n'es pas heureux, murmura-t-elle. Oh ! ne dis pas non ! Je lis dans ton regard et je devine toutes tes pensées. Il y a en toi quelque chose d'amer et de douloureux dont le sens m'échappe.

Tu as un secret ; va, je saurai bien le pénétrer.

A ces mots une épouvante le saisit. Si Florence allait douter de lui ! Si un hasard la mettait en face de François Chevrin, et qu'il lui dît, à elle, ce qu'il disait à Alice quelques jours plus tôt ! Il s'efforça de dompter cette terreur naissante ; il se fit tendre et caressant, calmant peu à peu l'anxiété de Florence et la berçant de ces paroles amoureuses qui chantent doucement à l'oreille d'une femme. Quand il la vit à peu près rassurée, il construisit des projets pour un avenir prochain. Pourquoi n'entreprendraient-ils pas tous les deux ce grand voyage sur mer que les médecins conseillaient ? Ils en causèrent longtemps, évoquant ces pays magiques où s'envole la pensée. N'était-ce pas un de leurs désirs d'avant leur mariage ? S'en aller loin, bien loin, à travers l'Inde mythologique ou la Chine mystérieuse, parcourir les cités que l'explorateur hardi a seul décrites...

Mais si la confiance revenait à la jeune femme, Roland, lui, s'inquiétait de plus en plus. Pendant toute la nuit, en proie à son insomnie accoutumée, il restait étendu sur une chaise longue ou marchait à pas lents à travers sa chambre. Il avait peur de ce François Chevrin, une peur absurde, nerveuse, irraisonnée. L'aventurier, apparu tout à

coup dans sa vie, lui semblait être non seulement l'évocation de son crime, mais encore une menace de châtement. Comment se débarrasser de cet homme? Comment? Mais la mort de Mrs Reardish lui dictait sa conduite.

En supprimant une femme vicieuse, inutile et méchante, il avait assuré son bonheur, celui des siens; en supprimant l'ancien *cow-boy*, il obéirait à la même nécessité. Ce crime-là était la suite logique de l'autre, la déduction fatale, qui s'imposait. Soudain, il se révolta. A quoi bon s'occuper d'un être infime perdu dans la foule? Que pouvait-il contre lui? François accusait Roland auprès d'Alice, et elle avait chassé honteusement le calomniateur de son frère. Peu importait qu'on accusât aussi Roland auprès de Florence : l'épouse ne serait pas plus crédule que la sœur. Malgré tous ces raisonnements, M. Montfranchet se sentait tourmenté. Il avait le pressentiment d'une catastrophe inévitable. Plus il songeait, plus il sentait le besoin d'éloigner cette menace persistante, de se débarrasser de ce dénonciateur qui essayait de l'accabler de son terrible témoignage. Et M. Montfranchet en revenait à cela : supprimer Chevrin. Alors, parce qu'on a commis un premier crime, il faut en commettre un second? On a oublié le

meurtre et on le croit à tout jamais disparu, comme la victime à tout jamais enterrée. Mais ce qui avait disparu reparaît et le cadavre enfoui ressuscite ! Est-ce donc là ce qu'on appelle la main de Dieu ?

« — Je suis un insensé, murmura-t-il, il n'y a pas de Dieu ! Et si, par hasard, il existe, il a bien autre chose à faire que de s'occuper de nous. Les hallucinations dont j'ai souffert à Canourgues ont détraqué mon système nerveux. Il me vient à présent des idées absurdes, que je n'aurais jamais conçues autrefois... »

Il ne se rendait pas compte qu'il subissait peu à peu une impulsion malade : ce que les aliénistes appellent : « la dépression mélancolique. » Maudsley a dit que « les homicides commis... sont fort souvent l'œuvre d'individus sous le coup de mélancolie commençante... Accablés, ne dormant pas, ils ne manifestent pas de délire positif. » Qu'il le voulût ou non, Roland ne parvenait pas à chasser la pensée qui le hantait. C'était une obsession de toutes les minutes, presque le commencement de la manie de la persécution. Il voyait François Chevrin le dénonçant à l'univers entier, le poursuivant de ses invectives et de ses menaces, arrachant le masque menteur qui couvrait son visage..Eh.

bien ! soit, il le tuerait ! Par quel moyen ? Il fallait que le second crime restât impuni des hommes comme le premier. On n'assassine pas aisément un individu en plein Paris, sans être vu, ou surpris, ou soupçonné. Comment s'y prendre ? Comment frapper si rudement que la victime meure sans parler ? Si habilement que personne n'accuse le coupable ? Enfin Roland prit son parti. Un peu de finesse avec beaucoup d'audace et tout serait fini. Pendant toute la matinée, il calcula soigneusement les dangers qu'il allait courir. Au déjeuner, Florence le trouva presque gai. Elle lui proposa de sortir avec elle.

— Volontiers, dit-il. On m'ordonne de beaucoup marcher ; c'est un plaisir que d'accompagner une aussi jolie femme que vous, madame !

En rentrant, vers trois heures, il s'enferma chez lui. Puis il choisit parmi ses chapeaux d'été un feutre mou, de couleur grise, qu'il portait à la chasse ou dans ses courses à travers bois. Ensuite, il s'habilla rapidement.

Sa toilette achevée, il s'examina dans une armoire à glace. L'illusion était complète : le beau Roland ressemblait à un élégant ouvrier en quête d'aventures.

Satisfait de la métamorphose, il s'approcha de la

panoplie accrochée à la muraille ; après quelques hésitations, il prit un large couteau à double lame tranchante. Un quart d'heure après, le coupé filait le long de l'avenue Friedland, descendant vers le parc Monceau. Arrivé rue Murillo, Roland donna l'ordre à son cocher de l'attendre et entra dans le parc, qu'il traversa rapidement. Il se rappelait avoir vu un petit chapelier dont la devanture s'étalait rue Viette, au coin du boulevard Malesherbes. Le banquier avait trouvé son prétexte. Après avoir laissé son chapeau à haute forme chez le boutiquier, il s'en irait tranquillement au domicile de François Chevrin. Le plan réussit à merveille. Une heure plus tard, Roland interrogeait adroitement celui-ci ou celui-là, et s'initiait bien vite aux mœurs quotidiennes de l'ancien *cow-boy*. Le lendemain, il recommença l'expédition aventureuse en prenant les mêmes précautions. Quand toutes ses dispositions furent arrêtées, il attendit patiemment l'heure choisie.

C'était le soir. Roland savait que François venait de rentrer chez lui, mais pour peu de temps. A l'heure accoutumée, il se dirigerait vers le restaurant du *Papier bleu*, avec la régularité d'un oisif dont rien ne peut déranger les habitudes fixes. La faction serait longue sans doute : mais qu'importe ? Une volonté tenace ne recule devant rien. Jamais la plantureuse

hôtesse du *Papier bleu* n'avait vu son pensionnaire d'humeur plus joyeuse. De coutume, quand son idée de vengeance l'absorbait, Chevrin restait sombre et un peu farouche. Cette fois, il se montra hilare et plaisantin. Jusqu'à une heure assez avancée, il demeura dans l'établissement, lisant les journaux, jouant aux cartes, ou causant avec les petits bourgeois du quartier. Enfin, vers dix heures, il se leva, disant comme d'habitude :

— A demain...

Au dehors, une pluie fine tombait. Le boulevard Gouvion-Saint-Cyr s'allongeait vide et dépeuplé dans la tristesse de sa nocturne solitude. Ces grandes voies qui encerclent Paris, courant le long des fortifications, ressemblent à ces larges cours de province où pas un badaud ne se promène. Dès la tombée de la nuit, on les croirait abandonnées et désertes ; à peine toutes les demi-heures voit-on luire dans l'ombre la lanterne d'un fiacre ou d'un camion. François suivait la chaussée, quand tout à coup une voix un peu forte l'appela par son nom :

— Eh ! Monsieur Chevrin !

Il se retourna. Un individu, coiffé d'un feutre mou qui cachait à demi son visage, s'avancait rapidement vers lui. Les deux hommes se touchaient presque. Brusquement, une main nerveuse

s'abattit sur l'épaule de l'aventurier; il vit briller l'éclat grisâtre d'un acier; avant qu'il eût pu jeter un cri, la terrible lame s'enfonçait dans sa gorge. Il y eut une lutte très courte, moins une lutte qu'un essai de résistance. La victime saisit la main du meurtrier et la serra dans une étreinte convulsive. Puis, tout à coup, François tomba sur le dos, raide mort.

VII

Alice travaillait, attendant le retour de son mari. On allait distribuer aux artistes de l'Opéra un nouvel opéra de Saint-Saëns ; elle étudiait son rôle. La porte s'ouvrit sans bruit, et Aristide entra si doucement qu'elle ne pût entendre les pas étouffés par le tapis. Il s'approcha du piano et embrassa tendrement sa femme. Elle jeta un petit cri.

— Tu m'as fait peur ! dit-elle en riant.

— Dieu ! que tu es jolie ce matin !

— Comme tu me répètes la même phrase tous les jours.....

Aristide s'assit à côté d'elle.

— A propos, il faut que je t'apprenne une nouvelle.

— Une nouvelle ?

— Oui, à propos de ce garçon que tu as renvoyé l'autre jour, parce qu'il se cachait sous un faux nom... Souviens-toi... l'aide-machiniste.

Aristide ignorait l'accusation portée par Chevrin contre Roland. Alice avait préféré se taire. A ces paroles, une ombre glissa sur le front de la jeune femme. Est-ce que le misérable aurait osé?... Elle demanda, d'une voix presque inquiète :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Le pauvre diable est mort.

— Mort !

— On l'a trouvé hier matin assassiné, sur un des boulevards extérieurs. Le malheureux gisait dans une mare de sang. On suppose qu'un rôdeur de barrière, l'ayant attaqué à l'improviste, lui a tranché la gorge d'un coup de couteau. La mort a dû être instantanée.

— Eh ! mon Dieu ! quelle terrible aventure !

— Lis ce journal.

Sous ce titre : « *l'Assassinat du boulevard Gouvion-Saint-Cyr* », la feuille du matin racontait le crime d'une façon précise. Le fait-divers, très bien rédigé, donnait les plus grands détails. M^{me} Duseigneur lut et relut plusieurs fois l'article, poursuivie par cette unique pensée qui l'obsédait : « — A-t-il dit à d'autres ce qu'il m'a dit à moi ? » Elle feignit

de n'attacher aucune importance à ce drame, et entraîna gaiement son mari dans la salle à manger. Quand elle se retrouva seule, son imagination vagabonde travailla de nouveau. Étrange destinée que celle de ce François Chevrin, ce fils de bourgeois parisiens, qui mourait dans un guet-apens nocturne, après avoir mené l'existence aventureuse de la Prairie ! Elle lui pardonnait presque maintenant sa calomnie abominable. Cette mort affreuse ressemblait à une expiation. Tout à coup, une crainte lui vint : si le malheureux avait laissé des traces de son accusation mensongère ? Toute victime obscurément assassinée devient la proie de la police. Elle applique les scellés partout, car elle espère trouver une lettre qui la puisse mettre sur la piste du meurtrier. Pourvu que Chevrin n'eût rien écrit ! Son inquiétude première s'augmenta jusqu'à devenir insupportable.

— Il faut que je sache, ... murmura-t-elle.

Elle demanda son coupé. Pourquoi n'irait-elle pas s'enquérir auprès du commissaire de police, dans le quartier habité par François ? Démarche bien naturelle, après tout. Cet homme avait été à son service ; il était tout simple qu'elle s'intéressât à lui. Les commissaires de police de Paris sont presque tous des hommes intelligents, qui tiennent autant

du fonctionnaire que du magistrat. Celui qui avait dans son ressort l'avenue des Ternes reçut la célèbre M^{me} Salbert avec un empressement respectueux. Avant même de savoir pour quel motif la grande cantatrice se présentait à son bureau, il lui exprima son admiration avec un enthousiasme de bon goût. Ensuite, il écouta très attentivement le récit de la jeune femme. Elle dit comment elle avait appris par un journal la mort de François Chevrin. Elle s'intéressait à ce garçon, qui, après avoir été aide-machiniste à l'Opéra, était entré comme concierge chez son frère, M. Montfranchet. Comment expliquait-on le crime? La police savait-elle quelque chose?

— Mon Dieu, madame, je suis bien embarrassé pour vous répondre. Nous ne savons rien, absolument rien. Évidemment, ce meurtre a eu le vol pour mobile, et cependant Chevrin n'a pas été dévalisé. On a retrouvé sur le cadavre le porte-monnaie et la montre. Sans doute le bandit qui a fait le coup a été surpris dans sa besogne sinistre et n'a pu dévaliser la victime. Ce doit être un coureur de bals publics, peut-être même — pardonnez-moi le mot dont je vais me servir — un Alphonse de profession. En effet, on a ramassé à côté du corps de François Chevrin une bague maculée de

sang et de boue. Elle ne pouvait appartenir qu'à l'assassin, car elle ne s'adapte pas aux doigts du pauvre garçon que vous avez connu. Oh ! bague sans grande valeur, et si vous êtes curieuse de la voir...

Le commissaire de police étendit la main et prit dans une coupe, posée devant lui, un cercle d'or que fermait un œil-de-chat.

— Tenez, madame, regardez...

A ce moment, on frappa du dehors à la porte du cabinet ; l'attention du magistrat fut détournée. Sans cet incident subit, il eût remarqué le tremblement convulsif qui s'emparait de M^{me} Salbert, la pâleur mortelle qui couvrait son visage. Elle reconnaissait une bague, donnée par elle-même à son frère, sept années auparavant, lorsqu'il revenait d'Amérique ! Impossible de s'y méprendre. Dans sa partie foncée, l'œil-de-chat avait un défaut apparent, une fêlure très fine en forme de zigzag. Alice reprit vite possession d'elle-même, malgré l'épouvante de son esprit.

— J'ignore, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante, si ce malheureux a laissé quelque argent. Permettez-moi de vous remettre ce rouleau de cinquante louis. Je ne peux oublier que François Chevrin m'a sauvé la vie et qu'il a été à mon ser-

vice. S'il était pauvre, ces mille francs paieront les frais de son enterrement ; si...

Le commissaire de police s'inclina galamment.

— Je suis fort touché de votre générosité, Madame. Mais heureusement elle est inutile. Le pauvre garçon possédait quelque fortune, et j'espère que ses héritiers ne manqueront pas de respect à sa mémoire.

M^{me} Duseigneur se leva et put se tenir debout par un effort énergique : ses jambes fléchissaient.

— Gardez ces pièces d'or, monsieur. Je vous prie de les accepter pour vos pauvres, en souvenir d'un homme à qui je dois beaucoup.

Quand elle fut remontée dans sa voiture, Alice crut qu'elle allait se trouver mal. Roland était l'assassin de François Chevrin ! Comment douter ? François accusait Roland, et quelques jours après il tombait égorgé, la nuit, sous le couteau d'un inconnu. A la place même où le crime avait été commis, on ramassait un bijou qui ne pouvait appartenir qu'au meurtrier, une bague arrachée à son doigt, dans une convulsion suprême de la victime !

Quelle preuve plus convaincante, quelle évidence plus complète ? Arrivée avenue Friedland, la jeune femme s'enferma chez elle et défendit sa porte. Et

quand elle fut seule, elle tomba dans un fauteuil, écrasée, anéantie. C'est qu'une lueur sinistre traversait le cerveau de la malheureuse. Pourquoi François était-il mort? Parce qu'il accusait Roland. De quoi l'accusait-il? D'avoir tué Mrs Readish. Mais le second crime prouvait le premier! Mais si Roland se débarrassait d'un témoin gênant, c'est que ce témoin ne mentait pas. M. Montfranchet portait toujours cette bague, donnée autrefois par sa sœur, quand ils étaient encore pauvres tous les deux... Ah! la malheureuse Alice!... Un criminel, ce frère adoré, qu'elle aimait, qu'elle admirait, comme la plus noble, la plus droite, la plus loyale des créatures! Un criminel, cet être né bon et droit, si courageux dans l'adversité, si vaillant contre le malheur! Comment? Par quelle série de tentations? Elle cherchait à comprendre et ne comprenait pas. Il y avait là pour elle un mystère effrayant. Enfin, n'y tenant plus, elle résolut d'en finir, de tout dire à Roland. Dût-elle y succomber, mieux valait la mort qu'une douleur aussi aiguë. Tout au fond d'elle-même s'agitait cette pensée obscure :

« — S'il pouvait invoquer une excuse, me prouver que mes yeux ont mal vu, ou que je suis folle? »

VIII

Le frère et la sœur étaient en face l'un de l'autre. Lentement, d'une voix sourde, Alice achevait le terrible récit : la visite chez le commissaire de police, la découverte de la bague, et comment, soudain, la fulgurante vérité lui apparaissait dans toute sa hideur. Le Roland d'aujourd'hui ne ressemblait plus au Roland de la veille. La maladie de cœur augmentait la nervosité de sa nature impressionnable. L'entrée brusque d'Alice dans son secret bouleversa complètement cet homme jadis si maître de lui. A mesure que sa sœur parlait, il sentait ses nerfs défaillir.

Immobile, très pâle, les yeux fixes, il demeurait en face d'Alice sans prononcer un mot, ne cherchant pas même à se défendre. Sa sœur savait tout ! Cette

créature adorée pour laquelle il aurait donné dix fois sa vie, pour laquelle il avait enduré les privations, la misère et la faim, Alice connaissait à présent les crimes commis : la mort de Mrs Readish, le vol hideux et le meurtre de François Chevrin ! Quel châtiment et quelle expiation ! Il la regarda. Le visage de la jeune femme exprimait une douleur si intense que des larmes jaillirent des yeux de Roland. Elle cacha une minute sa tête entre ses mains, puis d'une voix brisée :

— Il n'y a pas un être que j'aie aimé autant que toi. Non, il n'y en a pas... Je te croyais si pur, si généreux, si chevaleresque ! Nous avons grandi côte à côte et rien ne nous a jamais séparés. Lorsque nous étions enfants, tout nous était commun. Le premier nom que j'ai bégayé, ce n'est pas celui de notre père, c'est le tien. Quelquefois tu me disais : « — Quel malheur que nous n'ayons pas maman ! » Et je pensais en moi-même : « — Je n'ai pas de mère, c'est vrai, mais j'ai Roland. » Plus tard, quand nous nous sommes trouvés seuls dans la vie, je me suis habituée à ne compter que sur toi. Si tu savais comme je t'ai admiré ! On garde ces choses-là pour soi et je ne te les aurais jamais dites, peut-être. Mais pendant que tu courais Paris, en quête d'une place, je me sentais prise d'un attendrissement pro-

fond. Puis tu es parti pour l'Amérique, tu en es revenu... Et je n'ai rien deviné, rien !

Ah ! comme Alice pleurait ses illusions détruites, et son cher amour de sœur, et tout ce passé qui s'envolait pour ne plus revenir !

— Je t'en supplie, reprit-elle, dis-moi tout, ne me cache rien. Je croyais être ta conscience vivante, celle à qui tu révélais tes pensées les plus secrètes, celle qui connaissait tes tentations, tes faiblesses, tes défaillances. Tu es tellement habitué à ne pas me mentir, que, tout à l'heure, pas une minute tu n'as tenté de nier. Tu ne le pouvais pas, je sais bien. La preuve était si convaincante, si complète ! Mais avec une autre, tu aurais bégayé sans doute une excuse maladroite. En face de moi tu as courbé la tête, comme si ma voix était la voix mystérieuse qui doit te parler dans le silence, quand tu es seul !

Violemment, Roland se leva.

— Nier ! s'écria-t-il d'une voix nerveuse. Tu ne vois donc pas que je suis à bout ! Après la mort de Mrs Readish, j'ai vécu sept ans calme, tranquille, insouciant : il y a quarante-huit heures que j'ai tué ce malheureux, et j'endure des remords qui m'affolent !

Alors, d'une voix pressée, haletante, il lui dit tout : le voyage avec Sacha et Nelly, les colères

qu'ils prenaient contre cette femme maniaque et méchante, les discussions à New-York et à Chicago, et enfin l'arrivée à Willow-Creek. Il n'oubliait aucun détail, comme possédé par un invincible besoin de vérité, comme si en révélant à Alice ses plus secrètes pensées, il se déchargeait lui-même de l'épouvantable fardeau qui écrasait sa conscience ! La jeune femme l'écoutait, saisie d'une étrange pitié, car elle voyait la souffrance de Roland. Elle connaissait tout, maintenant, même ce larcin nocturne que nul ne pouvait soupçonner, ces quatre bank-notes agrafées au corsage de la victime et qui devenaient l'origine d'une fortune abominable.

— Et tu as volé ! Et tu as volé ! dit-elle par deux fois en joignant ses mains tremblantes.

— Oui, j'ai volé ; oui, j'ai tué ! Ah ! rappelle-toi nos luttes, nos souffrances, nos hontes, nos humiliations ! J'étais écrasé, je n'en pouvais plus ! Il me fallait la fortune à n'importe quel prix. Je l'ai ramassée où j'ai pu !

Mais elle voulait une confession entière, absolue. Cette créature droite, à l'âme simple et loyale, ne comprenait pas que le meurtrier de Sacha eût vécu tant d'années en paix avec lui-même, qu'il eût pu, sans une révolte de tout son être, épouser Florence, aimer Florence, être heureux avec Flo-

rence ! De nouveau, elle l'écouta, avec l'espoir vague de trouver une excuse — une seule ! — à ce malheureux. Lorsqu'il eût achevé, à son tour elle se leva frémissante de douleur et d'indignation :

— Et ce sont tes philosophes, s'écria-t-elle, qui t'ont consolé, qui t'ont soutenu ! C'est en te répétant des phrases de rhéteurs que tu as étouffé le cri de ta conscience ! Chaque créature humaine n'a-t-elle pas une voix intérieure qui la conseille ou qui la blâme ? Ah ! Roland, regarde en face ce qui est bien et ce qui est juste, et décide si tu n'as pas été doublement coupable, puisque tu n'as pas exécuté ton crime après l'avoir commis !

L'œil fixe, il ne disait rien, ne répondait rien.

— Écoute, continua-t-elle, tu ne trouveras jamais un juge plus clément et plus doux. Je t'ai trop aimé pour te pouvoir désaimer en un instant. Mais je me perds dans ces abîmes ! Eh ! quoi, pas de remords ; eh ! quoi, pas de repentir ! Tu as pu vivre heureux, et traverser allègrement la vie... Je ne comprends plus, non, je ne comprends plus !

Roland releva la tête.

— Et comment comprendrais-tu ? Tu veux ma confession : reçois-la tout entière. Si tu savais les combats que je me suis livrés à moi-même, lorsque revenant à la vie dans cette chambre d'hôpital, j'ai

pu juger les actes que j'avais commis ! Il y a une transition entre la vertu et le crime ; on ne cesse pas d'être un honnête homme du jour au lendemain. Sans qu'on s'en rende compte, peu à peu, la volonté s'émiette. J'étais né loyal, honnête, croyant au bien, à la vertu, à la justice... Comment aurais-je pu résister à la contagion de l'exemple ? Partout j'ai vu le mal admiré et l'iniquité triomphante ! J'étais né armé pour la lutte, avec une combativité résistante. Comment cette conscience que tu invoques ne se fût-elle pas dissoute ? Partout je me suis heurté au mauvais vouloir, aux basses intrigues, à la méchanceté humaine. A mon insu, j'étais devenu un autre homme ; au premier choc moral, je devais être vaincu. La mort de Mrs Rea-dish a été la cause initiale de mes mauvaises actions. En réalité, je pouvais m'absoudre de cette mort. On est innocent quand on n'a rien prémédité, L'assassinat involontaire est devenu un crime, parce qu'un larcin volontaire a suivi...

Alice eut un geste brusque.

— Mais après, après ! Comment n'as-tu pas senti l'abomination de ta conduite ? Comment n'as-tu pas eu le mépris de toi-même ?

Roland marchait à pas lents à travers la chambre. Il s'arrêta devant sa sœur, et d'une voix sourde :

— Pourquoi me serais-je méprisé? J'obéissais à cette loi éternelle qui veut que le plus fort supprime le plus faible. Eh! certes, la philosophie darwinienne ne reconnaît pas le droit au meurtre! Le grand naturaliste n'a voulu parler que des forces jeunes, éparses à travers l'humanité, qui détruisent les espèces usées et leur succèdent. Mais les déductions que je tirais de ces théories m'excusaient à mes propres yeux et me permettaient de me pardonner. Lis les grands penseurs de ce siècle, étudie les psychologues subtils ou les physiologistes pénétrants : que ce soit Fouillée, Charles Richet ou Ribot, ils te feront tous la même réponse. C'est que la vie est un combat : tant pis pour ceux qui succombent! Les théories des spiritualistes sont vieilles, menteuses et ridicules! Puisque l'âme n'existe pas, pourquoi aurions-nous une conscience? Et sans conscience, pas de remords; et sans remords, pas de repentir! Oui, j'ai vécu libre, heureux, ne pensant jamais à cette femme assassinée. Tu me condamnes parce que j'ai pu épouser Florence, aimer Florence? J'effaçais le mal d'autrefois!

A son tour, Alice se leva; et avec un geste tragique, dans un élan superbe d'indignation et de sincérité :

— Et Dieu, qu'est-ce que tu as fait de Dieu?

Roland éclata de rire douloureusement.

— Tu sais bien que je n'y crois pas !

— Tu ne crois pas en Dieu ? Mais, malheureux, Dieu lui-même te force à croire en lui ! Il a tout préparé, tout conduit, tout décidé. Il t'a mené comme par la main au point où tu en es. Tu quittes l'Amérique, heureux, tranquille. Tu te rejettes dans le combat avec des forces nouvelles et une confiance absolue. Tout te réussit. La fortune, jadis si cruelle, te sourit et se montre clémente. Tu te crois bien sûr de l'impunité, n'est-ce pas ? Le monde ignore que tu as tué, que tu as volé. Qui peut te lancer ton crime à la face ? Dieu !... Il te guettait ! Il a mis Florence sur ta route, et tu l'as aimée, et elle t'a aimé ! Tu espérais le bonheur ? Insensé ! Comment ne t'es-tu pas dit qu'il était bien étrange que tu rencontrasses la fille de ta victime ? Dans l'univers, il y a tant de femmes dont tu pouvais t'éprendre, à qui tu pouvais donner ton nom ! Il a fallu que ce fut *celle-là* que tu choisisses, ne sachant rien de sa famille ni de son passé. Et l'amour t'a saisi, et tu as adoré cette créature inconnue, ne voyant ton avenir qu'en elle, par elle, pour elle ! Ah ! oui, le hasard... C'est le nom, que vous donnez à la Providence, vous autres ! Réfléchis et juge ! Cette Providence, que tu nies, t'a fait rencontrer

Florence, car Dieu voulait que tu fusses toi-même l'artisan de ta punition. Ce n'était pas assez. La même Providence a ramené François Chevrin dans ta vie... Parce que tu avais commis un premier crime, tu as dû en commettre un second !

Roland écoutait, immobile, frappé par la logique des paroles d'Alice. Les êtres aimés ont de l'influence sur nous autant par les mots qu'ils disent que par la voix qui prononce ces mots. Depuis l'enfance, Roland s'était habitué à se laisser charmer et séduire par la voix de sa sœur. Elle reprit avec emportement :

— Et pour ton excuse, tu attestes les subtilités des philosophes, les hypothèses des naturalistes ! Je n'ai pas ta science et j'ignore les œuvres dont tu parles. Mais je ne croirai jamais que des hommes de génie ou de talent puissent nier le libre arbitre, nier la volonté agissante qui nous permet de choisir entre le bien et le mal. Que la foule ne comprenne pas les œuvres des penseurs, soit, c'est possible ; que les demi-savants tirent des conclusions fausses d'une théorie vraie, je l'admets encore. Ces gens-là trouvent commode de se créer une morale à leur usage avec des lectures hâtivement digérées. Mais une pareille erreur est-elle supposable chez toi ? Chez toi, qui as tout étudié, dont le cerveau s'est mûri,

dont l'intelligence s'est exercée ? Les excuses que tu te donnes, tu les réfutais déjà, à peine les avais-tu choisies. Je ne croirai jamais que tu aies eu l'inconscience de ton crime. Malheureusement, ton orgueil parlait plus haut, cet orgueil qui t'a fait désirer l'argent, parce qu'en cherchant la fortune ta vanité avait souffert. C'est toujours l'orgueil qui t'a soutenu, quand tu t'es vu riche et dominant le monde avec tes millions. Après tout, tu te bégayais encore des excuses... Mais ce qui est abominable, c'est d'avoir épousé Florence, c'est d'avoir pris pour femme, pour amie, pour compagne, la fille de ta victime ! Et, souriant, le front haut, tu as pu consommer cette exécration !

Vaincu, Roland tomba devant sa sœur, à genoux, le front courbé :

— Oh ! je sais ce que tu vas me répondre ! continua-t-elle avec la même passion. Pour racheter la mort de la mère, tu faisais le bonheur de la fille ; et tu rendais à la fille l'argent dérobé à la mère ! Bien plus, tu lui donnais une fortune considérable... Mensonge que tout cela ! Il n'y a que le repentir qui efface, et tu n'as pas eu de repentir ; il n'y a que le remords qui répare, et tu n'as pas eu de remords. Tu n'as senti l'infamie de ta conduite que lorsqu'il t'a fallu commettre un second crime.

Malheureux, tu as fait tout cela ! Je t'ai trop aimé pour te haïr, mais je suis forcée de te mépriser, toi que je mettais si haut ! C'est pour cela que je te maudis... Tu as renversé mon idole ! Si je n'étais pas une chrétienne ardente et convaincue, je douterais de tout. En qui croirais-je, maintenant, puisque je ne crois plus en toi !

Elle éprouvait une douleur si cruelle que des larmes coulaient de ses yeux ; et Roland pleurait, lui aussi, car il sentait bien que c'était fini, et que n'ayant plus sa sœur pour lui, il n'avait plus rien. Il demeurait toujours à genoux, prosterné devant elle, le corps secoué de frissons, la poitrine soulevée par des sanglots.

— Oui, je suis un misérable, balbutia-t-il. Je n'ai aucune excuse, et je ne mérite aucune pitié ! Et cependant je t'invoque et je te supplie, toi qui es ma conscience, toi qui es mon juge. Ne m'abandonne pas à moi-même... Pardonne-moi !

— Jamais.

— Alice, Alice, au nom de notre enfance, ne sois pas impitoyable. Il m'est impossible de vivre avec ton mépris. Cette pensée m'est intolérable, que tu ne serais plus mon secours, mon refuge, ma consolation... Pardonne-moi !

— Jamais ! dit-elle pour la seconde fois.

— Oh ! notre enfance bénie, oh ! les jours divins que nous avons jadis vécus... Tu étais toute petite, et je dirigeais tes premiers pas, et tu nouais tes bras d'enfant autour de mon cou, en me disant que tu m'aimais plus que tout au monde... Ces souvenirs-là, ce n'est donc rien pour toi ? Et plus tard, quand nous nous sommes trouvés seuls, tous les deux, comme ta tendresse vigilante réconfortait mon courage amoindri ! Fais-moi grâce, jette un regard clément sur ton frère malheureux, qui te tend les bras, et qui te supplie, et qui t'adjure... Pardonne-moi !

— Jamais ! dit-elle encore, mais cette fois d'une voix brisée, comme si toute sa force l'abandonnait.

Alors Roland se releva, voulant fuir, et pouvant à peine marcher. Il battait l'air de ses mains nerveuses, butant ses genoux contre les meubles, se heurtant aux murs tel qu'un homme ivre...

Il disparut, et la jeune femme demeura seule. Alors, elle jeta un grand cri, et roula sur le tapis, sans connaissance.

IX

Après cette effroyable scène, Roland prit le lit pour ne plus le quitter. Toutes ces terribles émotions achevaient le brisement de cette nature résistante. Les désordres nerveux s'accrochèrent et aussi les troubles cardiaques dont M. Montfranchet souffrait depuis si longtemps. Vainement essayait-on de les calmer avec des granules de digitaline. Dès le lendemain, Florence épouvantée appela son médecin, le docteur Allouard, qui ne cacha point son inquiétude. Les symptômes lui paraissaient graves : des vertiges très fréquents et une insomnie continue qu'apaisaient seules des médications funestes. En quelques jours, la maladie empira tellement que tous ceux qui entouraient Roland le virent perdu.

La douleur de Florence faisait mal à voir. En présence de son mari, elle parvenait encore à dissimuler ses torturantes inquiétudes. Mais quand elle se retrouvait seule, elle pleurait longuement, silencieusement. Rien ne la pouvait consoler, ni les espérances mensongères qu'Alice lui murmurait à l'oreille, ni les paroles embarrassées du médecin qui s'efforçait de la tromper. Quant au malade, il endurait d'intolérables souffrances. A chaque instant il était pris d'élancements aigus dans la poitrine.

Lorsqu'il essayait de marcher à travers sa chambre, il avait des défaillances subites qui s'aggravaient jusqu'à l'évanouissement. Logiquement, des défaillances morales suivirent, et l'existence de ce moribond devint un enfer. Pas une minute de trêve, pas une minute de repos. Pendant les longues nuits sans sommeil, Roland voyait surgir les spectres de ses deux victimes. Et ses remords se doublaient d'une épouvante perpétuelle. Quel châtement, pour cet homme si fier et si robuste que l'insomnie laissait vaincu et brisé ! Les heures s'ajoutaient aux heures avec une lenteur pénible, dans la solitude taciturne de la nuit. Vainement, Florence voulait le veiller.

— Je t'en prie, disait-elle, permets-moi de res-

ter auprès de toi. Ne crains pas que je me fatigue : je dormirai pendant le jour lorsqu'Alice ou nos amis pourront t'entourer et te distraire...

Mais non, il ne voulait personne à son chevet. Oh ! certes il eût été heureux d'avoir sa chère Florence à ses côtés. Mais il craignait le délire... S'il parlait, s'il évoquait le passé ténébreux, révélant soudain à sa femme la sinistre vérité ! Ses pensées lui rongeaient le cœur, et cependant il aimait mieux demeurer seul en face de ses pensées. Les paroles vengeresses d'Alice ne sortaient pas de sa mémoire : déchiré de remords, il en arrivait à se mépriser, à se haïr.

Tous les matins, M^{me} Duseigneur venait chez son frère. Si elle se fût montrée froide ou moins assidue, Florence aurait été surprise, et Alice ne voulait pas que sa belle-sœur se doutât de rien. Souvent, lorsque personne n'était là, Roland prenait la main de sa sœur, et la regardait longuement, tendrement. Ah ! la pauvre femme, elle comprenait bien l'éloquence de ce regard muet ! Il signifiait :

« — Est-ce que tu seras toujours implacable, et ne me pardonneras-tu jamais ? Vois donc quel martyr est le mien ! J'expie cruellement le mal que j'ai commis... Alice, souviens-toi du passé, sou-

viens-toi de la tendresse qui nous unissait... Daigne m'être clémente, puisque la mort me frappera bientôt!... »

Que de fois la pauvre femme s'était penchée vers le malade, afin de lui mettre au front le baiser d'oubli!... Mais elle ne pouvait pas, non, elle ne pouvait pas! Elle l'avait trop admiré, elle l'avait placé trop haut! La déchéance de son frère l'humiliait profondément, et la blessait dans ses plus chères croyances.

Un soir, Roland s'était traîné dans son cabinet de travail. Le docteur Allouard venait de lui faire sa visite quotidienne, et le trouvait un peu mieux. Assis auprès de la fenêtre, M. Montfranchet regardait mélancoliquement dans le jardin. Une brise tiède glissait entre les arbres; les feuilles nouvelles commençaient à verdir le long des branches gonflées de sève, des gaietés riaient dans ces promesses du renouveau. — « Je ne verrai pas l'été, pensa-t-il. Tant mieux! Je souffre trop. La vie que je mène est insupportable, et si je devais traîner longtemps... » Tout à coup, des voix s'élevèrent dans la galerie qui réunissait les deux pavillons de l'hôtel. Florence et Alice parlaient de lui, des pronostics du médecin... Roland eut un frisson. S'il pouvait entendre? Les malades ont cette perpétuelle préoc-

cupation : savoir la vérité. Ils se doutent bien qu'on les abuse, qu'on les leurre avec des promesses vaines, et ils ont l'impérieux désir d'éclaircir les mensonges que la tendresse invente. Péniblement, il se leva de son fauteuil et marcha vers la porte qu'il ouvrit d'une main légère. Abrité par la draperie, il pouvait écouter à son aise.

— Avais-je assez raison de te rassurer, ma chérie? disait Alice.

— Me rassurer!

— Certes. Tu as entendu le docteur. Quelques semaines de courage encore, et vous pourrez tous les deux retourner en Vaucluse. Tu pleures, ma pauvre enfant?

— Ah! quels souvenirs tu évoques! murmura Florence au milieu de ses sanglots. Le reverrons-nous jamais, ce cher pays. Je me ressouviens encore de notre arrivée là-bas, de mon émotion... Comme je jouissais de sa tendresse exquise... Mon pauvre Roland! Qui m'aurait dit que je le perdrais si vite? Certes tu connais bien ton frère. Vos deux existences ont été trop étroitement liées pour que tu ignores à quel point il est noble, généreux, intelligent. Mais tu ne te doutes pas de ce qu'il y a en lui de tendresse caressante. Et je n'aurai goûté ces ineffables joies que pour en être à jamais privée!

— Ne sois pas injuste envers la destinée. Tu vois que le docteur est plus satisfait. Roland et toi vous passerez quelques mois à Canourgues. Ensuite, tu l'emmèneras faire un long voyage, et quand vous reviendrez à Paris, dans un an, ton cher bien-aimé te sera rendu.

Florence ne pleurait plus. Ceux qui aiment tendrement s'illusionnent avec tant de facilité ! M. Montfranchet n'avait rien perdu de ces paroles. Et il frissonnait de peur. Grand Dieu ! était-il donc possible que la mort l'épargnât ! Il serait condamné à vivre, à subir encore pendant des années le martyre qui le torturait ! Alors, il lui faudrait recommencer l'existence, aller, marcher, traverser le monde, avec l'épouvantable remords qui le rongait.

Le malheureux aspirait désespérément à la tombe ; là seulement seraient le repos et l'oubli. Comme d'habitude, il rentra dans sa chambre à coucher après le repas ; et quand il se retrouva dans son lit, il appela doucement Florence à ses côtés.

— Assieds-toi, près de moi, dit-il d'une voix tendre. Depuis que nous nous aimons, t'ai-je rendue parfaitement heureuse ?

— Roland...

— Comprends-moi bien, mon cher trésor, et ne cherche pas dans mes paroles autre chose que ce

qu'elles expriment. Sais-tu combien je t'adore? Avant de te connaître, je n'avais jamais aimé. Le monde me croyait heureux, parce que j'étais riche, honoré, puissant. Qu'est-ce que tout cela sans un peu d'amour? Enfin je t'ai rencontrée, et j'ai goûté les seules jouissances désirables en ce bas monde. Mais il ne suffit pas que j'aie eu ce bonheur; il ne me serait de rien si tu n'en avais pas eu ta part...

Des larmes mouillaient les yeux de la jeune femme. Elle prit les mains de son mari entre les siennes :

— Tu m'as donné des félicités parfaites, murmura-t-elle. Depuis que je t'appartiens, je bénis Dieu tous les jours de t'avoir mis sur ma route.

Les yeux de Roland brillaient de fièvre; un léger tremblement nerveux l'agitait.

— Alors, reprit-il, d'une voix étrange, tu ne regrettes rien?

— Que veux-tu que je regrette?

— Comprends-moi bien! Je veux savoir si les joies que tu m'as dues réalisent ou dépassent tes rêves de jeune fille...

— Oh! mon bien-aimé!

— Aie le courage de contempler la vérité en face, ma Florence... Je peux mourir demain...

— Mourir !

— Sèche tes larmes. N'est-ce pas le lot de toutes les créatures ? Tu te souviendras de moi, tu ne m'oublieras jamais ?... Oh ! dis-le-moi... Lorsque j'aurai cessé d'exister pour les autres, lorsque je ne serai plus qu'un peu de cendre vaine, je vivrai toujours dans ta mémoire chérie, n'est-il pas vrai ? Oui, je te fais de la peine, je le vois bien, beaucoup de peine ! Mais ne me refuse pas les paroles que je te demande, et quelle que soit la douleur que je te cause...

La pauvre Florence retenait à peine ses sanglots ; elle se laissa glisser sur les genoux au chevet du malade.

— Non, tu n'as pas réalisé mes rêves, parce que je n'ai jamais rêvé les ivresses que j'ai goûtées par toi !

Roland se soulevait à demi, tendant ses bras vers elle.

— Regarde-moi... regarde-moi longtemps...

Maintenant, il la tenait à demi enlacée, comme si, se sentant mourir, il voulait emporter cette image radieuse dans l'éternité !

Quand elle quitta Roland, Florence avait le cœur serré dans un étau. Elle était frappée par les paroles de son mari. Était-ce le pressentiment de sa

fin prochaine qui suscitait chez lui des pensées d'outre-tombe ? Tourmentée, inquiète, elle passa chez Alice et lui dit tout. M^{me} Duseigneur devint très pâle en écoutant sa belle-sœur.

— En effet, murmura-t-elle, il t'a parlé comme un homme qui fait ses derniers adieux...

— Que je suis malheureuse !

La pauvre Florence fondit en larmes. Son désespoir l'étouffait. Elle entrevoyait un dénouement brusque, inattendu, en dépit de la confiance du médecin. Est-ce que les malades n'ont pas un instinct mystérieux qui les guide et les avertit ? Roland semblait un de ces êtres déjà touchés par la mort, et qu'un lien très faible attache encore aux choses de ce monde. Elle reprit à voix très basse :

— Ne dis pas que je suis folle... Le malheur est là... il rôde près de moi...

— Pourquoi n'es-tu pas restée avec Roland ?

— Parce que je ne pouvais plus ! Je retenais à peine mes sanglots. Et nous nous sommes promis l'une à l'autre d'être toujours calmes et souriantes devant lui.

Alice se leva. Est-ce que vraiment son frère était si mal ? Mais non, sa belle-sœur se trompait. Toutes ces angoisses l'énervaient à la longue et lui enlevaient le sens précis de la vérité.

— Rentre dans ta chambre, ma pauvre enfant. Je veux juger par moi-même de l'état de notre malade.

— Quand tu l'auras vu, tu me diras...

— Je te dirai ce que je pense, je le jure.

Comme toujours, Roland ne dormait pas. Il eût donné la moitié de sa fortune pour goûter quelques heures de paisible sommeil. Le regard fixe, il voyait grimacer devant lui les fantômes de Mrs Readish et de François Chevrin. Et ce serait toujours ainsi ! Et il n'y aurait pas de trêve à ce supplice ! Voilà que la maladie le trahissait à son tour. Il ne pouvait plus espérer maintenant qu'elle finît ses tortures. Jamais il n'aurait le courage de rester plus longtemps en proie à ces remords lancinants. Il irait à la Mort, puisque la Mort ne venait pas à lui. Pour la première fois, Roland concevait l'idée du suicide. Un moribond, se tuer ? Quelle ironie ! Il réfléchit qu'il lui suffisait d'étendre les doigts pour saisir son revolver. Pourquoi pas ? Sa main ferme n'aurait pas un tremblement. Une balle dans le cœur, et plus rien ! Alors, il se représenta le tumulte qui soudain éclaterait dans l'hôtel, les valets courant effarés, Alice et Florence jetant des cris d'épouvante... Et le monde, que dirait le monde ? Roland eut aussitôt la sensation exacte du

scandale que soulèverait sa mort volontaire. Quelle belle matière à chronique pour les journaux boulevardiers ! Sans compter les propos envenimés des salons, qui ne manqueraient pas d'inventer les histoires les plus invraisemblables. Est-ce qu'on met fin à ses jours, parce qu'on est malade ? Allons donc ! Les gens « bien informés » affirmeraient d'un air entendu que ce suicide avait été amené par des causes très mystérieuses. Et l'on jetterait de la boue sur la douce Florence, sur Alice peut-être, et l'on fouillerait dans la vie privée de ces êtres adorés... Le malheureux se débattait entre ces deux tentations : vivre, ne plus vivre...

Tout à coup la porte de la chambre s'ouvrit. C'était Alice. Les paroles de sa belle-sœur la tourmentaient. Elle voulait juger par elle-même de l'état du malade ; et cependant ce n'était jamais sans effroi que le frère et la sœur se trouvaient en face l'un de l'autre. La jeune femme marcha lentement vers le lit, s'efforçant d'atténuer le tremblement de sa voix.

— Comment es-tu, ce soir ? demanda-t-elle.

Roland ne répondit pas un mot. D'un geste brusque, il saisit la main de sa sœur. Se soulevant à demi sur l'oreiller, il la regarda...

Oh ! quelle ardente prière, dans les yeux de ce

moribond ! Comme ils parlaient éloquemment, implorant un mot, un seul mot ! Roland n'osait pas lui dire les pensées qui remuaient dans son cerveau, l'obsession du suicide, le désir fou d'en finir une bonne fois. Comme il aurait voulu qu'Alice le devinât ! Gênée par ce regard brûlant, elle tenta de reculer ; mais il la tenait presque serrée contre lui, et ses yeux gardaient leur anxiété poignante. Deux fois, Alice eut l'instinct d'enlacer ce frère tant aimé jadis, de prononcer la parole suprême d'apaisement... Une volonté supérieure scellait ses lèvres. Alors, le regard de Roland s'éteignit, et des larmes coulèrent sur ce visage ridé par la souffrance. Il laissa glisser le long des draps la main de sa sœur, comme épuisé par cet effort, et la tête retomba sur l'oreiller. Alice s'éloigna, pensive et triste. L'état de son frère ne lui paraissait pas aggravé. Il était naturel que Florence s'inquiétât, et que, dans sa terreur d'un dénouement prochain, elle exagérât l'état de son mari.

De nouveau, Roland était seul. Ainsi, même à cette heure suprême, Alice refusait de lui pardonner ! Il ne lui restait plus qu'à mourir. Une idée lui était venue. Il savait comment il se tuerait, sans que personne soupçonnât la sinistre vérité.

On le croirait foudroyé par sa maladie de cœur, et au contraire.... Est-ce qu'il n'avait pas à portée de sa main le flacon de cristal, contenant les granules de digitaline ? Un pâle sourire éclaira les lèvres de l'agonisant. Il touchait au port ! Comme dans un éclair, Roland revit sa vie tout entière. Avoir tant lutté, tant travaillé pour en arriver là ! Il ne regrettait ni la fortune ni les joies vulgaires de l'existence... Non, il pleurait désespérément sur les deux créatures qu'il laissait derrière lui : Alice la sœur chérie, Florence l'épouse adorée, la fée blonde aux yeux bleus, au sourire de vierge....

X

L'église est pleine. Non seulement tous les invités sont venus, mais encore les curieux. Même ces curieux-là sont plus nombreux que les amis. A Paris, quand on occupe une certaine position, il est impossible de mourir tranquillement. D'abord les journaux. Dans les bureaux de rédaction, « les personnages importants » sont divisés en trois catégories. Le *mort d'écho*, celui dont on annonce purement et simplement le décès en trois lignes indifférentes. Le *mort de filet*... (on appelle filet le petit article court qui ne dépasse pas un tiers de colonne). Enfin le suprême honneur est accordé au *mort de chronique*. Ce dernier obtient une étude en tête du numéro ou à la première page.

Roland était un *mort de chronique*.

Depuis quarante-huit heures, les journaux chan-

taient ses louanges et vantaient son inépuisable charité. On rappelait ses débuts pénibles et courageux, son voyage dans le Far-West, sa fortune rapide. Puis le publiciste évoquait le souvenir des grands dîners, des belles fêtes données dans l'hôtel de l'avenue Friedland. Naturellement, on parlait aussi de la célèbre M^{me} Salbert, « de ses succès qui..., de ses créations que... » Excellente matière à copie, pour un *articlier* qui connaît son affaire ! On se répétait tout bas dans l'église les bons mots que Roland avait ou n'avait pas dits, et que les chroniqueurs spirituels lui prêtaient généreusement. A peine cessa-t-on de *potiner*, quand Lassalle chanta le *Dies iræ* de sa voix vibrante. Cependant M^{me} Rosenheim ne put s'empêcher de dire à sa voisine, M^{me} de Ganges :

— Moi j'adore Lassalle. Et puis le *Dies iræ*, ça me remue !

Selon son habitude, Audiberte se tenait à l'église aussi convenablement qu'au cirque.

— Décidément, ma chère, le mariage ne réussit pas à Maud. Mrs Vivian était plus jolie que M^{me} La Faurie. Elle fait de son mari ce qu'elle veut. Le brave homme ! Pour complaire à sa douce moitié, il a quitté ses montagnes chéries...

Il y eut un silence. Audiberte ajouta pour conclure :

— Pauvre Florence ! Elle doit avoir bien du chagrin !

— Oh ! oui, son mari était si bon, si excellent...

Un peu plus loin caquetait le clan des *clubmen*, des camarades du cercle.

— Figure-toi, disait René Lestourmel, qu'on a joué jusqu'à huit heures du matin. Un poker du diable... Et le général a pris une culotte!...

— Bah ! ce brave Maurec s'est enfilé ?

— Comme un collégien. Ces vieux Mars ! Ils sont si naïfs!...

— Tais-toi donc, voilà que Rose Caron commence le *Pie Jesu*.

Et quand la grande artiste eut lancé les dernières notes, au milieu d'une attention qui ressemblait assez bien à du recueillement, Fernand de Quinsac prit un air très grave pour dire :

— Pauvre M^{me} Montfranchet ! Elle doit avoir bien du chagrin !

— Oh ! oui, son mari était si bon, si excellent...

Aux premières rangées de chaises se tenaient les gens de finance, les banquiers, les agents de change.

Aussi bavards que les autres, ils masquaient au moins d'une certaine pudeur leur indifférence mondaine. On ne les voyait guère parler; les uns desserraient à peine les lèvres; les autres cachaient leur bouche avec les doigts.

— ... Ainsi on vient de détacher le coupon; je parie qu'en trois semaines, ça remontera à 470.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Demandez plutôt au comte de Ryan. Il est toujours bien informé.

— Je sais... je sais. J'ai dîné l'autre jour à l'ambassade d'Angleterre, et ces messieurs ne cachent pas leurs intentions. Quel que soit le cabinet qui gouverne, ni les Whigs ni les Tories n'oseront évacuer l'Égypte.

— Pauvre M^{me} Montfranchet! Elle doit avoir bien du chagrin!

— Oh! oui, son mari était si bon, si excellent...

Dans un des bas cotés, des amis plus intimes échangeaient des impressions variées.

— Enfin, cette mort subite est terrifiante! Le docteur Allouard disait encore l'autre jour...

— De quoi souffrait-il au juste?

Cette question répondait à la curiosité générale. Quelqu'un ajouta :

— *Qu'est-ce qu'il avait ?*

Aux enterrements, cette phrase est de rigueur. Non que ce soit une preuve d'intérêt donnée au défunt : mais chacun aime bien à savoir s'il n'est pas atteint lui-même de la maladie qui a frappé le camarade. En dépit des journaux, le public n'était pas très bien renseigné. Les uns et les autres savaient seulement qu'en entrant dans la chambre de son mari, Florence l'avait trouvé mort. De vrai, ce brusque dénouement n'étonnait personne ; l'angine de poitrine a de ces désolantes surprises. Seul peut-être, le docteur Allouard connaissait la vérité. En trouvant vide le flacon de cristal qui contenait les granules de digitaline, le médecin avait tout deviné. Il crut que dans un accès de souffrance aiguë, Roland s'était décidé à en finir.

Le service funèbre s'achevait. Et maintenant toutes ces Parisiennes, élégantes dans leur toilette sombre, tous ces Parisiens, pressés de courir à leurs plaisirs ou à leurs affaires, prenaient une mine attristée et s'approchaient d'un air pleurard du pauvre Aristide. Très pâle, les yeux gonflés de larmes, le beau-frère de Roland conduisait le deuil. Et un peu plus loin, dédaignant les conventions mondaines, écrasées sur des prie-Dieu, Alice et

Florence, le visage couvert d'un long voile noir, pleuraient désespérément...

Il y a plusieurs sortes de poignées de main. Celle du mariage, qu'on échange d'un air gai, avec un sous-entendu fripon ; celle de l'enterrement, qui est la poignée de main grave, solennelle et plaintive. Aristide eut à subir toutes ces banalités écœurantes. Pendant que les invités s'épandaient autour de l'église, des phrases confuses sortaient de la foule ondulante et caquetteuse.

— C'est une grande perte !

— Il doit laisser une fortune énorme...

— Oh ! sa veuve se remariera : elle est si jeune !

— Et elle n'a pas d'enfant.

On vantait les mérites de Roland, son honneur, son désintéressement, sa générosité... Et nul ne soupçonnait le drame sinistre de cette vie éteinte, et que cet homme tant admiré, tant célébré, avait étranglé une femme, égorgé un homme, et volé une fortune...

Ainsi, dans la vie, où tout n'est que vanités et mensonges, où Dieu seul sait la vérité, le Dieu qui juge, punit et récompense.

.

Après la mort de son mari, Florence tomba gravement malade, et, pendant six semaines, Alice et Nelly craignirent de la perdre. La pauvre créature souffrait atrocement. Dans le délire de la fièvre, elle appelait avec des sanglots son Roland bien-aimé, l'être chéri qu'elle avait perdu et qu'elle ne reverrait plus jamais, jamais... Quand elle put se relever, la malheureuse se soutenait à peine. Maigrie, blanche, les yeux éteints, elle ressemblait à ces pâles créatures que mine la souffrance, et qui s'en vont à travers la vie, pour toujours désespérées. Dès qu'elle eut recouvré un peu de forces, la jeune femme partit pour Canourgues, accompagnée de son beau-frère, de sa belle-sœur et de Nelly qui ne voulaient plus la quitter.

Maintenant, Aristide savait la vérité : Alice lui avait dit la terrible découverte. Tous les deux croyaient que Roland s'était tué, rongé par le remords. Souvent M. Duseigneur hochait la tête en regardant le visage livide et défait de Florence.

— Pourquoi ne pas lui révéler peu à peu le secret que tu as pénétré? dit-il un jour à sa femme. Elle est trop à plaindre... Il faudrait l'accoutumer lentement à cette idée que celui qu'elle pleure a tué sa mère...

Alice courba le front; et avec une amertume résignée :

— Ne sens-tu pas qu'elle serait plus malheureuse encore? Elle ne vit que par le souvenir... Puisse-t-elle le garder avec son parfum mélancolique! Elle n'a d'autres joies que les chères illusions qui bercent sa douleur inconsolée... Laisse-la pleurer! Mieux vaut l'amour qui souffre et se rappelle que le repos trompeur goûté quand on oublie...

LA TURBIE — LE CHATEAU DE PRAY. Mai-Octobre, 1889.



